



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

~~Vet. Fr. II A. 757~~

**ZAHAROFF  
FUND**

V7. H2. 1732 (2)

c/88

34

120,000

Jey Deau  
for Ben Robert

Q

\_\_\_\_\_

**HISTOIRE**  
*La Guerre*  
**CHARLES XII.**

**ROI DE SUEDE.**

**Par M<sup>r</sup>. DE VOLTAIRE.**

**TOME PREMIER.**

**A BASLE,**  
**Chez CHRISTOPHE REVIS.**

---

**M. DCC. XXXII.** Google

ERIC 2312

JAN 26 1971

26 JAN 1971



XXXX 2312 Google

# DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

**I**L y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre, dont la mémoire se conserve ; & ce nombre seroit encore plus petit, si on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait

✱✱  
—

**li**      *Discours sur l'Histoire*

quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera , on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII. avoit pour son peuple, on excusera les grandes fautes de François Premier , en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere , on benira la mémoire de Henri IV. qui conquit son héritage à force de vaincre , & de pardonner ; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protégé les arts que François I. avoir fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes, comme on se souvient des inondations , des incendies & des pestes.

Entre les Tirans & les bons Rois sont les Conquérans , mais plus approchans des premiers ; ceux ci ont une réputation éclatante. On est avide de connoître les moindres particularités de leur vie : telle est la misérable foiblesse des hommes , qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante , & qu'ils



parleront souvent plus volontiers d'un destructeur d'un Empire, que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices, ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souviennne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grèces, d'Allemagne ; de Moscovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t'il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes comme parmi les autres hommes, cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de Memoires, d'Histoire de sa vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multi-

**34      Discours sur l'Histoire**

plient de telle sorte , qu'un homme qui vivroit cent ans , & qui les emploïeroit à lire , n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule, depuis deux siècles en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la posterité des détails inutiles , & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour , & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui aît jamais été : le Roi qu'ils ont vû , comme le plus grand Monarque : les affaires dont ils se sont mêlez , comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la posterité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre , que sa Cour soit troublée d'intrigues , qu'il achete l'amitié d'un de

ses voisins , & qu'il vende la sienne à un autre, qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites, les sujets échauffez par la vivacité de ces événemens presens , pensent être nés dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t'il ? Ce Prince meurt, on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de sa Cour , & ses Maîtresses , & les Ministres, & les Généraux, & les guerres , & lui même.

Depuis le tems que les Princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres , & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles, & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se presente devant la postérité , ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions , ou ceux qui

aïant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se feroit donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de Charles XII. Roi de Suède , à la multitude des livres dont le public est accablé , si ce Prince & son rival Pierre Alexiowits ; beaucoup plus grand homme que lui , n'avoient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles ; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie , par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en lisant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire : j'ai

plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que si avec tous ces avantages ; & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devroient esperer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talents & de ressources ?

On a composé cette Histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années au près de Charles XII. & de Pierre le Grand, Empereur de Moscovie ; & qui s'étant retirés dans un païs libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. On a ômis plusieurs petits combats donnés entre les Officiers

Suedois & Moscovites ; c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces Officiers , mais seulement celle du Roi de Suède : même parmi les événemens de sa vie , on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait , mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déjà de l'être aujourd'hui en 1731. Le commerce commence , par exemple , à être moins négligé en Suède , L'infanterie Polonoise est mieux disciplinée , & a des habits d'Ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours lorsqu'on lit une Histoire , songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Retz , prendroit les François pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile , la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des

béllés années de Louis XIV. diroit ,  
Les François font nés pour obéir, pour  
vaincre & pour cultiver les arts : Un  
autre qui verroit les Memoires des  
premiéres années de Louis XV. ne re-  
marqueroit dans notre nation que de  
la mollesse , une avidité extrême de  
s'enrichir , & trop d'indifference pour  
tout le reste. Les Espagnols d'aujour-  
d'hui ne sont plus les Espagnols de  
Charles Quint. Les Anglois ne ressem-  
blent pas plus aux Anglois de Crom-  
wel , que les Moines & les Monfi-  
gnori dont Rome est peuplée, ressem-  
blent aux Scipions. Je ne sçai si les  
Suédois seroient aujourd'hui des trou-  
pes aussi formidables qu'elles l'étoient  
dans les derniers tems. On dit d'un  
homme , il étoit brave un tel jour. Il  
faudroit dire en parlant d'une nation ,  
elle paroissoit telle sous un tel gouver-  
nement , & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Mi-  
nistre trouvoit dans cet ouvrage des  
vérités désagréables, qu'ils se souvien-

***Discours sur l'Histoire***

nent qu'étant hommes publics , ils doivent compte au public de leurs actions ; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur ; que l'Histoire est un témoin & non un flatteur , & que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous , c'est d'en faire



HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

*Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles  
Douze : son éducation, ses ennemis. Car-  
actère du Czar Pierre Alexievitch : ses  
conquêtes. Charles est attaqué  
à Moscou, la Pologne  
Il part de Stockholm à l'âge  
de dix-huit ans avec cent mille Mos-  
covites Suédois.*

A Suède & la Finlande com-  
posent un Royaume un tiers plus  
grand que la France, mais bien  
moins fertile, & aujourd'hui  
moins peuplé. Ce pays, large  
de deux cents lieues, & long de trois

A

#### 4 HIST. DE CHARLES XII.

cens , s'étend du midi au nord , depuis le cinquante-cinquième degré jusqu'au soixante & dixième , sous un climat rigoureux , qui n'a presque ni printemps ni automne. L'hiver y regne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout à coup à un froid excessif ; & il y gèle dès le mois d'Octobre , sans aucune de ces gradations insensibles , qui amènent ailleurs les saisons , & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude un ciel serein , un air pur. L'été presque toujours échauffé par le soleil , y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par le soleil qui d'ordinaire s'éloigne peu de la lumière de la lune. Il n'y a aucun nuage , il n'y a point de la neige. Souvent par le voyage en Suède les bestiaux y sont méridionaux de l'Europe , faute de pâturages. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains , la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes , quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré

déré des liqueurs fortes , & des vins que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusé.

Les Suédois sont bien faits , robustes , agiles , capables de soutenir les plus grands travaux , la faim & la misère ; nez guerriers , pleins de fierté , plus braves qu'industrieux , ayant long-tems négligé , & cultivant mal aujourd'hui le commerce , qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur païs. C'est principalement de la Suède , dont une partie se nomme encore Götie , que se débordèrent ces multitudes de Gots qui inonderent l'Europe , & l'arrachèrent à l'Empire romain , qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les païs septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplez qu'ils ne le sont de nos jours , parce que la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoïens à l'Etat , par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes , elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la stérilité & l'oïveté ; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes , elles en étoient plutôt & plus long-tems fécondes.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long

espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi , titre qui en differens païs se donne à des Puissances bien différentes ; car en France , en Espagne , il signifie un homme absolu : & en Pologne , en Suède , en Angleterre , l'Homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Sénat , & le Sénat dépendoit des Etats Généraux , que l'on convoquoit souvent : les Representans de la Nation dans ces grandes assemblées , étoient les Gentilshommes , les Evêques , les Députés des villes ; avec le tems on y admit les Païsans même , portion du peuple injustement méprisée ailleurs , & esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté , & qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles , fut mise sous le joug par une femme , & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar , la Sémiramis du nord , Reine de Dannemark & de Norvège , conquit la Suède par force & par adresse , & fit un seul Roïaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort la Suède fut déchirée par des guerres civiles ; elle se

toute le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux tyrans l'oprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un étoit **Christiern Second**, Roi de Dannemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre, un Archevêque d'Upsal, Primat du Roïaume, aussi barbare que **Christiern**. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de **Stockolm**, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnerent **Stockolm** au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes liguez pour opprimer, désunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique ; & ce que la vengeance a de plus cruel : un nouvel événement changea la face du nord.

**Gustave Vaza**, jeune homme descendu des anciens Rois du païs, sortit du fond des forêts de la **Dalécarlie** où il étoit caché, & vint délivrer la Suède. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement ; avec toutes les qualitez neces-

## 8 HIST. DE CHARLES XII.

faibles pour commander aux hommes : sa taille avantageuse , & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence , à qui sa bonne mine donnoit de la force , étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art ; son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires , & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence , d'un naturel doux dans un siècle féroce , vertueux enfin , à ce que l'on dit , autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avoit été otage de Christiern , & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avoit erré , déguisé en païsan , dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enfveli dans ces souterrains , il osa songer à détrôner le tiran. Il se découvrit aux païsans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure , pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'Archevêque , les vainquit souvent , les chassa tous deux de la

**ROI DE SUÈDE. LIV. II.**

**Suède** ; & fut élu avec justice par les États, Roi du pays dont il étoit le libérateur.

A peine, affermi sur le Trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tirans de l'État étoient les Evêques, qui ayant presque tous les richesses de la Suède, s'en servoient pour opprimer les Sujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit rendue sacrée. Il purge la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce Royaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans ; & mourut plein de gloire, laissant sur le Trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce **Gustave Adolphe**, qu'on nomme le Grand Gustave. Ce Roi conquiert l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Wismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après sa mort. Il ébranla le Trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de

Rome même , qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérétique. Ce fut lui qui par ses victoires , contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche , entreprise dont on attribua la gloire au Cardinal de Richelieu , qui sçavoit l'art de se faire une réputation , tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au delà du Danube ; & peut-être détrôner l'Empereur , lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen , qu'il gagna contre Valstein , emportant dans le tombeau le nom de Grand , les regrets du nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine née avec un génie rare , aima mieux converser avec des sçavans , que de régner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le Trône , que ses ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther ; & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des Arts qu'elle aimoit , & pour lesquels elle avoit renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.



Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en sa place son cousin Charles Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc des deux Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois ; assiégea leur capitale ; réunit la Scanie à la Suède, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Stettin au Duc de Holstein : ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous les ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Senat, qui fut déclaré le Senat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik Eleonore ; fille

## 12 HIST. DE CHARLES XII.

de Frederic III. Roi de Danemark, Princesse vertueuse, digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour Gouverneur Mr. Nordcopenser, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il sçût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il sçavoit déjà manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : Le seul

moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire , on obtenoit tout de lui. Il étoit de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eût dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient , il l'apprit bien vite , & en fit assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina tant qu'il vécut , à ne jamais s'en servir ; même avec des Ambassadeurs François , qui ne sçavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine , on lui fit traduire Quinte-Curce ; il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre : Je pense , dit le Prince , que je voudrais lui ressembler ; mais , lui dit-on , il n'a vécu que trente-deux ans ; reprit-il , n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes ? On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son pere , qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi , & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du Roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une

ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirez du livre de Job : *Dieu m'a donné, Dieu me l'a ôté & le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune Prince ayant lu ces paroles prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu m'a donné, le diable ne me l'ôte pas.* Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomtable laissoit souvent échapper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette Princesse mourut en 1693. le 30. Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses Sujets, par le moyen d'une espèce de Cour de Justice, nommée la Chambre des Liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de Citoyens ruinés par cette Chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockholm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris que le Roi n'entendoit

endoit point. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierres, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses Sujets. Le Roi lui répondit gravement : Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut 4. ans après elle, le 15. d'Avril 1697. dans la 42. année de son âge, & dans la 37. de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & respecté au dehors, des Sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avènement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède, & de la Finlande; mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingric; il possédoit Vismar, Vis

bourg, les Isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses Ancêtres, assurées à sa Couronne par une longue possession, & par la foi des traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Riswick commencée sous les auspices du pere, fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les Lois Suédoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absoiut en tout, retarda par son Testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vûes ambitieuses de sa mere Éduige - Eléonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette Princesse fut déclarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, & régente du Royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funébre d'une magnificence à laquelle la Suède n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les Bourgeois de Stockolm portassent trois ans le deuil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un

Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Régente avoit eu part aux affaires sous le règne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge ; mais son ambition plus grande que ses forces & que son génie , lui faisoit espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité , sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse , ou s'occupoit à faire la revûe des troupes : il faisoit même quelque fois l'exercice avec elles : ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente ; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'aplication , & qu'elle en gouverneroit plus long-tems.

Un jour au mois de Novembre , la même année de la mort de son pere , il venoit de faire la revûe de plusieurs Regimens , le Conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde : Puis-je prendre la liberté , lui dit Piper , de demander à votre Majesté à quoi elle songe si sérieusement ? Je songe , répondit le Prince , que je me sens digne de commander à ces braves

ves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper faisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la Reine , & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre , homme ardent , & qui cherchoit à se donner de la considération. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut , se chargea de tout , & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Régence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein , pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allerent en corps en faire la proposition à la Reine , qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats Généraux étoient assemblez alors. Les Conseillers de la Régence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaita de regner , & en trois jours les Etats lui défererent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée , plus sortable à son âge , quoique moins à son humeur. Le Roi fut cou-



donné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan ferré d'argent, aiant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'Atchevêque d'Upsal est en possession de faire la ceremonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses predecesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'oraison au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'Archevêque, & se couronna lui-même, en regardant fierement le Prelat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémì sous le despotisme du pere, se laisserent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut en effet son premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans consequence.

## 20 HIST. DE CHARLES XII.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnerent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse ; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse & de l'opiniâtreté. Il paroïsoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à la Cour le prirent même pour un genie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne-connoissoit son caractère, il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formez tout à coup dans le nord, donnerent à ses talens cachez occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirerent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Fridéric IV. Roi de Dannemark son cousin ; le second, Auguste, Electeur de Saxe, Roi de Pologne : Pierre le Grand, Czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de dou-

seur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stockholm avec son épouse, se jeter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. tous les Roïaumes du nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bien-tôt héréditaire. Un de ses Rois nommé Christiern III. avoit pour son frère Adolphe une tendresse dont on ne trouve gueres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvoit démembler ses propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswich, établissant que les descendants d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemark, que ces deux Duchés leur appartiendroient en commun ; & que le Roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison, pendant quelques

## 22 . HIST. DE CHARLES XII.

années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark & celle de Holstein Gottorp; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté, & la souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garants de l'exécution du Traité. Mais comme un Traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible; la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockholm, le Danois faisoit déjà des actes d'hostilité dans le païs de Holstein, & se liguoit secrètement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Frideric Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti son concurrent au trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roy de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la ga-

lanterie de son esprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe , après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus généreux , ne donna plus , & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise , & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses Troupes pour se mieux affermir sur le Trône ; mais il falloit un pretexte pour les retenir en Pologne: Il les destina à attaquer le Roy de Suède en Livonie , à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord , avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites , les Polonois & les Suédois s'en étoient depuis disputez la possession. La Suède en jouissoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu Roy Charles XI. dans ses sévérités pour ses Sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillez de leurs privilèges , & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique , fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais

forte & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse, mais les Roys ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des ceremonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colère, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre Patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de léze-Majesté; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient : il représenta au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie, des peuples désespérez, prêts à secouer le joug de la Suède; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bien-tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des Manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovic.

Pierre Alexiovits , Czar de Russie , s'étoit déjà rendu redoutable par la Bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'il meritoit le nom de Grand. La Moscovic ou Russie embrasse le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe ; & depuis les frontieres de la Chine , s'étend l'espace de quinze cens lieuës jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède ; mais ce país immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisez que les Mexicains , quand ils furent découverts par Cortez ; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux , ils crouissoient dans l'ignorance , dans le besoin de tous les arts , & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit sous peine de mort de sortir de leur país sans la permission de leur Patriarche. Cette loi , faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug , plaisoit à une nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misere dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangères.

L'aire des Moscovites commençoit à la création du monde , ils comptoient 7207,

ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissance qu'ils eussent étoient des erreurs grossières : personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie peut être le printems d'un autre país dans les climats oposés. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une Eclipsé de Soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les Bureaux des recettes, & dans le tresor du Czar.

Leur religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachez, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du Pigeon, parce que le Saint Esprit

est



est peint en forme de colombe. Ils obser-  
 voient regulierement quatre Carêmes par  
 an ; & dans ces tems d'abstinence ils n'o-  
 soient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu  
 & saint Nicolas étoient les objets de leur  
 culte ; & immédiatement après eux, le Czar  
 & le Patriarche. L'autorité de ce dernier  
 étoit sans bornes, comme leur ignorance.  
 Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit  
 les suplices les plus cruels, sans qu'on pût  
 appeler de son Tribunal. Il se promenoit à  
 cheval deux fois l'an, suivi de tout son  
 Clergé en ceremonie. Le Czar à pied te-  
 noit la bride du cheval, & le peuple se  
 prosternoit dans les rues comme les Tarta-  
 res devant leur grand Lama. La confession  
 étoit pratiquée, mais ce n'étoit que dans  
 le cas des plus grands crimes. Alors l'abso-  
 lution leur paroïssoit nécessaire, mais non  
 le repentir. Ils se croïoient purs devant  
 Dieu avec la bénédiction de leurs Papas.  
 Ainsi ils passaient sans remords, de la con-  
 fession au vol & à l'homicide ; & ce qui est  
 un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez  
 eux un encouragement à l'iniquité. Ils fai-  
 soient scrupule de boire du lait un jour de  
 jeûne ; mais les peres de famille, les prê-  
 tres, les femmes, les filles s'enivroient d'eau-  
 de-vie les jours de fêtes. On disputoit ce-  
 pendant sur la religion en ce pais comme

ailleurs ; la plus grande querelle étoit si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff , sous le précédent règne , avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute.

Le Czar dans son vaste empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides , sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la mer Glaciale étoient des sauvages , dont les uns étoient idolâtres , les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu ; & cependant les Suédois envoïez prisonniers parmi eux , ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiovits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Genève , nommé le Fort , vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites , & fut connu du Czar , encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité ; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation : il lui disoit comment la Hollande , qui n'eût pas été

la centième partie des Etats de Moscovie ,  
 faisoit par le moïen du commerce seul, une  
 aussi grande figure dans l'Europe que les  
 Espagnes , dont elle avoit été autrefois  
 une petite Province inutile & méprisée. Il  
 l'entretenoit de la politique raffinée des  
 Princes de l'Europe , de la discipline de  
 leurs troupes , de la police de leurs vil-  
 les, du nombre infini de manufactures,  
 des arts & des sciences qui rendent les Eu-  
 ropéens puissans & heureux. Ces discours  
 éveillèrent le jeune Empereur , comme  
 d'une profonde létargie. Son puissant ge-  
 nie , qu'une éducation barbare avoit rete-  
 nu , & n'avoit pû détruire , se développa  
 presque tout-à-coup. Il résolut d'être hom-  
 me , de commander à des hommes , & de  
 créer une nation nouvelle. Plusieurs Prin-  
 ces avoient avant lui renoncé à des cou-  
 ronnes par dégoût pour le poids des affai-  
 res ; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi  
 pour apprendre mieux à regner ; c'est ce  
 que fit Pierre le Grand. Il quitta la Mos-  
 covie en 1678. n'ayant encore regné que  
 deux années , & alla en Hollande , déguisé  
 sous un nom vulgaire , comme s'il avoit  
 été un domestique de ce même M. le Fort ,  
 qu'il envoïoit Ambassadeur extraordinaire  
 auprès des Etats Generaux. Arrivé à Am-  
 sterдам , il se fit inscrire dans le rôle des

Charpentiers de l'Amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de son travail il aprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des Ouvriers, examinoit toutes les Manufactures : rien n'échappoit à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des Vaisseaux : il repassa en Hollande, vit toute l'Allemagne, observant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son pays. Enfin après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands Vaisseaux Moscovites sur la mer noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevez au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colléges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliothèques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changerent peu à peu, quoiqu'avec diffi-

culté. Les Moscovites connurent par de-  
 grez ce que c'est que la société. Les super-  
 stitions même furent abolies ; la dignité de  
 Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara  
 le Chef de la religion , & cette dernière  
 entreprise , qui auroit coûté le trône & la  
 vie à un Prince moins absolu , réussit pres-  
 que sans contradiction , & lui assura le  
 succès de toutes les autres nouveautez.

En même tems il fit naître le commerce  
 dans ses Etats. Ses vûes s'agrandissant à  
 mesure qu'il changeoit la face de son païs ,  
 il n'y eût pas plutôt établi le commerce ,  
 qu'il entreprit de rendre un jour la Mosco-  
 vie le centre du négoce de l'Asie & de l'Eu-  
 rope. Le Volga , le Tanaïs , la Duine de-  
 voient être unis par des canaux , dont il  
 dressa lui-même le plan. Ainsi il se propo-  
 soit d'ouvrir de nouveaux chemins de la  
 Baltique au Pont-Euxin , & à la mer Cas-  
 pienne , & de ces deux mers , à l'Océan sep-  
 tentrional. Mais ce n'étoit pas assez de  
 changer la nature dans ses Etats , il falloit  
 changer les mœurs de ses Sujets ; & c'étoit  
 là le plus difficile. Il manquoit sur tout de  
 Troupes disciplinées & aguerries. Il avoit  
 à la vérité donné quelques coups à la puis-  
 sance Ottomane ; mais il n'avoit battu que  
 des Tartares , aussi peu disciplinez que ses  
 Soldats. Fondateur & législateur de son

Empire , & plus heureux , & plus grand , peut-être , s'il se fût contenté de ces deux titres , il vouloit y joindre celui de Conquérant. L'Ingrie qui est au nord-est de la Livonie , avoit autre-fois appartenu aux Czars ; mais depuis que Gustave Adolphe avoit conquis ces deux Provinces , la Suède les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cédés par ses Ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un Port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne , pour enlever à la Suède tout ce qu'elle possédoit dans ces païs qui sont entre le Golphe de Finlande , la mer Baltique , la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs alarmèrent le conseil du Roi : on déliberoit en sa présence ; & quelque-uns proposoient de détourner la tempête par des négociations , lorsque Charles se levant , avec un air de gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti ; " Messieurs , dit-il , j'ai  
" résolu de ne jamais faire une guerre in-  
" juste , mais de n'en finir une légitime ,  
" que par la perte de mes ennemis , &

« ma résolution est prise : j'irai attaquer  
 « le premier qui se déclarera ; & quand je  
 « l'aurai vaincu , j'espère faire quelque  
 « peur aux autres. » Ces paroles étonne-  
 rent tous ces vieux Conseillers : ils se re-  
 garderent sans oser répondre. Enfin hon-  
 teux d'espérer moins que leur Roi , ils re-  
 çurent avec admiration ses ordres pour la  
 guerre.

On fut bien plus surpris encore quand  
 on le vit renoncer tout d'un coup aux amu-  
 semens les plus innocens de la jeunesse.  
 Du moment qu'il se prépara à la guerre ,  
 il commença une vie toute nouvelle, dont  
 il ne s'est jamais depuis écarté un seul mo-  
 ment. Plein de l'idée d'Alexandre & de  
 César , il se proposa d'imiter tout de ces  
 deux conquérans , hors leurs vices. Il ne  
 connut plus ni magnificence , ni jeux , ni  
 délassemens : il réduisit sa table à la fru-  
 galité la plus grande. Il avoit aimé le faste  
 dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que  
 comme un simple Soldat. On l'avoit soup-  
 çonné d'avoir eu une passion pour une  
 femme de sa Cour ; soit que cette intrigue  
 fût vraie ou non , il est certain qu'il re-  
 nonça alors aux femmes pour jamais , non  
 seulement de peur d'en être gouverné ;  
 mais pour donner l'exemple à ses Soldats ,  
 qu'il vouloit contenir dans la discipline la

plus rigoureuse : peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie : ce n'est pas , comme on l'a prétendu , qu'il voulût se punir d'un excès , dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison , mais il allumoit trop son tempérament tout de feu : il quitta même depuis la bière , & se réduisit à l'eau pure. De plus , la sobriété étoit une vertu nouvelle dans le nord , & il vouloit être le modèle de ses Suédois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie , Province voisine du Holstein , pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déjà ravagés : son Château de Gottorp pris , la Ville de Touninge pressée par un siège opiniâtre , où le Roi de Dannemark étoit venu en personne pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnnes du Roi de Pologne , celles de Brandebourg , de



**W**olfenbutel, de Hesse-Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les troupes de Hannover & de Zell, & trois Regimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit païs de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre; deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la Mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du traité d'Altena violé par les Danois: ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oposoit à l'agrandissement du Roi de Dannemark. Ils sçavoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt à long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suède qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croïoit pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa première campagne le 8. Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne re-

vint jamais. Une foule inombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlscroon , en faisant des vœux pour lui , en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockolm un Conseil de défense , composé de plusieurs Sénateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la Flotte , les troupes & les fortifications du païs. Le corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Roïaume. Aïant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats , son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa Flotte étoit composée de quarante-trois Vaisseaux; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent - vingt pieces de canon : le Comte Piper son premier Ministre , le Général Renchild , & le Comte de Guiscard Ambassadeur de France en Suède , s'y embarquerent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliez. La Flotte Danoise évita le combat , & laissa la liberté aux trois Flottes combinées de s'aprocher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain , prenant les mains du Comte Piper & du Général Renchild : Ah , dit il , à nous profitons de l'occasion pour faire

une descente, & pour assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par par Mer ! Renschild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnez le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand Vaisseau, & monta une Frégate plus legere : on commença par faire partir trois cens Grenadiers dans des petites Chaloupes. Entre ces Chaloupes, de petits Batteaux plats portoient des fascines, des cheveux de frize, & les instrumens des plonniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres Chaloupes. Après venoient les Vaisseaux de guerre du Roi, avec deux Frégates Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement impreu des Vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternez par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des Vaisseaux Suedois,

regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : La flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur Cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregatte, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses Gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il en latin (car il ne vouloit jamais parler françois) vous n'avez rien à démêler avec les Danois & vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le Comte de Guiscard, en françois ; le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté, je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisoient la descente. Les batteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage : Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez

tôt,

tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aiant de l'eau par delà la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les Soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à bale, demanda au Major Stuard qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles : C'est le bruit que font les bales de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major : Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant comba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues; parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une foible résistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers

## 40 HIST. DE CHARLES XII.

la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoïa ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoïse, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée, envoïa aussi-tôt des députes au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son regiment des Gardes : les Députes se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la Ville quatre cens mille rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéïr ; mais on ne s'attendoit guere que des vainqueurs daignassent payer : ceux qui les apporterent furent bien étonnez d'être payez generousement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il regnoit depuis longtems dans les troupes Suédoïses une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la severité. Un Soldat n'eût pas osé

refuser le paiement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir; il ne manqua jamais d'y assister, & de donner à ses Soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance: Les païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les Bourgeois de la ville furent même obligez de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suède des provisions qui manquoient dans leurs marchez.

Le Roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonninge. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquerant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses Etats que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette

declaration étoit d'un grand poids dans un païs où tous les Païsans, & même beaucoup de Bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'Esclaves. Il fit dire au Roi de Danneimark qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son Royaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le Roi de Suede ne souffrit pas que l'art des Ministres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le 5. d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'opression. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Precisément dans le même tems le Roi de Pologne assiégeoit en personne la ville de Riga, capitale de la Livonie; & le Czar



s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux Comte d'Alberg, General Suédois, qui à l'âge de quatre-vingts ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte Flemming depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le sieur Parkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi : l'un avec toute l'activité de son caractère, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportez, l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts ; & le Roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de marchandises appartenantes aux Hollandois. Les Etats Generaux ordonnerent à leur Ambassadeur auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses allies, qui ne furent point étonnez de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa première campagne que

de marcher contre son rival de gloire ; Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui , qu'il y avoit encore à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre , lui qui se piquoit d'une probité sévère , qu'un Législateur comme le Czar se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une différence morale pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste , qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alleguoit pour raison de la guerre , qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs lors qu'il avoit passé *incognito* à Riga ; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ses Ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande Armée le premier Octobre , dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval , pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il savoit d'ail-

leuts que les Suédois depuis le tems de Gustave Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi les Moscovites à ne point connoître de saisons & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations , dans des climats tempérés , à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir.

Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voïages. Il traça son camp ; le fit fortifier de tous côtez ; éleva des redoutes de distance en distance , & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son Armée au Duc de Croi Allemand, Général habile , mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui , il n'avoit dans ses propres troupes, que le rang de simple Lieutenant. Il avoit crû nécessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse jusques-là indisciplinable , laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il leur voulut apprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des

services : il commença lui-même par être tambour , & étoit devenu Officier par degrés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des Flottes , fût Lieutenant à Narva , pour enseigner à sa Nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes , infatigables , peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes , & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'Armée étoient trente mille Streletses qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts , couverts de peaux de bêtes sauvages ; les uns armez de flèches , les autres de massues : peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vu un Siège régulier : il n'y avoit pas un bon canonier dans toute l'Armée. Cent cinquante canons qui auroient dû réduire la petite Ville de Narva en cendre , y avoient à peine fait brèche , tandis que l'artillerie de la Ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications ; le Comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette Armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suède aiant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport , marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille ; mais le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi , il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes , il se prépara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche , afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes détachés du camp devant Narva , étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suède. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée : il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suède avoit débarqué à Pernau dans le Golfe de Riga , avec environ seize mille hommes d'infanterie & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel , suivi de

toute la cavalerie , & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement , devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres , sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voïant arriver les Suédois à eux , crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux , épouvantés de la fuite de leurs compatriotes , ne résisterent presque pas ; ils allerent porter le désordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp ; & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirerent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportez en deux jours & demi ; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires , ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites , bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos , que sans délibérer il

donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées , & le mot en allemand , *avec l'aide de Dieu*. Un Officier général lui aiant représenté la grandeur du péril : Quoi , vous doutez, dit-il , qu'avec mes huit mille braves Suédois , je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites ; Un moment après , craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : N'êtes-vous donc pas de mon avis , lui dit-il ? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir , & l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? L'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis , & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens , ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil , aiant au dos une neige furieuse , qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure , sans quitter le revers des fossés : le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar : il espéroit le rencontrer , ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hom-

mes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie le Roi reçut une balle dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-rôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement sur un troisième , en disant : Ces gens-ci me font faire mes exercices ; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva , avec son aile gauche , si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournerent à leur camp , sans sçavoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques , derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore , parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs Généraux Dolorouky , Golouïin, Fedorovits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui presentoit , arrive le Duc de  
Croi



Croi, General de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les Soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore : les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes : Dix-huit mille Moscovites avoient été tuez dans leurs retranchemens : un grand nombre étoit noyé ; beaucoup avoient passé la rivière : il en restoit encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été touchée.

fait rompuë. A deux heures du matin le General Vede, qui commandoit cette gauche, aiant sçu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Generaux, & comment il avoit renvoyé tous les Officiers subalternes & les Soldats, l'envoia supplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre à terre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce General partit bientôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nue, Soldats & Officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les Soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portèrent à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul Soldat prisonnier. S'il les avoit gardez, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers Generaux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point

leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockolm & aux Alliez de la Suède ; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockolm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. entr'autres on en frappa une qui le représentoit d'un côté sur un pied d'estai, où paroissoient enchaînez un Moscovite, un Danois, un Polonois ; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Légende, *Tres uno contrahit iellu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune ; il étoit fils aîné & héritier du Roi de Géorgie : on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie : car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus ; & ne vient point des Césars

de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son pere Mitelleski Czar, maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la mer noire, avoit été chassé de son Roïaume par ses propres sujets en 1688. & avoit choisi de se jetter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques Soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé, & qui alloient le massacrer. Le Comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son Maître: Charles l'envoya à Stockolm; où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une reflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du Mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suède. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eût fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il prit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sçai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou, sa capitale, fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étoient de vrais Magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, Patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière pour n'être pas rapportée. La voici :

*O toi, qui es notre consolateur perpétuel dans toutes nos adversités, grand saint Nicolas, infiniment puissant, par quel pécché*  
E tij

l'avons-nous offensé dans nos sacrifices, genuflexions, réverences, & actions de grâces, que tu nous ayes ainsi abandonnés? Nous avions imploré ton assistance contre ces terribles insolens enragés, épouvantables, indomptables, destructeurs, lorsque comme des lions & des ours qui ont perdu leurs petits; ils nous ont attaqué, effrayé, blessé, tué par milliers, nous qui sommes ton peuple? Comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortilège & enchantement, nous te supplions, ô grand saint Nicolas, d'être notre champion & notre porte-étendard; de nous délivrer de cette foule de sorciers, & de les chasser bien loin de nos frontières avec la récompense qui leur est due.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faisoit rendre grâces à Dieu, & se préparoit de nouvelles victoires.

*Fin du premier Livre.*

# LIVRE II

que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birsen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalitez qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur : Ils passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allerent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui vouloit reformer sa nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant d'angereux pour la débauche.



Ferences des deux Rois : Il alla s'adresser au Colonel du Regiment des Cuirassiers Saxons , qui devoient servir de Gardes au Czar pendant l'entrevûe. Il se fit passer pour un Gentilhomme de Brandebourg : sa bonne mine , & un peu d'argent qu'il donna à propos , lui firent avoir une Lieutenance dans le Regiment. Arrivé à Birzen il s'introduisit adroitement dans la familiarité des Secretaires des Ministres , fut admis dans tous leurs plaisirs , & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la débauche , soit qu'il les eût seduits par des présents , il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres , & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar 40. mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes , & que le Czar devoit soudoyer. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne , pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi-Auguste trois millions de Rixdales en deux ans. Ce traité , s'il eût été exécuté, eût pû être fatal au Roi de Suède. C'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerir les Moscovites : c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher

✧ Une Rixdale vaut environ un sou de 3. l.

cher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'Hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même Ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la rivière Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandez par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand Duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le Maréchal Sieman Officier de réputation. Le Roi de Suède avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & s'abaisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement : il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent souffloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campez les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille moüillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il alloit fai-

se. A la faveur de ce nuage , il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis , les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Ecarté déjà au milieu de la Rivière ; Eh bien , dit-il au Général Rendchild , la Duna ne sera pas plus méchante que la Mer de Copenhague : croïez-moi , Général , nous le battons : il arrive en un quart d'heure à l'autre bord ; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon , & forme la bataille sans que les ennemis offensés de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirés par hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard , les Saxons virent le Roi de Suède marchant déjà à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois , qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons , les mit en désordre. Ils s'ouvrirent , ils furent rompus , & poursuivis jusques dans la rivière. Le Roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau , aussi aisément

que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le Maréchal Stenau, & s'avancèrent dans la plaine. Le Duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le crins qu'il avoit donné aux Saxons de se voir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde de Roi : mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion : c'étoit un voiage, plutôt qu'une conquête. Il passe sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage.

passage. Il sentit une satisfaction flatteuse ; & il l'avoua lui-même , quand il entra en vainqueur dans cette ville du Birzen , où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne , par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table , tout occupé de cette entreprise & observant sa sobriété extrême , dans un silence profond , paroissant comme enséveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand , qui assistoit à son dîner , dit assez haut pour être entendu , que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient fait au même endroit , étoient un peu différens de ceux de Sa Majesté. Oui , dit le Roi en se levant , & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet , mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes , il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Gotique , corrigé ou altéré par tout ailleurs : c'est le seul état qui ait conservé le nom de République avec la dignité Roïale. La noblesse & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi , & l'ôte au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave , sans la destinée des hom-

## 84 HIST. DE CHARLES XII.

mes est que le plus grand nombre soit par tout , de façon ou d'autre , subjugué par le plus petit. Là le païsân ne sème point pour lui , mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ , & le travail de ses mains appartiennent , & qui peuvent le vendre & l'engorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle , une assemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans , en reçoivent un salaire , font les fonctions les plus basses , & aiment mieux servir leurs égaux , que de s'enrichir par le commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la nation , & l'orgueil & l'oïveté de l'autre , font que les arts sont ignorés dans ce païs , d'ailleurs fertile , arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe , & dans lequel il seroit très-aisé de joindre par des canaux , l'Océan Septentrional & la mer noire , & d'embrasser le commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'Ouvriers & de Marchands qu'on voit en Pologne , sont des Etrangers , des Ecoissois , des François , des Juifs qui achètent à vil prix les denrées du païs , & ven-

dent cherement aux Nobles de quoi faire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe : c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses Sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les lois de la République.

Il nomme à toutes les Charges, confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi n'ont nul droit aux dignitez de leur pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée ; & que la République a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les lois de l'Etat.

La Noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont ils élu un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits, & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses

ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachez à la Cour sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse; ce qui forme toujours deux partis: division inévitable, & même nécessaire dans des païs où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats Generaux, qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composez du corps du Senat, & de plusieurs Gentilhommes. Les Senateurs sont les Palatins & les Evêques: Le second ordre est composé des Députez des Diètes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes assemblées preside l'Archevêque de Gnêne, Primat de Pologne, Vicaire du Roïaume dans les interregnes, & la premiere personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t'il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune preséance dans le Senat, un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asséoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les pretentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir par les lois du Roïaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députez y décident



souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus; & quelque fois même au milieu de l'ivresse; vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats Generaux, jouit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du Senat. Un seul Gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les resolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se separe.

On aporte aux désordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confederations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses interêts; à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler: & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échafaut, commença par mettre le nom de de

Prince à la tête de toutes les résolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis , alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente , par la même raison que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les lois de son prédécesseur , & les siennes propres.

La Noblesse qui fait les lois de la République , en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions , & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée *Pospolite* , se ment difficilement & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée ; la discipline , la subordination , l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper , ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secoue bien-tôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre , & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls repa-

parts de leur République : ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtit des forteresses , de peur qu'il ne s'en serve , moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert , à la réserve de deux ou trois places frontieres. Que si dans leurs guerres , ou civiles ou étrangères , ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège , il faut faire à la hâte des fortifications de terre , reparer de vieilles murailles à demi ruinées , élargir des fossés presque comblez , & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevez.

La Pospolité n'est pas toujours à cheval pour garder le pays : elle n'y monte que par l'ordre des Diètes , ou même quelque fois sur le simple ordre du Roi , dans les dangers extrêmes.

La Garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre , sous deux grands Generaux differens. Le premier corps est celui de la Pologne , & doit être de trente-six mille hommes : Le second , au nombre de douze mille , est celui de Lithuanie. Les deux grands Generaux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommez par le Roi , ils ne rendent jamais compte de leurs opérations.

qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs Regimens; c'est à eux à les faire subsister, comme ils peuvent, & à leur paier leur solde. Mais étant rarement paiez eux mêmes, ils défolent le païs, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs Soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La Cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de Gentilhommes : elle est remarquable par la bonne mine des Cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs Gendarmes sur tout, que l'on distingue en Houffarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes houffes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie est parée & superbe, autant l'Infanterie paroît misérable.

ble & délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habit d'ordonnance, ni rien d'uniforme : Ces Fantassins qui ressembloient à des Tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les Soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flaté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres ; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses allies, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son regne fit des mécontents : ses premières démarches irritèrent le parti qui s'étoit opposé à son élec-

tion, & aliénèrent presque tout le reste; La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnnes, & ses frontieres de troupes Moscovites. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suede, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre, entreprise sans leur consentement, étoit malheureuse; leur païs ouvert de tous côtez seroit en proie au Roi de Suede; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formerent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regarderent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voyant que le Roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au

leur de la Lithuanie , ils éclaterent contre leur Souverain , avec d'autant plus de liberté , qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes Sapieha ; Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre , étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne , étoit séparé en petit corps de troupes fugitives , qui erroient dans la campagne , & subsistoient de rapines. Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets , & une Armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée : mais au lieu d'être de trente-six mille hommes , nombre prescrit par les loix , elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal payée & mal armée ; mais ses Généraux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à

la Noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert , & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roïaume demandoient au Roi une Diète ; de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diète , où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la Nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Décembre de l'année 1701. Il s'aperçût bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha , les Lubormisky & leurs amis , le Palatin Lecfinsky Trésorier de la Couronne , & sur tout les partisans des Princes Sobiesky , étoient tous secrètement attachez au Roi de Suède.

Le plus confiderable de ces partisans , & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne , étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gnêne, Primat du Royaume , & Président de la Diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscuritez dans  
 f



sa conduite ; entièrement gouverné par une femme ambitieuse que les Suédois appeloient Madame la Cardinale , laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures , sans chercher à les faire naître ; il paroissoit irrésolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets , allant toujours à ses fins par des voyes qui y sembloient opposées. Le Roi Jean Sobiesky , prédécesseur d'Auguste , l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie , & Vice-Chancelier du Roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque , obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi ; cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat , ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes , il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le trône : mais le torrent de de la haine qu'on portoit au pere , tout grand homme qu'il étoit , en écarta le fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac , Ambassadeur de France , pour donner la couronne au Prince de Conti , qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triompherent de ses négociations.

## **48 HIST. DE CHARLES XII.**

Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'Electeur de Saxe , & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du Prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement general de tous les esprits contre le Roi Auguste , firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe , & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois , commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguste étoit haï ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution ; & cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde, & par la charité, pièges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses

paroles. Cependant il restoit dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse , déclarant qu'il ne vouloit point troubler la diete ; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois ; & que loin d'attaquer la République , il venoit la tirer d'opression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le public. Des Emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper , & des assemblées secrètes chez ce Prélat , étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la diete : elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi , qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières , & qu'il renvoyât les troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la dicte exigeoit de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite étoit devenuë aussi inutile , qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même , dangereux voisin de la Pologne , ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé , dont il esperoit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie

vingt mille Moscovites , qui y firent plus de mal que les Suédois , fuïant par tout devant le Vainqueur , & ravageant les terres des Polonois , jusqu'à ce que poursuivis par les Generaux Suédois , & ne trouvant plus rien à piller , ils s'en retournerent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga , le Roi Auguste les envoya hiverner , & se recruter en Saxe , afin que ce sacrifice , tout forcé qu'il étoit , pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues : la diete étoit partagée en presque autant de factions , qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient : le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice : mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret , & à haranguer en public. La diete ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit , ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils , parce que les hommes hardis y sont factieux , & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diete se sépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs

qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les dietes infirment. Ce corps moins nombreux, 'accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêterent qu'on enverroît au Roi de Suède l'Ambassade proposée dans la diete ; que la Pospolite monteroît à cheval, & se tiendroît prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aimoit mieux alors recevoir des lois dures de son Vainqueur, que de ses Sujets. Il se détermina à demander la paix au Roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Senat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismar, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. &

qu'elle avoit été long-tems à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La Comtesse parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La pièce finissoit ainsi :

Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,  
Le plaçoit par avance au temple de mémoire :  
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le

rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la Comtesse de Konisnar ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne se jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Mariembourg ; L'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance. L'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primate fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, " qu'on  
 „ avoit résolu d'envoyer à Charles XII.  
 „ une ambassade ; qu'il ne s'agissoit plus  
 „ que d'accommoder le Roi avec la Po-  
 „ logne & la Suède : qu'il étoit inutile de  
 „ paier une armée qui ne combattroit pas  
 „ pour lui, sans l'ordre de la République ;  
 „ & que pour les Saxons, il ne lui con-  
 „ venoit pas de les faire venir. "

Le Roi dans cette extrémité, voulut en

## 82 HIST. DE CHARLES XII.

mois conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles, pour sçavoir de lui où, & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'ambassade du Roi son maître & de la République. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience; en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la République, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'ambassade de la République: elle étoit composée de cinq Sénateurs. Le Waivode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée, mais qu'il crut nécessaire alors. Un Lieutenant General avec cent Drabans à cheval, qui sont les Gardes du Roi de Suède, alla au-devant des Ambassadeurs; ils mirent pied à terre à



cinquante pas de la tente Royale, & furent conduits entre deux haïes de Gardes sous les armes, jusqu'à une grande antichambre. Un Major general les introduisit de là dans une chambre assez vaste, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône : il se leva & se découvrit à leur première reverence : ensuite le Roi & les Ambassadeurs s'étant couverts, le Waivode parla le premier, le Comte Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscuritez, ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur avec amitié & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoïoit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vûes avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette ville : sa marche fut précédée par une manifeste dont le Cardinal, & son parti, inondèrent la Pologne en huit jours. Charles par cet

## 84 HIST. DE CHARLES XII.

écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne , & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens : mais le manifeste , soutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'aproche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur , puisqu'il vouloit l'être , & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à Auguste , publièrent hautement l'écrit sous ses yeux-même. Le peu qui lui étoient attachez , demeurèrent dans le silence. Enfin quand on aprit que Charles avançoit à grandes journées , tous se preparerent en confusion à partir : Le Cardinal quitta Varsovie des premiers ; la plûpart précipiterent leur fuite ; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire , les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur , celui du Czar , le Nonce du Pape , & quelques Evêques & Palatins liez à sa fortune. Il falloit fuir , & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de Sénateurs , qui représentoient encore le Senat. Quelques

zèlez qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandez par le grand General de la Pologne, & renvoyez immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laisserent la disposition.

Après ce resultat le Roi quitta Varsovie : trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guères que des vains noms ; il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'armée de Pologne réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. en vain le Roi autorisé par loix de l'Etat, ordonna, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre. Il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du gouverne-

ment entièrement absoluë, ne lui laissoit pas craindre une désobéissance. Il avoit déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rapeller par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit revolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur on n'oseroit pas se plaindre; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces Soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par tout, ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les désarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assem-

bloit

Étoit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consumer son ouvrage, prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet. Il lui fit entendre que le Roi de Suède paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrait ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoutant la perfidie : courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Pragg, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, & dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son chef de cabinet, le Comte Piper son premier Ministre, & plusieurs Officiers généraux. Le Roi ayant quelques pas au-devant du Cardinal, ils eurent entre-semble debout une conférence d'un quart

d'heure, que Charles finit en disant tout haut  
 Je ne donnerai point la paix aux Polonois  
 qu'ils n'aient élu un autre Roi. Le Cardi-  
 nal qui s'attendoit à cette déclaration, la  
 fit sçavoir aussi tôt à tous les Palatins, -  
 les assurant de l'extrême déplaisir qu'il di-  
 soit en avoir, & en même tems de la nécessi-  
 té où l'on étoit de complaire au vainqueur.  
 A cette nouvelle le Roi de Pologne vit  
 bien qu'il falloit perdre ou conserver son  
 trône par une bataille. Il épuisa ses res-  
 sources pour cette grande décision. Toutes  
 ses troupes Saxonnnes étoient arrivées des  
 frontières de Saxe : la Noblesse du Pala-  
 tinat de Cracovie où il étoit encore, ve-  
 noit en foule lui offrir ses services. Il en-  
 courageoit lui-même chacun de ces Gentil-  
 hommes à se souvenir de leurs sermens : Ils  
 l'assurèrent de verser pour lui jusqu'à la  
 dernière goutte de leur sang. Fortifié de  
 leurs secours, & des troupes qui portoient  
 le nom de l'armée de la couronne, il alla  
 pour la première fois chercher en person-  
 ne le Roi de Suède. Il le trouva bien-tôt  
 qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le  
 29. Juillet de cette année 1702. dans une  
 vaste plaine auprès de Clissau, entre Var-  
 sovie & Cracovie. Auguste avoit près de  
 vingt-quatre mille hommes. Charles XII.

n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la Cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui : il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux ; il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout à coup, poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer la porte au vainqueur. Il les fit rompre, & prit le Château d'assaut. Ses Soldats, les seuls dans le monde qui s'abstiennent de piller après la victoire,

m, ne maltraiterent aucun Bourgeois ; mais le Roi fit paier aux habitans la terreur de leur résistance par des contributions exorbitantes.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville son cheval s'abatit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crûe quelque tems, jeta tous les esprits dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les ordres du Royaume déjà convoquez à Sandomir. La foule y fut grande : peu de Palatinats refuserent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus, pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La diète fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suède : mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue :



tous les membres jurèrent de demeurer fideles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la diète de Lublin : il y baïsa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prelat jura le reste en rougissant. Le resultat de cette ditte fut, que la Republique de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour declarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces deliberations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer, par les intrigues du Cardinal Primat, une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Generaux lui presentent que cette affaire pouvoit encore

avoir des longueurs , & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie ; que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois & les Russes , n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bientôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets , que vif dans les actions , leur répondit : “ Quand je devrois rester „ ici cinquante ans , je n'en sortirai point „ que je n'aye détrôné le Roi de Pologne. „

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin , & chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du Roïaume , lois toujours équivoques , que chaque parti interprète à son gré , & que le succès seul rend incontestables. Pour lui aiant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie , & de huit mille d'infanterie qu'il reçut de Suède , il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battuë à Clissau , & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée étoit très approchée , & se de-

tiroit vers la Prusse au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pulask. Le Général Stenau les commandoit, au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, fors qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cens hommes, aiant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, ville de la Prusse Royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tout

de marches si vives , traversant des rivières à la nage : & courant avec son infanterie montée en croupe derrière les cavaliers , n'avoient pû amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours , lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué , & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé Lieven qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or , il craignit que ce Général ne fût trop aperçu , il lui ordonna de se mettre derrière lui , par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle , que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui , & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût , hésitoit s'il devoit obéir ; dans ce moment que devoit cette

contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qu'il conservoit si singulièrement, le réservoir à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontières de la Moscovie; arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'Électeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de Roi de Prusse sans être devenu

plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suède si près de ses Etats. Son Grand pere avoit été dépoüillé de la plus belle partie de la Poméranie, par Gustave Adolphe. Il n'avoit de sûreté pour le reste que la modération de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-ouest ; entre les fleuves de l'Elbe & du Weser ; le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'océan Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhene, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux maîtres de la mer Baltique, étoient employez à transporter dans son païs les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtoit une paix profonde, & jouïssoit de la gloire de son Roi, sans en porter le poids ; puisque ces troupes victorieuses étoient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence general du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze fré-

gates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. L'embouchure de ce fleuve est Dantzik, ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède, & quelques Princes Allemans; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock, un des Generaux Suédois, assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & leur proposa de lui vendre de la poudre & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le General Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé; on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivées devant Thorn, on commença le siège le 22. Septembre.

Rovel, Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discretion. La garnison fut faite prisonniere de guerre, & envoyée en Suède. Rovel fut présenté désarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdit jamais une occasion d'honorer le merite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un present considerable en argent, & le renvoja sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le fondateur du vrai système du monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matieres, & qui ne sçavoit encore récompenser que la valeur. La ville petite & pauvre, fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule; fondée par les Chevaliers Teutons & unie aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fusil. Les habitants épouvantez se jetterent à genoux dans



dans les rues, & lui demanderont mîere-  
corde. Il les fit tous déshabiller, logea les  
Soldats chez les Bourgeois : & ensuite ayant  
mandé le Magistrat, il exigea de tout un  
me une contribution de deux cens soixante  
mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens  
pièces de Canon & quatre cens milliers de  
Poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne  
lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les effets con-  
crets du dévouement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son  
Roi de ne rien entreprendre contre lui,  
qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsa-  
vie, toujours sous le prétexte de la paix.  
Il arriva ne parlant que de concorde & d'ob-  
éissance, mais accompagné de trois mille  
Soldats levés dans ses terres. Enfin il leva  
le masque, & le 14. Février 1704 il dé-  
clara au nom de l'assemblée, Auguste Elec-  
teur de Saxe, inhabile à porter la Couronne  
de Pologne. On y prononça d'une commune  
voix que le Trône étoit vacant. La ses-  
sion de ce jour n'étoit pas encore finie, lorsqu'un  
Courrier du Roi de Suède apporta une  
lettre de ce Monarque à l'assemblée. Le  
Cardinal ouvrit la lettre : elle contenoit un  
ordre en forme de prière, d'être pour Roi  
le Prince Jacques Sobieski. On se disposa  
à obéir avec joie, & on fit même le jour

de l'élection. Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée son père. Il en recevoit les complimens; & quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le Prince Constantin l'un de ses frères; trente Cavaliers Saxons envoyez par le Roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Lipsic où l'on les enferma étroitement. Ce coup d'arrangement, les mesures de Charles, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée postée à quelque distance, lorsque le General Renschild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval, lui, onzième. Le General Renschild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fut jusqu'à Sembrat, le General Suédois l'y suivit encore.

Et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce temps le parti du Roi Auguste traîsoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il couroit tantôt en Saxe où les ressources étoient épuisées ; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suède victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un Royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de défenseur de la religion Evangelique, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit allé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suède, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclaves de la Noblesse & du

Géorgé. Charles fut tenté un moment ; mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes : il ajouta en souriant : Vous étiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse Royale qui appartient à la Pologne ; il portoit de-là sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, frère des deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles lui promit d'autant plus, qu'il la croioit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtrois à écarter son frère. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suède, le Comte Piper, tous ses amis, & sur tout le jeune Palatin de Posnanie Stanislas Lecinski, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : Les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï.

Et ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

*Fin du second Livre.*

## LIVRE III.

*Stanislas Lecfinsky élu Roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : Belle retraite du General Shullembourg : Exploits du Czar : Fondation de Petersbourg : Bataille de Fravenstad : Charles entre en Saxe : Paix d'Altrandstad : Auguste abdique la Couronne , & la cede à Stanislas. Le General Patrick Plenipotentiaire du Czar , est roüé & écartelé : Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes : Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.*



**D**A N S ces conjonctures Stanislas Lecfinsky, fils du grand Tresorier de la Couronne , mort depuis peu , fut député de l'Assemblée de Varsovie , pour aller rendre compte au Roi de

Suède de plusieurs differends survenus dans le tems de l'enlèvement du Prince Jacques. Stanislas avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts differens qui divisoient la Pologne, frapa Charles XII. Ce Prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses Généraux & de ses Ministres. Il prolongea expressément la conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut: Qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Lesinski; il sut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours sur une espece de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une temperance peu commune dans ce climat, liberal, adoré de ses vassaux, & le seul Seigneur, peut-être, en Pologne qui eût quelques amis; dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles

200 HIST. DE CHARLES XII.  
de l'intérêt & de la faction.

Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le déterminna entièrement. Il ne prit conseil de personne ; & sans aucune intrigue , sans même aucune délibération publique , il dit à deux de ses Generaux , en montrant Lecfinsky : Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La résolution étoit prise , & Stanislas n'en sçavoit rien encore , quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prelat étoit Roi dans l'interregne , & vouloit prolonger son autorité passagere : Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois , dit le Cardinal. Le premier est le Prince Sapieha ; mais son humeur impetueuse , cruelle , & despotique ne convient point à un peuple libre. Le second est Lubomiski , grand General de la Couronne ; mais il est trop vieux , & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisième est le Palatin de Posnanie , plus digne du trône que les deux autres , si son peu d'experience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux-mêmes qu'il proposoit , & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être digne.



gnes. Le Roi de Suède finit la conversation en lui disant, que Stanislas Leszinsky seroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un courrier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il apprend par les lettres qu'elle lui envoie, qu'elle veut marier sa fille au fils de Lubormisky, & le conjure de tout employer auprès du Roi, pour donner la couronne de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormisky des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuisa toute son adresse pour amener le Roi de Suède insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassoit. Il essaya de le détourner sur tout du choix de Stanislas: Mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alleguer contre lui? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, il est à peu près de mon âge; tourna le dos au Prélat, & aussitôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours; & qu'il falloit élire Stanislas Leszinsky. Le Comte de Hoorn arriva le sept de Juillet; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour

faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection : il se réduisit à la neutralité , sans vouloir seconder ni traverser la résolution du Roi de Suède , se ménageant encore entre Auguste & Stanislas , & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet , jour fixé pour l'élection étant venu , on s'assembla à trois heures après midi au Colo , champ destiné pour cette cérémonie ; l'Evêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi de plusieurs Castellans & d'une foule de Gentilshommes du parti. Le Roi de Suède s'étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le Comte de Hoorn & deux autres officiers généraux assistoient publiquement à cette solennité , comme Ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète , *Stanislas* élu Roi de Pologne : Charles XII, mêlé dans la foule fut le premier à crier , *Vivat* ; tous les bonnets sautèrent en l'air , & le bruit des acclamations se confondit avec les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutre, de s'être absentés de l'élection. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dus à un Roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas : il ne fit seulement que tourner ses talens, du côté de la guerre ; un orage venoit de le mettre sur le Trône un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquérir la moitié de son nouveau Roïaume, & à s'affermir dans l'autre ; traité de souverain à Varsovie & de rebelle à Sendomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son Armée devant Leopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croioit qu'elle

pendroit quinze jours à cause des fortifications que le Roi Auguste y avoir faites. Le Conquerant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la Ville ne se débanderent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Léopol. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au Roi Auguste ou à ses adhérens, les apportassent eux mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu présant désobéissance porta au Roi quatre cents caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle, & de choses précieuses.

Le commencement du regne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument la présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui la mere, la femme, & ses deux filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Posen, & quelques grands de Pologne  
 COME

composoient la nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passée à son service; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le general Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville. C'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel effort: & par une des plus belles marches que jamais General ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres: Auguste avoit des intelligences dans la ville: si Stanislas demouroit, il étoit perdu. Il renvoia sa famille en Pologne sous la garde des troupes Polonoises, auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontières de Prusse. Plusieurs Gentilhommes prirent des chemins différens. Le nouveau Roi parut lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir;

des disgrâces , & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir : une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas , une autre escortoit sa famille. On envoya en Posnanie ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le General Hoorn qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suède, il demeura avec ses quinze cens Suédois dans le Château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque habitant fut taxé au delà de ses forces , & maltraité par le soldat. Le Palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederez , tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrez au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagere , c'est qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguste , demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome , en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Lutherien.

La Cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la fé-

veur du spirituel ; avoit depuis très-long-  
 tems établi en Pologne une espee de Juris-  
 diction , à la tête de laquelle est le Nonce  
 du Pape : ces Ministres n'avoient pas man-  
 qué de profiter de toutes les conjonctures  
 favorables , pour étendre leur pouvoir re-  
 veré par la multitude ; mais toujours con-  
 testé par les plus sages. Ils s'étoient attri-  
 bué le droit de juger toutes les causes des  
 Ecclesiastiques , & avoient , sur tout dans  
 le tems de troubles , usurpé beaucoup d'au-  
 tres prérogatives , dans lesquelles ils se  
 sont maintenus jusques vers l'année 1728.  
 où l'on vint de retrancher ces abus , qui  
 ne sont jamais reformez que lors qu'ils  
 sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste bien aise de punir l'Evê-  
 que de Posnanie avec bienséance , & de  
 plaire à la Cour de Rome , contre laquel-  
 le il se seroit élevé en tout autre tems ; re-  
 mit le Prelat Polonois entre les mains du  
 Nonce. L'Evêque après avoir vû piller sa  
 maison , fut porté par des soldats chez le  
 Ministre Italien , & envoié en Saxe , où  
 il mourut. Le Comte de Hoorn effrayé  
 dans le château où il étoit enfermé , le feu  
 continuel des ennemis : enfin la place n'é-  
 tant pas tenable , il fut forcé de battre la  
 chamade , & resta prisonnier de guerre  
 avec ses quinze cens Suédois. Ce fut là la

premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune , contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le Comte de Hoorn relâché sur sa parole , arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au Roi de Suède de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous , mon pauvre Comte , lui dit le Roi , il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser , sans cela il s'ennuieroit de nous avoir si long-tems chez lui : mais croïez moi , il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenter Auguste , étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrâce , des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerres , des Cosaques vagabons , plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du Roi de Suède.

Ce conquérant accompagné du Roi Stanislas , alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïent leurs clefs de trente milles à la



sonde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de Shullembourg, General très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque Cavalerie, pour donner le tems à son Infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches il se trouva près de Pinnits dans le Palatinat de Posnanie, croyant que le Roi de Suède & le Roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille Cavaliers, & plus de huit mille Fantassins. Il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suède,

& contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des Generaux Allemans, que l'Infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la Cavalerie : Il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette Cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Generaux Suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré : la première ligne mit un genouil en terre ; elle étoit armée de piques & de fusils ; les soldats extrêmement serrez, presentoient aux chevaux des ennemis une espee de rempart herissé de piques & de bayonnettes : La seconde ligne un peu courbée sur les épaules de la première, tiroit par-dessus ; & la troisième debout faisoit feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler ; les coups de fusil, de pique & de bayonnette éfarouchèrent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquerent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa Cavalerie, l'armée de Shullembourg

étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suède , qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre , ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de Cavalerie contre des Fantassins , interrompu & recommencé à plusieurs reprises , dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg ceda enfin ; mais ses troupes ne furent pas rompuës. Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures , il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau , à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit , que les deux Rois paroissent tout-à-coup derrière lui.

Au de-là de Gurau , en tirant vers le fleuve de l'Oder , étoit un bois épais , à travers duquel le Général Saxon sauva son Infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même , avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures après la Cavalerie Suédoise.

Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts au pied d'un Village nommé Rütse n. Shullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des bateaux , il fait passer la rivière à sa troupe qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais General ne s'étoit retiré avec tant d'art , & jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Shullembourg dépendoit d'échapper au Roi de Suède, le Roi de son côté croïoit sa gloire intéressée à prendre Shullembourg & le reste de son armée ; il ne perd point de tems ; il fait passer sa Cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette rivière de Parts & le grand fleuve de l'Oder , qui prend sa source dans la Silésie , & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroïssoit inévitable : il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires , & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes, un moulin, qu'il remplit de grenadiers , étoit à sa droite , un marais à sa gauche , il avoit un fossé devant lui, & son arrière-garde étoit sur le bord de l'O-

der. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive , attaque aussi-tôt le moulin , persuadé qu'après l'avoir pris , il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve , ou les armes de la main , ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur Général. Cependant les radaux étoient prêts , les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin , il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite , dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullenbourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullenbourg n'étoit guères utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe , & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde : craignant déjà , non sans raison , pour la capitale de ses Etats héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne soumise par ses Généraux , à son exemple , venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites , qui depuis la grande bataille de Narva ne se monroient plus que par pe-

lotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, & qui repa-roissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suédois, ils se croioient sûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rapella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une diète y fut convoquée; tous les obstacles y furent aplanis; il n'y eut que que la cour de Rome seule qui le traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique; Clement XI. alors Pape, envoya des brefs à tous les Prelats de Pologne, & sur tout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzick étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il

ne pouvoit attriser de ses mains. Si ces brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns a'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues à Varsovie. Un Franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux Prelats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm; ce Prelat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cachetté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle piece. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son General. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préferablement à ceux du General des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclesiastiques seculiers & reguliers dans Varsovie, sous des peines très graves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prelats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il

prenoit sur lui ces petites severitez , afin que Stanislas ne fût point broüillé avec le Clergé à son avènement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires , en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine , & qu'on se battoit contre elle avec du papier , au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes veritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans pretexte , il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzik indigné , fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité , & étoit fort content : Il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste , Stanislas , & le Pape. Il mourut peu de jours après , laissant son pais dans une confusion affreuse : & comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens , il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.



Le sacre se fit tranquillement , & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la Ville de Varsovie malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislàs Leczinsky , & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold , assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la cérémonie *incognito* , comme il avoit vu l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise , que le Danemarck n'osoit le troubler ; que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses États hereditaires , le Czar, devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre , mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissoit dans ses troupes ; il avoit de bons ingenieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons Officiers : il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques uns de ses Généraux avoient appris & à bien combattre , & selon le besoin , à ne combattre pas : bien plus ,

Il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la Mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son génie, & de l'absence du Roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège régulier; & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre, Les soldats maîtres de la Ville coururent au pillage: ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courroit de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre: il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violés. Il fut même obligé de mer quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva dans l'Hôtel de Ville, la table sur laquelle il posa son Épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux Citoyens qui s'y rassemblerent. " Ce n'est point du sang des  
" habitans que cette Épée est teinte, mais  
" de celui des Moscovites, que j'ai répand  
" du pour sauver vos vies. "

Le Czar aspirait à plus qu'à détruire des Villes. Il en fondeit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce, Elle est située entre la

Finlande & l'Ingrie, dans une Île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte & déserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats ; & dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds ; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblés de toutes les extrémités de ses États. Les paysans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportez à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruïnerent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commen-

cemens , ne lui firent point changer de résolution. Il est difficile de prévoir si cette colonie subsistera long-tems ; mais la posterité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la nature , le genie des peuples , & une guerre malheureuse y apportoient. Petersbourg étoit déjà une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns , donnant des maisons aux autres , & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : Les Generaux Suédois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs , n'avoient pu endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats , tendoit toujours la main au Roi Auguste , qui perdoit les siens : il lui persuada par le General Patkul , passé depuis peu au service de Moscovie , & alors Ambassadeur du Czar en Saxe , de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quelques troupes , accompagné du General Shullem-

bourg , que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord , & en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva , faisant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi Auguste institua l'Ordre de l'Aigle blanche , foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois , plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur , qui dévient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement , & laissa ses troupes à son allié pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Astracan. À peine étoit-il parti , que le Roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât , contre le droit des gens , & en apparence contre ses intérêts , mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet événement. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie, avoit été General du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du General Fleming, favori du Roi, plus imperieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors General & Ambassadeur auprès d'Auguste : c'étoit un esprit pénétrant ; il avoit démêlé que les vûes de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier évanta son projet, & obtint qu'on se fît de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître ; mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisez en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des Partisans de Stanislas ; de l'autre Shullenbourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois, dissipée ces

deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre ; mais si vivement , qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur ; si l'on se trouvoit une rivière entre les ennemis & lui , Charles XII. & ses Suédois la passoient à la nage : Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste , où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoïé : Stanislas saisit huit cens mille ducats appartenans au prince Menzikof Général Moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures , chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre , fuïoient en désordre au-delà du Boristène. Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Shullebourg repassa enfin l'Oder , & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand Maréchal Renschild , qui passoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on apeloit le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres Généraux qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres, se

rencontrèrent assez près de Punia dans un lieu nommé Fravenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avoit que treize bataillons & vingt deux escadrons, qui faisoient en tout près de dix mille hommes. Shullenbourg, en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de 6. à 7000. Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité Russe à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 22. Février 1706. mais ce même Général Shullenbourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du Roi de Suède, succomba sous celle du Général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois ; l'épouvante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouverent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jettés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuse ; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Shullenbourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons &



Suédois , qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maitresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de François : ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hocstéd si funeste à la grandeur de Louïs XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste , qui en avoit fait un Regiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la premiere, ou plutôt à la seule décharge des Suédois : le Regiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demanderent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée singuliere qui les reservoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscôvites , ils demanderent la vie à genoux , mais Renchild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat , pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût sçu que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie aprit cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de

jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renchild ne vaudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources ; il ne lui restoit plus que Cracovie , où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites ; deux de Saxons , & quelques troupes de la Couronne , par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur : mais son malheur fut au comble quand il sut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La diète de Ratisbonne qui représente l'Empire ; mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles , déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire , s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée : cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts ; les habitans fuïoient de tous côtez. Charles en usa alors comme à Copenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui paieroient les contributions qu'il ordonneroit , feroient traités comme ses propres sujets , & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on sçavoit n'avoir jamais manqué à sa parole , fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit

Arriva. Il choisit son camp à Altranstaedt  
 près de la campagne de Lützen, champ de  
 bataille fameux par la victoire & par la  
 mort de Gustave Adolphe : il alla voir la  
 place où ce grand homme avoit été tué.  
 Quand on l'eût conduit sur le lieu ; " J'ai  
 " tâché, dit-il, de vivre comme lui, Dieu  
 " m'accordera peut-être un jour une mort  
 " aussi glorieuse. "

De ce camp, il ordonna aux Etats de  
 Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans  
 délai les Registres des finances de l'Electo-  
 rat. Dès qu'il les eût en son pouvoir, &  
 qu'il fut informé au juste de ce que la Sa-  
 xe pouvoit fournir ; il la taxa à six cens  
 vingt-cinq mille Rixdales par mois. Ou-  
 tre cette contribution, les Saxons furent  
 obligez de fournir à chaque soldat Suédois,  
 deux livres de viande, deux livres de pain,  
 deux pots de bière, & quatre sols par jour,  
 avec du fourrage pour la cavalerie. Les con-  
 tributions ainsi réglées le Roi établit une  
 nouvelle police pour garantir les Saxons  
 des insultes de ses soldats ; il ordonna dans  
 toutes les Villes où il mit garnison, que  
 chaque hôte chez qui les soldats logeroient  
 donneroient des certificats tous les mois de  
 leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit  
 point sa paye. Des Inspecteurs alloient de  
 plus tous les quinze jours de maison en

# 134 HIST. DE CHARLES XII.

maison, & d'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sçait sous quelle discipline severe vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observerent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent : contradictions qui seroient impossibles à concilier, si l'on ne sçavoit combien les hommes voient differemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; & que les vaincus ne prissent les plus legeres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Lipsic, un païsan Saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il, d'un visage severe, que vous avez volé cet homme ? Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté

jefté en a fait à fon paître ; vous lui avez  
bré un royaume. & je n'ai pris à ce manant  
qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de  
la main au païfan, & pardonna au foldat  
en faveur de la hardieffe du bon mot, en  
lui difant : Souviens toi, mon ami, que j'  
j'ai été un royaume au Roi Augufte, je  
n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Lipfic fe tint comme  
à l'ordinaire ; les Marchands y vinrent  
avec une fureté entiere ; on ne vit pas un  
foldat Suédois dans la foire : on eût dit  
que l'armée du Roi de Suède n'étoit en Sa-  
xe que pour veiller à la confervation du  
païs. Il commandoit dans tout l'Electorat  
avec un pouvoir auffi abfolu & une tran-  
quillité auffi profonde que dans Stokolm.

Le Roi Augufte errant dans la Pologne,  
privé à la fois de fon Royaume & de fon  
Electorat, écrivit enfin une lettre de fa-  
main à Charles XII., pour lui demander  
la paix. Il chargea en fecret le Baron d'Im-  
hof d'aller porter la lettre conjointement  
avec Monsieur Finften Refrendaire du  
Confeil privé ; il leur donna à tous deux  
fes pleins pouvoirs, & fon blanc figné :  
*Allez, leur dit il en propres mots ; tâchez*  
*de m'obtenir des conditions raifonnables &*  
*chrétiennes.* Il étoit réduit à la néceffité de  
cacher fes démarches pour la paix, & de

## HIST. DE CHARLES XII.

à la médiation d'aucun Prince ;  
ilors en Pologne à la merci des  
s , il craignoit avec raison que le  
allié qu'il abandonnoit , ne se  
ur lui de sa soumission au vain-  
s deux Plénipotentiaires arrive-  
it au camp de Charles XII. ils

secrete. Le Roi lut la  
dit-il aux Plénipoten-  
tez dans un moment mais  
retira dans son cabinet

mer la paix aux condi-  
esquelles il ne faut pas  
ange rien.

Auguste renonce pour ja-  
de Pologne , qu'il recon-  
légitime Roi , & qu'il  
is songer à remonter sur le  
la mort de Stanislas.

à tous autres traites, &  
ceux qu'il a faits avec

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon  
camp les Princes Sobiesky , & tous les prison-  
niers qu'il a pu faire.*

4°. *Qu'il me livre tous les Déserteurs qui  
ont passé à son service , & nominément Jean  
Packul , & qu'il cesse toute procédure contre  
ceux qui de son service ont passé dans le mien,*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondoit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du Roi mon maître; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff Generalissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises, & Saxonnaises qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff il avoit tout à redouter; en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voioit en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son al-

Ré, Dans cette circonstance délicate l'armée se trouva en presence d'un des Généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au General ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le General Meyerfeld crut qu'on l'ui tendoit un piège pour l'intimider ; & fut ce-là seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le Roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complète : il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur quel



qu'il fût, & à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais aiant réfléchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible, que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes, seroit ravagée également par les Moscovites & par les Suédois; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir, qu'il demeureroit sans Etats, sans argent, sans amis, il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse, ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Finsten, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce

traité de paix qui lui étoit la couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gunterf-dorf au quartier du Comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosses bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serroit le col : son habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur cet étrange habillement & sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un étoit une couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un air de complaisance & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent depuis plusieurs

fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste: mais loin de relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures: Il voulut que le Roi Electeur, non-seulement envoyât à Stanislas les Pierrieres & les Archives de la Couronne; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de felicitation sur son avènement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans différer le Général Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

## MONSIEUR ET FRERE,

*Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suède, je ne puis m'empêcher de felicitier Votre Majesté sur son avènement à la Couronne, quoique peut-être le traité avantageux que le Roi de Suède vient de conclure pour Votre Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce; toutefois je felicitie Votre Majesté, priant Dieu que vos Sujets vous soient plus fidèles qu'ils ne me l'ont été.*

AUGUSTE, Roi

*A Lipsic 8. Avril 1707.*

Stanislas répondit:



## MONSIEUR ET FRERE ,

*La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suède ; je suis sensible , comme je le dois , aux complimens que vous me faites sur mon avènement ; j'espère que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité , puisque j'observerai les lois du royaume.*

STANISLAS , Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui-même à Lipsic : il y rencontra un jour le Roi Auguste ; mais ces Princes se saluerent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans sa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné , & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous les Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne , & qu'il fit effacer des prières publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de Parkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit comme son Ambassadeur ; de l'autre le Roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui

HÉRAT. Patkul étoit alors enfermé dans le  
 château de Konistang en Saxe. Le Roi Au-  
 guste crut pouvoir satisfaire Charles XII. &  
 son honneur en même-tems. Il envoya des  
 Gardes pour livrer ce malheureux aux trou-  
 pes Suédoises; mais auparavant il envoya  
 au Gouverneur de Konistang, un ordre se-  
 cret de laisser échaper son prisonnier. La  
 mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le  
 soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gou-  
 verneur sachant que Patkul étoit très-ri-  
 che, voulut lui faire acheter sa liberté. Le  
 prisonnier comptant encore sur le droit des  
 gens, & informé des intentions du Roi Au-  
 guste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir  
 obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les  
 Gardes commandez pour saisir le prison-  
 nier arriverent, & le livrerent immédiate-  
 ment à quatre Capitaines Suédois qui l'em-  
 menerent d'abord au quartier général  
 d'Altranstad, où il demeura trois mois atta-  
 ché à un poteau avec une grosse chaîne de  
 fer. De là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit  
 Ambassadeur du Czar; & se souvenant seu-  
 lement qu'il étoit né son sujet, ordonna au  
 Conseil de guerre de le juger avec la der-  
 niere rigueur. Il fut condamné à être rom-  
 pu-vif, & à être mis en quartiers. Un Cha-

pelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colere, unique source de l'intrépidité des hommes, repandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Ensilden, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livre au supplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eût conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les rouës & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se jetta dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ses paroles.

„On fait sçavoir que l'ordre très-express  
 „ de Sa Majesté, notre Seigneur très-clé-  
 „ ment, est que cet homme qui est traître  
 „ à la patrie, soit roué & écartelé pour  
 „ réparation de ses crimes, & pour l'exem-  
 „ ple des autres. Que chacun se donne de

garde de la trahison, & serve son Roi fidèlement. A ces mots de *Prince très-clément*. Quelle clémence, dit Parkul ! & à ceux de *traître à la patrie*. Hélas ! dit-il, j'en ai trop bien servi. Il reçut seize coups, & souffrit le supplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinold Parkul, Ambassadeur & Général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet revolté contre son Roi, disoient qu'il avoit mérité la mort : ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des privilèges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelloient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suède élevé dans les principes du Despotisme, eut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusques en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son Trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à trans-

cad : on le lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de l'Envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre ; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient présents, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au General Fleming, favori, & depuis premier Ministre du Roi Auguste. Fleming étoit né dans la Poméranie Suédoise ; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe, Charles le regardoit toujours comme son sujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fleming qui voyoit son maître hors d'état de rien résister, prit le parti de se retirer en Prusse, de là il écrivit au Roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le supplier d'obtenir du Roi de Suède qu'il cessât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur ; il réitéra ses prières huit jours de suite, sans pouvoir rien obtenir ; enfin il se jeta presque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon Frère, vous le voulez, je vous donne la vie ; mais sachez-vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Fleming servit depuis son maître contre le Roi Stanislas,



m'as , beaucoup trop au-delà de son devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel , Officier dans les troupes Saxones , fait prisonnier les armes à la main , venoit d'être jugé à mort à Stokolm par Arrêt du Senat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de supplices dans le même cas , faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle , avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit , Paikel après sa condamnation , fit proposer au Senat de donner au Roi le secret de faire de l'or , si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la ville ; soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile , soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement , ce qui est beaucoup plus vrai semblable ; on porta à la Monnoie de Stokolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Senat un rapport si juridique , & qui parut si important , que la Reine aïeule de Charles ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoia ses ordres à Stokolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à son

amis la grace du criminel , & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince , qui d'ailleurs croïoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé, dit ; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifference pour la pierre philosophale , il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le Roi Auguste , malgré leurs traités , avoit conclue à Alrandstad ; & que Patkul son Ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au Roi de Suède , au mépris des lois des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne , à la Reine d'Angleterre , aux Etats Generaux des Provinces Unies : il apelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII. leur arracha en mourant. Ces lettres n'eurent d'autre effet

que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fît voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suédois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : Il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir ; Levanhaup, General du Roi de Suède, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un païs sans forteresses, & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les separe en plusieurs corps, & marche avec un camp volant

jusqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la paix d'Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnez, on y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold : le Czar lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suède, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemands : Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités ; & pour mieux encourager ses propres Troupes, il donna son por-

trait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les Officiers subalternes eurent des medailles d'Or ; les simples Soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans la nouvelle Ville de Petersbourg, où les arts fleurissoient à mesure qu'il aprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la Diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des Princes Spicha celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux Sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leurs païs. Les Troupes Suédoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lituanie, une autre en Pologne,

cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils bruloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruïnoient également, amis & ennemis ; on ne voïoit que des Villes en cendres , & des troupes errantes de Polonois dépouillez de tout, qui détestoient également , & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Altranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le General Renchild, seize regimens Suédois , & beaucoup d'argent , pour apaiser tous ces troubles en Pologne , & se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites , lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions , à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avoient désolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses corps d'armée , & où il devoit établir des magasins. Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, étoit le Comte Siniausky ; grand

General de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens, & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers parti; il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pais. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnerent bien-tôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son camp d'Alranstad les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur: le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs vint le fameux Jean Duc de Malbouroug, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiéger de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait

gagnée, étoit à Saint-James un adroit courtisan, dans le Parlement un chef de parti, dans les païs étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats Generaux, Fagel, homme d'un très-grand mérite; que plus d'une fois les Etats Generaux aiant résolu de s'opposer à ce que le Duc de Malbroug devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en François, langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le Prince Eugène, compagnon de ses victoires, & avec Hensius, Grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliez contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur, qu'il étoit sollicité secrètement par les François, & que si ce Conquerant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliez seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliez. Mais le Duc de Malbroug ne croïoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa gran-



deur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède.

Dès qu'il fut arrivé à Lipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secrètement, non pas au Comte Piper, premier Ministre, mais au Baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Goerts que le dessein des Alliez étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suède d'être médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'espérance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi, & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son audience publique à Lipsic.

En abordant le Roi, il lui dit en François qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à sçavoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en Allemand & le Duc en François. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démeler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia ar-

sentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France il remarqua qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des Alliez. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie, il ne lui en falut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suède & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir pénétré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Malbouroug n'avoit réussi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos un grosse somme au Comte Piper; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui

ni remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai scû que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratislau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Malbouroug. De plus, le Comte Piper qui sentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les demarches de son Roi si elles devenoient malheureuses, envoya au Sénat de Suède son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le Trône de Stanislas & accepter ensuite la médiation entre la France & les Alliez, avant d'aller s'engager dans la Moscovie, Il est vrai que Piper pouvoit en même tems conseiller à son Maître cette expedition dangereuse, & vouloir s'en disculper devant la postérité; mais aussi il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes, qu'il ne recevoit alors conseil de personne; & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiovits une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa mémoire par Charles XII. qui ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stokolm, & lui or-

158 HIST. DE CHARLES XII.  
donna, à ses dépens, des obseques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croïoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobor Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le Roi de Suède en présence de l'Ambassadeur Suédois à Vienne : l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le Roi de Suède ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoya après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Settin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui aiant échapé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'Envoïé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis. La

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, Province appartenante à la maison d'Autriche; non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswik. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais la concession de ces privilèges que leur assuroit la fortune du Roi de Suède, leur fut ravie dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph: il étoit fils aîné de Léopold, & frère du sage Empereur Charles VI. qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape qui résidoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des Hérétiques. Vous êtes bien heureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suède ne

m'ait pas proposé de me faire Luthérien : car s'il l'avoit voulu , je ne sçai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte de Wratislau , son Ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Lipsic le traité en faveur des Silésiens , signé de la main de son Maître. Alors Charles dit , qu'il étoit content , & qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur ; cependant , il ne vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour , qui aiant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable , est toujours en défiance de l'autre , & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations : cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau que les Suédois avoient autre fois subjugué Rome , & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Christine avoit laissez à Rome. On ne sçait jusqu'où ce jeune Conquerant eût porté ses ressentimens & ses armes , si la fortune eût secondé ses dessein. Rien ne lui paroissoit alors impossible : Il avoit même envoyé secrètement plusieurs Officiers en Asie , & jusques dans l'Egypte , pour lever le plan des Villes , & l'informer des

forces de ces Etats. Il est certain que si  
 quelqu'un eût pû renverser l'Empire des  
 Persans & des Turcs , & passer ensuite en  
 Italie , c'étoit Charles XII. Il étoit aussi  
 jeune qu'Alexandre , aussi guerrier , aussi  
 entreprenant , plus infatigable , plus ro-  
 buste , & plus vertueux : & les Suédois  
 valoient peut-être mieux que les Macédo-  
 niens ; mais de pareils projets qui sont  
 traitez de divins quand ils réussissent , ne  
 sont regardez que comme des chimeres  
 quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultez étant aplan-  
 nées , toutes ses volonteés executées , après  
 avoir humilié l'Empereur , donné la loi  
 dans l'Empire , avoir protégé sa religion  
 Lutherienne au milieu des Catholiques ,  
 détrôné un Roi , couronné un autre , se  
 voyant le terreur de tous les Princes , il se  
 prépara à partir. Les délices de la Saxe où  
 il avoit resté oisif une année , n'avoient  
 en rien adouci sa maniere de vivre. Il mon-  
 toit à cheval trois fois par jour , se levoit  
 à quatre heures du matin , s'habilloit seul ,  
 ne buvoit point de vin , ne restoit à table  
 qu'un quart d'heure , exerçoit ses troupes  
 tous les jours , & ne connoissoit d'autre  
 plaisir que celui de faire trembler l'Euro-  
 pe.

Les Suédois ne sçavoient point encore

où le Roi vouloit les mener ; on se devoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand Maréchal de logis , de lui donner par écrit la route depuis Lipsic . . . . Il s'arrêta un moment à ce mot , & de peur que le Maréchal de logis ne pût rien deviner de ses projets , il ajouta en riant , jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes , à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres , *Route de Lipsic à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner : mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. " Monsieur le Maréchal , dit-il , je vois bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne retournerons pas à Stockholm si-tôt. "

L'armée étoit déjà en marche , & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête , courant toujours , selon la coutume , deux ou trois cens pas devant ses Cardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être. On courut de tous côtez ; on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans toute l'armée : on fait ake ; les Generaux s'as-



semblent : on étoit déjà dans la consternation. On aprit enfin d'un Saxon qui passoit ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la Ville, suivi de trois ou quatre Officiers Generaux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusques dans l'appartement de l'Electeur avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la Ville. Le General Fleming aiant vu de loin le Roi de Suède, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'abilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace, il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr

que ce Roi ne refuseroit pas cette légère condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenoit avec Hord, General Suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, repartit le General Hord, il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous les Generaux assemblez en conseil de guerre; il leur en demanda la cause. Le General Renschild lui dit, qu'il comptoit assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. Bon, dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde: Vous verrez, dit Renschild, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devoient faire hier.

## LIVRE IV.

*Charles quitte la Saxe ; poursuit le Czar :  
s'enfonce dans l'Ukraine : Ses pertes : Sa  
blessure : Bataille de Pultava : Suites de  
cette bataille : Charles réduit à fuir en  
Turquie : Sa reception en Bessarabie.*

**C**HARLES partit enfin de Saxe en  
Septembre 1707. suivi d'une ar-  
mée de 43. mille hommes , au-  
trefois couverte de fer , & alors  
brillante d'or & d'argent , enrichie des dé-  
pouilles de la Pologne & de la Saxe. Cha-  
que soldat emportoit avec lui cinquante  
écus d'argent comptant ; non seulement  
tous les regimens étoient complets , mais  
il y avoit dans chaque compagnie plusieurs  
surnuméraires qui attendoient des places  
vacantes. Outre cette armée , le Comte  
Levenhaup , l'un de ses meilleurs Gene-  
raux , l'attendoit en Pologne avec vingt  
mille hommes : Il avoit encore une autre

armée de quinze mille hommes en Finlande , & de nouvelles recrues lui venoient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : Ses troupes divisées en plusieurs corps , fuïoient de tous côtez au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Generaux de ne jamais attendre ce Conquerant avec des forces inégales.

Le Roi de Suède au milieu de sa marche victorieuse , reçut une Ambassade solennelle de la part des Turcs. l'Ambassadeur eut audience au quartier du Comte Piper ; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques ; & le Roi toujours plus mal logé , plus mal servi , & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son Armée , disoit que son Palais étoit le quartier de Piper. l'Ambassadeur Turc presenta à Charles cent soldats Suédois , qui aiant été pris par des Calmouks , & vendus en Turquie , avoient été rachetez par le Grand Seigneur ; & que cet Empereur envoïoit au Roi comme le présent le plus agréable

qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, vouloit se fortifier contre eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. l'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement : ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eût-il donné audience à l'Ambassadeur de la porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoitre souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas ; qui assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux sujets , avoit à conserver son Royaume contre les ennemis , étrangers & domestiques ; pour lui il se mit à la tête de sa cavalerie ; & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen à deux lieues de la ville ; & le Czar ne sçavoit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suédois arrivent , le Czar sort par la porte du Nord, & Charles entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cens gardes , le reste n'avoit pu le suivre. Le Czar fuïoit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entroït dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois , qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems ; il detache quinze cens chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit pour aller surprendre le Roi de Suède dans la ville. Les quinze cens Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiere garde Suédoise sans être reconnus ; Trente hommes composoient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le Roi

qui étoit à l'autre bout de la ville accourut  
 bien-tôt avec le reste de ses six cens gardes.  
 Les Moscovites s'enfuirent avec précipita-  
 tion. Son armée ne fut pas long-tems sans le  
 joindre , ni lui sans poursuivre l'ennemi.  
 Tous les corps Moscovites répandus dans  
 la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de  
 l'Orient dans le Palatinat de Minsky , près  
 des frontieres de la Moscovie, où étoit leur  
 rendez vous. Les Suédois que le Roi parta-  
 gea aussi en divers corps , ne cessèrent de les  
 suivre pendant plus de trente lieues de che-  
 min. Ceux qui fuïoient & ceux qui pour-  
 suivoient , faisoient des marches forcées  
 presque tous les jours , quoi qu'on fût au  
 milieu de l'hiver : Il y avoit déjà long tems  
 que toutes les saisons étoient devenues éga-  
 les pour les soldats de Charles & pour  
 ceux du Czar : la seule terreur qu'inspi-  
 roit le nom du Roi Charles, mettoit  
 alors de la difference entre les Moscovites  
 & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en  
 tirant vers l'Orient, ce ne sont que des ma-  
 rais , des déserts , des montagnes , des fo-  
 rêts immenses ; dans les endroits qui sont  
 cultivés , on ne trouve point de vivres : les  
 païsans enfouissent dans la terre tous leurs  
 grains , & tout ce qui peut s'y conserver ;  
 il faut sonder la terre avec de grandes per-

ches ferrées , pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toujours , & elles n'étoient pas suffisantes.

Le Roi de Suède qui avoit prévu ces extrémités , avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky , où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Berezine , vis-à-vis Borisslou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suédois de passer la Rivière. Charles posta quelques Régimens sur le bord de la Berezine , à l'opposite de Borisslou , comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même tems , il remonte avec son Armée trois lieues au-delà vers la source de la Rivière ; il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste , & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas , ils décamperent , & se retirèrent vers le Boristhène , gâtant tous les che-



chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonça tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollofin, derrière un marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la rivière & le marais, aiant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnez qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncez en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers des ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval, mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois nommé Gulenstiern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher, il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-

ci étoit peut être la plus glorieuse , celle où il avoit essuïé les plus grands dangers , & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille où on lisoit d'un côté : *Silvâ , paludes , aggeres , hostes victi*. Et de l'autre : *Pietricæ copias alium laturns in orbem*.

Les Moscovites chassés par tout , repasserent le Boristene qui sépare les Etats de la Pologne de leurs païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière ville de la Pologne , qui appartient tantôt aux Polonois , tantôt aux Czars , destinée commune aux places frontieres.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce , en proie à une guerre capable de renverser en peu tous ses grands desseins ; & peut-être son Trône , songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suède. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales , répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscon*. Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : „ Mon frere Charles , dit-il , prétend faire „ toujours l'Alexandre : mais je me flatte „ qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. „

De Mohilou , place où le Roi traversa le Boristène , si vous remontez au Nord , le long de ce fleuve , toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie , vous trouverez à trente lieues le païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Czar se retiroit par ce chemin, le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent entre le Roïaume d'Astracan , domaine du Czar , & celui de Samarcande , Païs des Tartares Usbeks , & partie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître.

tre , & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand Seigneur avec les Arabes , tantôt souffrant leurs brigandages , & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six Régimens de cavalerie , & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux , où les Calmouks étoient cachez; ils parurent alors , & se jetterent entre le régiment où le Roi combattoit , & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant les Moscovites & Calmouks entourerent ce régiment & percerent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui : un Ecuier lui en presentoit un autre; mais l'Ecuier & le cheval furent percés de coups. Charles combatit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessez ou tuez, ou entraînez loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fa-

tigue : il avoit tué plus de douze ennemis de sa main , sans avoir reçu une seule blessure , par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout , & sur lequel il comptoit toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmouks , avec une seule compagnie de son régiment : il arrive à temps pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il étoit , il poursuivit les Moscovi-tes pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko , auprès duquel se donna ce combat , jusques à Moscou , environ cent de nos lieues Françaises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suédois avoient déjà passé ; mais on eut avis que le Czar avoit non seulement rendu toutes les routes impraticables , soit en les couvrant d'eaux dans les endroits voisins des marais ; soit en faisant de distance en distance des fosses profonds , soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abattues ; mais encore qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver approchoit , il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement.

ptement dans le païs, nulle d'y subsister ; & toutes les forces Moscovites réunies, pouvoient aller au Roi de Suède par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles aiant fait la revûe de toute son armée ; & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le General Levenhäup qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point ; il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au midi vers l'Ukraine dans le païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce païs a environ cent de nouvelles lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène qui le traverse en coulant du Nord Ouest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale située par le quarante-huitième degré, est un des païs des plus fertiles du monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sement ni ne plantent

tent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a falu chercher un protecteur, & par consequent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukranienso jouirent du privilege d'élire un Prince sous le nom de General ; mais bien-tôt ils furent dépouillez de ce droit, & leur General fut nommé par la Cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie : il avoit été élevé Page du Roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, aiant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du país de l'Ukraine y re-

tourna , & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le secoururent : il resta long-tems parmi eux , & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La superiorité de ses lumieres lui donna une grande consideration parmi les Cosaques ; sa reputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar , cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques , & de rendre ces peuples plus dépendans : Mazeppa repondit que la situation de l'Ukraine , & le genie de cette nation étoient des obstacles insurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin , & qui ne commandoit pas toujours à sa colere , l'apella traître , & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine , forma le projet d'une revolte : l'armée de Suède qui parut bien-tôt après sur les frontieres , lui en facilita les moïens ; il prit la resolution d'être indépendant , & de se former un puissant Roïaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux , entreprenant , & d'un travail infatigable : il se liguâ secrètement avec le Roi de Suède pour hâter la chute du Czar , & pour en profiter.



Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand étonnement de tous les Officiers, qui ne sçavoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver ; afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant ; & cependant s'avança vers la rivière Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il falut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le General Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se mit avec peine dans le chemin, mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent

embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si pénible , pendant laquelle les Suédois avoient consumé le peu de biscuit qui leur restoit : cette Armée extenuée de lassitude & de faim arriva sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince , on trouva un corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la Rivière : le Roi fut étonné ; mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette Rivière étoient si escarpez , qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la Rivière selon leur maniere accoutumée , les uns sur des radaux faits à la hâte , les autres à la nage : le corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même , n'étoit que de huit mille hommes : il ne résista pas long-tems , & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces païs perdus , incertain de sa route & de la fidélité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin ; mais plutôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses dessein. Ils étoient venus fondre sur ces Cosaques qu'ils avoient taillez en pièces : les principaux

amis, pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la roue; les villes étoient reduites en cendre, les trésors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suède saisies; à peine avoit il pu échapper avec 6000. hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apor-  
toit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce país inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui enragez contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles esperoit au moins que son General Levenhaup viendrait reparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois, qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le Bourg de Lesnio, près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène; le Czar pa-

ent à la tête de cinquante mille hommes.

Le General Suédois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaup marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuèrent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuïoit de tous côtez. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entièrement défait. Il sentoît que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaup joignoit le Roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dés qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière garde où étoient des Cosaques & des Calmouks: Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikof & du Prince Gallitzin. Levenhaup, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant

en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de la poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Bayer amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaup rallia ses troupes derrière les chariots : les Suédois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaup s'é-

toit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux , après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consummé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils saurèrent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suédois , envoya un de ses Généraux nommé Flug les attaquer encore pour la cinquième fois : Ce Général lui offrit une capitulation honorable. Levenhaup la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore , il en perdit la moitié ; l'autre ne put être forcée : enfin la nuit survenant , Levenhaup après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes , passa le Soffa à la nage , suivi par cinq mille hommes qui lui restoient , dont des blesez passèrent sur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats , où il eut la gloire de vaincre les Suédois , & Levenhaup celle de disputer trois jours la victoire , & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu , mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée : ...

Le Roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems ; mais les Moscôvites vainqueurs de Levenhaup , lui eussent coupé les chemins , & Siniauský s'occupoit assez en Pologne.

Le Roi de Suede se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne , entouré d'ennemis , au milieu d'un pays où il n'avoit gueres de ressource que son courage.

Dans cette extremité le mémorable hiver de 1709. plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe , que nous ne l'avons senti en France , détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches avec les troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de boîtes , les fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes , comme ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières , faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à

vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Eh quoi ! lui dit le Roi, „ vous ennuiez-vous d'être loin de votre „ femme ? si vous êtes un vrai soldat, je „ vous menerai si loin que vous pourrez „ à peine recevoir des nouvelles de Sue- „ de une fois en trois ans. „

Un soldat osa lui présenter avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment : le Roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre General.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stokolm, mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa sœur, que la petite verole enleva au mois de Décembre 1708. dans la



vingt-septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son frere étoit impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse : il fut d'autant plus affligé de la perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres, mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp ; puis qu'entre lui & Stockholm y avoit près de cinquante lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar, agissant que le Roi de Suède, après avoir envoyé de nouvelles Troupes au secours des Confédérés de Pologne, réunis contre Stanislas sous le General Siniauski, s'avanga bientôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'Armée Suédoise périroit entièrement à la longue ; puisqu'elle ne pouvoit être recrutée, tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses États.

Il falloit que le froid fût bien excessif puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre, au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats & quelques défavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister : sans ce secours l'armée eut péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel Allié ; soit que le supplice affreux de la rouë dont avoient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même ; soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, & tant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène, le Czar en avoit fait un magasin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espiroit.

encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la Ville, l'assura qu'il en seroit bien-tôt le maître : l'espérance renaissoit dans l'armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la Guerre à ses ennemis : Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jettâ du secours dans la Ville ; la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siège avec plus de vigueur : il emporta les ouvrages avancez, donna même des assauts au corps de la place, & prit la courtine. Le siège étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la rivière pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé ; il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'aperçut

cevant que le foulier de la botte du Prince étoit tout sanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visitèrent la plaie ; la gangrène y étoit déjà : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil il ordonna un assaut pour le lendemain ; mais à peine avoit il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il salut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voïoit entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans

cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans sa tente, & lui ordonna sans délibération comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renschild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non, dit le General froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente : Renschild ne vous a-t'il rien appris, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien je vous aprens donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut éfrayé d'une résolution si désespérée : mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pul-tava entre les deux plus celebres Monarques qui fussent alors dans le monde :

Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiovits par neuf années de peines, prises pour former de troupes égales aux troupes Suédoises ; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiovits ne fuyant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûe. Celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible, qu'un moment pouvoit lui ôter ; les nations avoient déjà donné à Pierre Alexiovits le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre ; parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du Roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriere lui à environ un

mille , & la riviere de Pultava au Nord de la ville , coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieue de Pultava , du côté de l'Occident , & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis , forte d'environ vingt-cinq mille hommes , dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées.

Les Généraux Renschild, Field, Levenhaup, Slipenbak , Horn , Sparre , Hamilton , le Prince Virtemberg, parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vu la bataille de Narva , faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats , tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à

quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du camp Moscovite ; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le General Slipenbak à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât & ne parut point. Le Czar qui se-toit cru perdu, eût le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour. Slippenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze Canons tiroient du camp sur



sur la cavalerie Suédoise , & l'infanterie Russe débouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une présence d'esprit , & par une pénétration qui n'appartient dans ces momens qu'aux véritablement grands hommes , détache alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois ; le Prince Menzikoff exécute avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'Armée Suédoise , & les troupes restées au camp devant Pultava ; mais aiant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes , il l'envelopa & le tailla en pièces.

Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes , & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de son Vei-Maréchal Renchild , ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes , son infanterie occupant le centre , la cavalerie les deux aîles. Le Czar disposoit son armée de même ; il avoit l'avantage du nombre , & celui de soixante & douze canons , tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre, & qu'ils com-

mençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major General, & sembloit obéir au General Cseremetoff. Mais il alloit, comme Empereur, de rang en rang monté sur un cheval turc, qui étoit un présent du Grand Seigneur, exhortant les Capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

Charles fit ce qu'il pût pour monter à cheval à la tête de ses troupes ; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença : une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres : une seconde volée mit le brancard en pièces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suédois consternez s'ébranlerent, & la poudre leur manquant, & le canon ennemi continuant à les écraser ; la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite.

vine qui mit en déroute l'armée Suédoise , tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre Grenadiers , couvert de sang, & tout froissé de sa chute , pouvant parler à peine , s'écrioit , Suédois , Suédois. La colere & la douleur lui rendant quelques forces , il tenta de rallier quelques Régimens. Les Moscovites les poursuivoient à coups d'épées , de bayonnettes & de piques. Déjà le Prince Virtemberg, le General Renschild, Hamilton , Stakelberg , étoient faits prisonniers , le Camp devant Pultava forcé , & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les Officiers de la Chancellerie , étoient sortis de ce Camp , & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient faire , ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussiere & de fumée qui couvroient la campagne , & l'égarement d'esprit , naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même , où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne vouloit point fuir & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le General Poniatosky , Co-

lonel de la garde Suédoise du Roi Stanislas; homme d'un mérite singulier, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie, & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à un jeune Suédois nommé Federic, premier valet de chambre du Roi, & homme aussi intrépide que son Maître : tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, & aidés d'un Drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatosky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion General par nécessité, rallia cinq cens Cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples Cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix Régimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le Carosse du Comte Piper , car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stokolm. On le mit dans cette voiture , & on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage , n'avoit pas dit un seul mot , demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper : Il est pris avec toute la Chancellerie , lui répondit-on. Et le General Renschild , & le Duc de Wirtemberg ? ajouta-t'il. Ils sont aussi prisonniers , lui dit Poniatosky. Prisonniers chez des Moscovites ! reprit Charles en haussant les épaules. Allons donc , allons plutôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage , & quiconque l'eût vu alors & eût ignoré son état , n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit , les Moscovites saisirent son artillerie dans le Camp devant Pultava , son bagage , sa caisse militaire , où ils trouverent six millions en espèces , dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suédois furent tués dans la bataille , environ six mille furent pris , trois ou quatre mille s'écarté-

rent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes ; tant Suédois & Polonois, que Cosaques, qui fuïoient vers le Boristhène, sous la conduite du General Levenhaup. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le Carosse où il étoit rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaup venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi aprochoit ; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus

pressante inquiétude des Suédois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise Calèche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le General Mazepa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide , & un vent violent commençant à souffler , ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern Chancelier du Roi, & le Comte Poniatosky, homme plus que jamais nécessaire au Roi , par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgrâces , passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens Cavaliers de la garde du Roi , & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ferrée résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous , furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les Fantassins qui risquerent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité , le Prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille cavaliers , ayant

chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, mon-  
troient assez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le Prince envoia au General Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Generaux furent aussi tôt envoiez par Levenhaup pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voiant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune esperance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrepidité. Cette armée entiere fut faite prisonniere de guerre. Quelques soldats desesperés de tomber entre les mains des Moscovites, se precipiterent dans le Boristhène, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en presence du Prince Menzikoff, mettant leurs armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors



renvoïé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas , le Czar retint tous les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersez depuis dans les Etats du Czar ; mais particulièrement en Siberie , vaste Province de la grande Tarrarie , qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce païs barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu , les Suédois devenus ingenieux par le besoin , y exercerent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier , fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur , drapier , menuisier , ou maçon , ou orfèvre , & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres , d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues , les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques , qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoïoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper , premier Ministre du Roi de Suède , fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé , comme le reste de l'Europe , que ce Mi-

ministre avoit vendu son Maître au Duc de Malbouroug, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stokolm dans l'opulence, & plaignit inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas : car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment : Où est donc mon frere Charles ?

Il fit aux Generaux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au General Renschild à combien les troupes du Roi son Maître pouvoient monter avant la bataille ? Renschild répondit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne ; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes : sçavoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar

parut surpris, & demanda comment ils  
 avoient pû hazarder de pénétrer dans un  
 païs si reculé, & d'assiéger Pultava avec  
 cette poignée de monde ? Nous n'avons  
 pas toujours été consultés, reprit le Gene-  
 ral Suédois ; mais comme fidèles serviteurs  
 nous avons obéi aux ordres de notre Maî-  
 tre, sans jamais y contredire. Le Czar se  
 tourna, à cette réponse, vers quelques-  
 uns de ses Courtisans, autrefois soupçon-  
 nez d'avoir trempé dans des conspirations  
 contre lui. " Ah ! dit-il, voilà comme il  
 „ faut servir son Souverain. Alors pre-  
 „ nant un verre de vin : A la santé, dit-  
 „ il, de mes Maîtres dans l'art de la guer-  
 „ re. „ RENCHILD lui demanda qui étoient  
 ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ?  
 Vous, Messieurs les Generaux Suédois,  
 reprit le Czar. " Votre Majesté est donc  
 „ bien ingratte, reprit le Comte, d'a-  
 „ voir tant maltraité ses Maîtres ? „ Le  
 Czar après le repas fit rendre les épées à  
 tous les Officiers Generaux, & les traita  
 comme un Prince qui vouloit donner à ses  
 sujets des leçons de generosité, & de la po-  
 litesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suédoise sortie  
 de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La  
 moitié avoit péri de misère ; l'autre moi-  
 tié étoit esclave ou massacrée. Charles XII



avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux , & de près de cent combats. Il fuïoit dans une méchante calèche , ayant à son côté le Major Général Hord , blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit , les uns à pied , les autres à cheval , quelques-uns dans des charettes , à travers un desert , où ils ne voyoient ni hüttes , ni tentes , ni hommes , ni animaux , ni chemins ; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet ; le païs est situé au quarante-septième degré , le sable aride du desert rendoit la chaleur du Soleil plus insupportable ; les chevauxomboient , les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatowsky mieux monté que les autres , s'avança un peu dans ces plaines ; ayant découvert un saule , il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs ; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis , aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares , qui ont défiguré jusqu'au nom de ces païs que des colonies Grèques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène , & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, est la petite ville d'Ozakou, frontière de l'Empire des Turcs. Les Habitans voyans venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refusèrent de les passer à Ozakou, sans un ordre de Mehemet Pacha, Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un Exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage ; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un pays où une fausse démarche coute souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la Porte, & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites après avoir passé le Boristhène poursuivoient le Roi sans relache ; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les bateaux des Turcs, que les ennemis parurent au nombre de près de six mille Cavaliers ; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe, qui n'avoient pu passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui des



**HISTOIRE**  
**DE**  
**CHARLES XII.**  
**ROI DE SUEDE,**

Par **MR. DE VOLTAIRE.**

*TOME SECONDE.*

**A BASLE,**  
**Chez CHRISTOPHE REVER.**

---

**M. DCC. XXXII.**

HISTOIRE

DE

CHARLES IX.

PAR M. DE SUREY.

PARIS, Chez la Citoyenne Lesclapart.

AN 5 DE LA LIBERTÉ.



DE LA LIBERTÉ

CHARENTAIS, N° 1000.

Imprimé par la Citoyenne Lesclapart.

AN 5 DE LA LIBERTÉ.



# HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

## LIVRE CINQUIÈME.

*Etat de la Porte Ottomane : Charles séjourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte ; ses desseins : Auguste remonte sur son Trône : Le Roi de Danemark fait une descente en Suède : Tous les autres Etats de Charles sont attaqués : Le Czar triomphe dans Moscou : Affaire de Pruth : Histoire de la Czarine.*



CHÉR III. gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le trône à la place de son frere Moustapha, par une révolution semblable à celle qui

~~avoit donné en Angleterre la couronne de~~  
 Jacques II. à son gendre Guillaume. Mo-  
 stapha gouverné par son Muphti, que les  
 Turcs abhorroient, souleva contre lui  
 tout l'Empire. Son armée avec laquelle il  
 comptoit punir les mécontents, se joignit à  
 eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, &  
 son frere tiré du Serail pour devenir Sul-  
 tan, sans qu'il y eût presque une goutte de  
 sang répandue. Achmet renferma le Sultan  
 déposé dans le Serail de Constantinople,  
 où il vécut encore quelques années au grand  
 étonnement de la Turquie, accoutumée à  
 voir la mort de ses Princes suivre toujours  
 leur détronement.

Le nouveau Sultan, pour toute récom-  
 pense d'une couronne qu'il devoit aux Mi-  
 nistres, aux Generaux, aux Officiers des  
 Janissaires, enfin à ceux qui avoient eu  
 part à la révolution, les fit tous perir les  
 uns après les autres, de peur qu'un jour  
 ils n'en tentassent une seconde. Par le sa-  
 crifice de tant de braves gens il affoiblit les  
 forces de l'Empire, mais il affermit son  
 trône. Il s'appliqua depuis à amasser des  
 trésors; c'est le premier des Ottomans qui  
 ait osé alterer un peu la monnoie & établir  
 de nouveaux impôts; mais il a été obligé  
 de s'arrêter dans ces deux entreprises, de  
 crainte d'un soulèvement; car la rapacité

& la tyrannie du Grand Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire, qui tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du Sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suède vint chercher un azile. Dès que Charles fut sur ses terres à Ozakou, il écrivit au Sultan la lettre suivante :

A Très-Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguste Empereur de plusieurs Empires, Roi de plusieurs Roïaumes, Chef & Protecteur de plusieurs Nations, puisse le Tout Puissant benir & prolonger votre Regne.

*Nous donnons avis à Votre Hauteffe Impériale, par cette lettre signée de notre main Roïale, qu'après avoir châtie avec autant de prospérité que de justice, les perfides violateurs de la foi des traitéz & de la loi des Nations; après avoir chassé le Roi Auguste de la Pologne, dont il étoit le tyran plutôt que le Roi, & avoir donné aux Polonois un Roi de leur nation, ami de votre sublime Porte, après avoir poursuivi le Czar fuyant*

devant nous jusqu'à *Pultava* ; le ciel a permis que notre armée fatiguée par de longues marches, & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois supérieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramasser de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous sommes venus chercher dans les États de Votre Hautesse Impériale, un azile & les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, & y soutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous désirons est d'avoir votre amitié, & de vous donner la notre. Pour preuve de notre sincère affection ; nous vous re-montons que si le Czar, dont l'ambition n'est guidée, ni par la justice, ni par l'honneur, ni par le vrai courage, a le sens de profiter de notre malheur, il tombera sur vos terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos Provinces : mais que dis-je ! Quand vous l'attendrez le moins. N'a-t'il pas déjà bâti des Forts sur le *Tanaïs* & sur les *Palus Admorides* ? N'a-t'il pas déjà des flottes qui vous menacent ?

Rien n'est plus convenable pour le prévenir, qu'une nouvelle alliance entre votre sublime Porte & nous ; de sorte que nous puissions retourner en Pologne & dans nos États,

*avec vos vaillantes troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar pour arrêter son injuste ambition.*

*Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidèle ami.*  
**CHARLES XII.** *filz de Charles XI.*

A Ouhou le 13. Juillet 1709.

Le Roi permit qu'on fit partir cette lettre trop injurieuse à ses ennemis, & qui démentoit son caractère, soit qu'après avoir respecté le Czar & le Roi Auguste dans ses victoires, il fut aigri dans sa défaite, soit qu'il crût que le sultan Turc étoit d'outrager ceux contre lesquels on demandoit du secours.

Achmet qui l'avoit prévenu par une formelle ambassade dans le tems de ses triomphes, lui fit sentir alors la différence qu'il mettoit entre un Empereur des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrétien, vaincu & fugitif. Il ne lui fit réponse que six mois après; mais sans s'expliquer sur l'union proposée contre le Czar.

*Cette proposition, lui écrivit le Sultan, demande un mûr examen. Je m'en rapporte à la prudence de mon grand Divan. J'es-*

*comme votre ami, & je vous accorde l'amitié avec ma protection. J'ai envoyé mes ordres aux Pachas de Natolie & de Romélie, afin de vous fournir une escorte pour vous conduire sûrement où vous souhaiterez. Jusuf Pacha, Serafquier de Bender, vous fournira cinq cens dollars & par jour, avec toutes les provisions nécessaires pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos écuries, afin que vous puissiez subsister en Roi.*

Donné à Constantinople le premier de la Lune  
de Sheval 1121. de l'Egire.

Charles dès le moment qu'il s'étoit retiré sur les terres des Turcs, conçut le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatoit déjà de se voir à la tête d'une Armée de Turcs, ramenant la Pologne sous le joug, & soumettant le Moscovite. M. de Neughaver partit d'Ozarkou, pour Constantinople, en qualité d'Envoié extraordinaire de Charles. Le Comte Peniatosky, homme aussi habile qu'intrepide, insinuant, souple, né avec le don de persuader, & de plaire à toutes les Nations, accompagna l'Ambassade Suédoise, mais sans caractère, pour fonder en

Un dollar vaut à peu près un écu de trois liv.

secret les dispositions du ministère de Constantinople sans embarras du cérémonial, & sans trop causer de soupçons : il sçût gagner en peu de tems la bienveillance du Grand Visir, qui le combla de présents ; il eut l'adresse de faire tenir une lettre du Roi de Suède à la Sultane Validé, mere de l'Empereur regnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le sérail. Il se lia étroitement avec un François nommé Bru, qui avoit été Chancelier de l'Ambassade François. Cet homme ne cessoit de raconter les exploits du Roi de Suède au Chef des Eunuques de la Sultane ; celui-ci charmoit sa maîtresse par ces récits. La Sultane par une secrète inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenoit hautement dans le Sérail le parti de ce Prince. Elle ne l'appeloit que son Lion : Quand voulez-vous donc, disoit-elle quelque-fois au Sultan son fils, aider mon Lion à dévorer ce Gzar ? Elle passa même par-dessus les lois austères du Sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte de Poniatosky, entre les mains duquel elles sont encore, au tems qu'on écrit cette histoire. Un de ceux qui secondèrent le plus adroitement les des-

seins de Poniatosky , fut le Medecin Fônsca Portugais, établi à Constantinople, homme sçavant & délié, qui joignoit la connoissance des hommes à celle de son art, & dont la profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs.

Enfin le parti du Roi de Suède étoit devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatosky, que la faction de l'Envoyé Moscovite crut qu'il n'y avoit d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses domestiques qui devoit lui donner le poison dans du Café: le crime fut découvert avant l'exécution, on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole que l'on porta au Grand Seigneur, L'empoisonneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux galères: parce que la justice des Turcs ne punit jamais par la mort des crimes qui n'ont pas été exécutés.

Le Grand Visir paroissoit aussi empressé que la Sultane Validé à servir le Roi de Suède: il dit à Poniatosky, en lui donnant une bourse de mille ducats, je prendrai votre Roi d'une main & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moscou, à la tête de 200 mille hommes. Ce Visir nommé Chourlouly Ali-Pacha, étoit un très-grand Ministre  
entend



amant de la guerre, meilleur politique que  
 ne le font d'ordinaire les semblables. Il  
 avoit mis un grand ordre dans les finances  
 de l'Empire. Il donnoit volontiers de pe-  
 tites sommes, ce qui lui faisoit des créa-  
 tures; mais il en recevoit encor plus volon-  
 tiers de grosses, quand il s'agissoit de négé-  
 ciations importantes. Il étoit peut-être qu'il  
 s'éconnoit qu'il parût si favorable à son Roi  
 malheureux qui étoit alors prêt à donner.  
 Il étoit fils d'un pacha du village de Chant-  
 lou; parmi les Turcs ce n'est point un ré-  
 proche pour un grand homme qu'une telle  
 extraction: la naissance est comptée pour  
 rien dans ce pays: les services y font tout.  
 Tout fait: il n'est pas rare d'y voir le fils  
 d'un laboureur élevé au ministère, & le fils  
 d'un Seigneur monter la charrue.

Cependant on avoit conduit le Roi avec  
 honneur à Bender, par le désert qui s'ap-  
 peloit autre-fois la solitude des Gètes. Les  
 Turcs eurent soin que rien ne troublât sur  
 la route de tout ce qui pourroit rendre son  
 voyage plus agréable. Beaucoup de Polo-  
 nois, de Suédois, de Cosaques, échappés  
 les uns après les autres des mains des Mos-  
 covites, venoient par différens chemins  
 grossir la suite sur la route. Il avoit avec lui  
 dix-huit cens hommes quand il se trouva  
 à Bender; tout ce monde étoit nourri, le-

gés, eux & leurs chevaux aux dépens du Grand Seigneur.

Le Roi choisit de camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Sersquier Jusuf Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque temps après, le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit, les Officiers en firent autant à son exemple: les soldats dressèrent des baraques, de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure; il fallut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le Soleil, laissant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats; seulement il jouoit quelque fois aux échecs avec le Général Poniatoski, ou Monsieur de Grothusen son Trésorier. Ceux qui vouloient lui

aller dans ses courses  
vottes tout le jour.  
chez son Chancelier  
endormi, il défendit  
tendit dans l'anti-  
grand feu dans la  
cheminée, & quelques paires de souliers  
auprès, que Mullern avoit fait venir d'Allemagne pour son usage: le Roi les jecta

tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier sentit à son reveil l'odeur du cuir brûlé, & en aprit la raison: "Voilà un étrange Roi, dit-il, dont il faut que le Chancelier soit toujours botté."

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des Marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des Viscirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers, & les Janissaires de Bender. Grothusen son Favori & son Trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités: c'étoit un homme qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimoit autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus, en deux lignes, dix mille écus donnez aux Suédois & aux Janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi. "Voilà, comme j'aime que mes amis me rendent leur compte," dit ce Prince: Mullern me

„ fait lire des pages entières pour des som-  
 „ mes de dix mille francs. J'aime mieux la  
 „ stile laconique de Grothufen. „ Un de  
 ses vieux Officiers soupçonné d'être un peu  
 avare ; se plaignit à lui de ce que Sa Majes-  
 té donnoit tout à Grothufen : “ Je ne don-  
 „ ne de l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux  
 „ qui savent en faire usage. „ Cette gé-  
 nerosité le réduisit souvent à n'avoir pas de  
 quoi donner. Plus d'économie dans ses li-  
 beralités eût été aussi honorable , & plus  
 utile ; mais c'étoit le défaut de ce Prince ,  
 de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouroient de  
 Constantinople pour le voir. Les Turcs, les  
 Tartares du voisinage y venoient en foule,  
 tous le respectoient & l'admiroient. Son  
 opiniâtreté à s'abstenir du vin , & sa régu-  
 larité à assister deux fois par jour aux prié-  
 res publiques , leur faisoient dire : c'est un  
 vrai Musulman. Ils brûloient d'impatience  
 de marcher avec lui à la conquête de la  
 Moscovie,

Dans ce loisir de Bender qui fut plus  
 long qu'il ne pensoit, il prit insensible-  
 ment du goût pour la lecture. Le Baron  
 Fabrice, fils du premier Ministre du Duc  
 de Holstein, jeune homme aimable, qui  
 avoit dans l'esprit cette gaieté, & ce tout  
 aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui

s'engagea à lire. Il étoit envoyé auprès de lui à Bender pour ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lu tous les bons auteurs François. Il fit lire au Roi les Tragedies du grand Corneille, celle de M. Racine, & les ouvrages de M. Despreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas les meilleures pieces; mais il aimoit fort les autres écrits. Quand il lut cette épître au Roi de France Louis XIV. où l'auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les Tragedies Françaises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu, & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frappoient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut; ni hazarder jamais un mot en François: même quand il vit depuis à Bender M. Desaleurs Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savoit que sa langue naturelle; il répondit à cet Ambassadeur en Latin, & sur ce que Desaleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue; le Roi plutôt que de parler François, fit venir un Interprète.

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vint à son secours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il détacha environ huit cens Polonois & Cosaques de sa suite, auxquels il ordonna de passer le Niefter qui coule près de Bender, & d'aller observer ce qui se passoit sur les frontières de Pologne.

Les troupes Moscovites répandues dans ces quartiers-là, ne manquèrent pas de fondre sur cette petite troupe, & de la poursuivre jusques sur les Etats du Grand Seigneur : c'étoit ce qu'attendoit le Roi de Suède. Ses Ministres & ses Envoyés à la Porte orientent contre cette irruption, & excitent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du Czar surmonta tout. Tolstoy son Envoyé à Constantinople, donna au Grand Visir & à ses créatures une partie des six millions que l'on avoit trouvés à Pultava dans la caisse militaire du Roi de Suède. Avec une pareille justification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à son Envoyé des honneurs & des privilèges dont les Ministres Moscovites n'avoient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un Sérail, c'est-à-dire, un Palais dans le quartier des

Francs , & de communiquer avec les Ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le General Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Pâkul. Chourlouly Ali-Pacha ne sçavoit plus rien refuser à un Prince. qui demandoit en donnant des millions. ainsi ce même Grand Visir, qui auparavant avoit promis solennellement de mener le Roi de Suède en Moscovie avec deux cens mille hommes , osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du General Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sçait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire , si Mazeppa âgé de soixante & dix ans ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentèrent quand il apprit que Tolstoy, devenu l'Ambassadeur du Czar à la Porte, étoit publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendoit tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'Ambassadeur Moscovite disoit même hautement, que les troupes Musulmanes qui étoient à Bender y étoient plus pour s'assurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand Visir vaincu par l'agent du Czar en Turquie.

après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voïoit trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençoit à désespérer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignoreroit les intrigues de Chourlooly Ali son Grand Visir; il résolut de les lui apprendre, & Poniatosky se chargea de cette commission hardie. Le Grand Seigneur va tous les vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, espece de Gardes dont les turbans sont ornez de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces Gardes, & on leve en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même, mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets en sortant de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année, qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à présenter des mémoires contre les Ministres; à qui, pour l'ordinaire le Sultan les renvoie sans les lire. Poniatosky n'avoit que cette voie



pour faire passer jusqu'au Grand Seigneur les plaintes du Roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le Grand Visir. M. de Ferriol alors Ambassadeur de France le fit traduire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les Gardes du Grand Seigneur, leva le papier si haut, si long-tems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

Quelques jours après le Sultan envoya au Roi de Suède pour toute réponse à ses plaintes 25 chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté sa Hauteffe étoit couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly qui sçavoit dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au Roi, Charles dit fierement à celui qui les amenoit : Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de presens de mes ennemis.

M. Poniatosky ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le Grand Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire dé-

poser. Il sçavoit que ce Visir déplaisoit à la Sultane mere, que le Kissar Aga chef des Eunukes noirs, & l'Aga des Janissaires le haïssent. Il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrétien, un Polonois, un Agent sans caractère d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & même agréable à son maître. Poniotolski n'eût jamais réussi, & l'idée seule de ce projet lui eût coûté la vie, si une Puissance plus forte que toutes celles qui étoient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand Visir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Petervaradin, gagnée sur les Turcs par le Prince Eugene de Savoie. Son nom étoit Coumourgî Ali-Pacha. Sa naissance n'étoit guère différente de celle de Chourlouly : Il étoit fils d'un Porteur de Charbon; comme Coumourgî le signifie, car coumour veut dire charbon en Turc. L'Empereur Mahomet, pere d'Achmet troisiéme, aiant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgî encor enfant, dont l'extré-

sa beauté le frapa , le fit conduire dans son  
 Sérail. Il plut à Moustapha, fils aîné & suc-  
 cesseur de Mahomet Achmet Troisième  
 en fit son favori. Il n'avoit alors que la  
 charge de Seli&ar Aga , porte épée de la  
 Couronne. Son extrême jeunesse ne lui per-  
 mettoit pas de prétendre à l'emploi de  
 Grand Visir , mais il avoit l'ambition d'en  
 faire. La faction de Suède ne put jamais  
 gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en au-  
 cun tems l'ami de Charles, ni d'aucun Prin-  
 ce Chrétien , ni d'aucun de leurs Ministres:  
 mais en cette occasion il servoit le Roi  
 Charles XII. sans le vouloir ; il s'unit avec  
 la Sultané Validé & les grands Officiers de  
 la Porte , pour faire tomber Chourlouly  
 qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre qui  
 avoit long-tems & bien servi son Maître,  
 fut la victime du caprice d'un enfant , &  
 des intrigues d'un étranger: On le dépouil-  
 la de sa dignité & de ses richesses : on lui  
 ôta sa femme, qui étoit fille du dernier Sul-  
 tan Moustapha ; & il fut relegué à Cassa,  
 autrefois Théodosie, dans la Tartarie Cri-  
 mée. On donna le bul , c'est à-dire le sceau  
 de l'Empire à Numan Couprougly , petit  
 fils du Grand Couprougly qui prit Candie.  
 Ce nouveau Visir étoit tel que les Chré-  
 tiens mal instruits ont peine à se figurer un  
 Turc , homme d'une vertu inflexible , scru-

puleux observateur de la Loi : il opposoit  
 souvent la justice aux volontés du Sultan.  
 Il ne voulut point entendre parler de la  
 guerre contre le Moscovie ; qu'il traitoit  
 d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement à sa Loi qui l'empêchoit de faire la  
 guerre au Czar , malgré la foi des traités ,  
 lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité  
 envers le Roi de Suède. Il disoit à son Maître  
 " La loi se défend d'attaquer le Czar  
 „ qui ne t'a point offensé ; mais elle t'or-  
 „ donne de secourir le Roi de Suède qui est  
 „ malheureux chez toi. „ Il fit tenir à ce  
 Prince huit-cens bourses , une bourse vaut  
 cinq cens écus , & lui conseilla de s'en retour-  
 ner paisiblement dans ses Etats par les ter-  
 res de l'Empereur d'Allemagne , ou par des  
 vaisseaux François qui étoient alors au  
 port de Constantinople ; & que M. de Fo-  
 riol , Ambassadeur de France à la Porte ,  
 offroit à Charles pour le transporter à Mar-  
 seille. Le Roi de Suède qui dans ses pros-  
 perités avoit outragé l'Empereur Alle-  
 mand , & desobligé Louis XIV. auroit cru  
 trop s'humilier , de devoir son retour à la  
 France , & trop risquer sa liberté en pas-  
 sant sur les terres de l'Empire. Il refusa  
 avec hauteur ces deux voies de retourner  
 dans ses Etats , & fit dire au Visir & à M.  
 de Feriol qu'il s'en tenoit à la promesse du  
 Grand

Grand Seigneur, & qu'il espiroit rentrer en Pologne en vainqueur avec une armée de Turcs. Tandis qu'il faisoit dépendre la destinée des caprices d'un Visir, & qu'il étoit réduit à recevoir des bien-faits & des affronts de la Cour Ottomane, tous ses ennemis reveillez attaquoient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi Auguste y retourna protestant contre son abdication, contre la paix d'Albrandstat, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Fincken & Imof ses Plénipotentiaires qui avoient signé son abdication, comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnnes qui avoient été le pretexte de son détronement, le ramenèrent à Varsovie accompagné de la plupart des Palatins Polonois, qui lui aiant autrefois juré fidélité, avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniausky même retourna dans son parti, & perdant l'idée de se faire Roi, se contenta de rester Grand Général de la Couronne. Fleming son premier Ministre, qui n'avoit osé demeurer en Saxe de peur d'être livré avec Packul, contribua alors par son

adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse Polonoise.

Le Pape releva ses peuples du serment de fidélité qu'ils avoient fait à Stanislas. Cette démarche du Saint Pere faite à propos , & apuïée des forces d'Auguste , fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne , où l'on n'avoit nulle envie de contester alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers sous la domination d'Auguste , & recevoit sans répugnance une absolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles & la grandeur de la Suède , touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voïoient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer Baltique , depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles & son absence , réveillèrent les intérêts , & les jalousies de tous ces Princes assoupies long-tems par des traitez , & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble , profitant d'abord de sa victoire , prit

Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siège devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord : mais il ne consultoit que ses intérêts ; au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avoit secouru ses Alliés, & accablé ses ennemis sans exiger le moindre fruit de ses victoires : Le Czar se conduisant plus en Prince & moins en héros, ne voulut secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui cederait la Livonie ; & que cette Province pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre, resteroit aux Moscovites pour toujours.

Le Roi de Dannemark oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des Duchez de Holstein, & de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions. Ces trois Souverains se virent à Dresde sur la fin de 1709. Ainsi Auguste qui deux ans auparavant y avoit reçu Charles comme son vainqueur, vit peu de tems après dans la même Ville ces mêmes Alliés auxquels le Roi de Suède l'avoit forcé de

renoncez. Pierre Alexiovits, Auguste & Frideric, reglerent dans cette entrevûe le partage des conquêtes qu'on alloit faire. Le Roi de Prusse reçut aussi ces trois Monarques chez lui dans son château de Postdam, & entra dans leur alliance. Il avoit d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voïoit avec dépit que la Suède possédât encore Vismar, la plus belle ville du Duché : ce Prince avoit épousé une nièce de l'Empereur Moscovite ; & son oncle ne demandoit qu'un pretexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. Georges Electeur de Hanover, cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendoient la Poméranie & les autres païs que Charles possédoit en Allemagne : c'étoit là que la guerre alloit se porter. Cet orage allarma l'Empereur & ses Alliés. C'est une loi de l'Empire que quiconque attaque une de ses Provinces, est reputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réserve du Czar, étoient réunis alors contre Louis



**XIV.** dont la puissance avoit été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du siècle pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les François avoient passé le Danube, & les Suédois l'Oder : Si leurs forces alors victorieuses s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avoit aussi humilié la France : toutes fois la Suède avoit encore des ressources, & Louis XIV. faisoit la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Pomeranie, & le Duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît ; & qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, Anne Reine d'Angleterre, les Etats Generaux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709 un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Pomeranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer

par tout ailleurs : le Roi de Pologne & le Czar accederent eux-mêmes à ce traité ; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille Suédois qui étoient en Poméranie n'en pourroient sortir pour aller défendre leurs autres Provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre ; ceux même qui devoient la solder , avoient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on prétendoit écarter : le traité portoit qu'elle seroit composée des troupes de l'Empereur, du Roi de Prusse , de l'Electeur de Hanovre, du Landgrave de Hesse, de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée , ne donnerent rien : il n'y eut pas deux Régimens formez : on parla beaucoup de neutralité , personne ne la garda ; & tous les Princes du Nord qui avoient des intérêts à démêler avec le Roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir  
 laissé ses troupes en quartier dans la Litua-  
 nie, & avoir ordonné le siège de Riga,  
 s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples  
 un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il  
 avoit fait jusqu'alors dans ses États : ce fut  
 un triomphe tel à peu près que celui des  
 anciens Romains : il fit son entrée dans  
 Moscou le premier Janvier 1710. sous sept  
 arcs triomphaux dressés dans les rues, or-  
 nées de tout ce que le climat peut fournir,  
 & de ce que le commerce florissant par ses  
 soins y avoit pu apporter. Un Regiment des  
 Gardes commençoit la marche, suivi de  
 pièces d'artillerie prises sur les Suédois à  
 Lesno & à Pultava ; chacune étoit traînée  
 par huit chevaux couverts de housses d'é-  
 carlate pendant à terre ; ensuite venoient  
 les étendarts, les timbales, les drapeaux  
 gagnés à ces deux batailles, portés par les  
 Officiers & par les soldats qui les avoient  
 pris : toutes ces dépouilles étoient suivies de  
 plus belles troupes du Czar. Après qu'el-  
 les eurent défilé, on vit sur un Char fait  
 exprès paroître le brancard de Charles  
 XII. trouvé sur le champ de bataille de Pul-  
 tava tout brisé de deux coups de canons :  
 derrière ce brancard marchoient deux à  
 deux tous les prisonniers : on y voïoit le  
 Comte de Piper, premier Ministre de Suède

de: le célèbre Maréchal Renchild, le Comte de Lévenhaup : les Generaux Slipenbac, Stakelberg, Hamilton, tous les Officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la Grande Russie. Le Czar paroissoit immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voïoit les Généraux qui avoient eu part au succès de cette journée. Un autre Régiment des Gardes venoit ensuite : les chariots de munitions des Suédois fermoient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de Musique, qui se faisoient entendre par reprises, avec les salves de deux cens pièces de canon & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écrioient : *Vive l'Empereur notre pere*, à chaque pause que faisoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil imposant augmentoit la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga : les Generaux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Dan-

Nemark vint avec toute la flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes , qu'il laissa sous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suède étoit alors gouvernée par une régence composée de quelques Sénateurs , que le Roi établit quand il partit de Stokolm. Le corps du Sénat qui croioit que le gouvernement lui appartenoit de droit , jaloux de la régence : l'Etat souffroit de ces divisions ; mais quand après la bataille de de Pukava , la premiere nouvelle qu'on eprit dans Stokolm , fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ; & que les Danois étoient descendus en Scanie , où ils avoient pris la ville d'Helsingbourg. Alors les jalousies cessèrent , on ne songea qu'à sauver la Suède : elle commençoit à être épuisée de troupes réglées ; car quoique Charles eût toujours fait les grandes expéditions à la tête de petites armées : cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années , la nécessité de recruter continuellement les troupes , & d'entretenir ses garnisons , & les corps d'armée qu'il falloit toujours avoir sur pied dans la Finlande , dans l'Ingrie , la Livonie , la Poméranie , Brême , Verden ; tout cela avoit coûté à la Suède pendant le cours de la

guerre , plus de deux cens cinquante mille soldats : il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes , qui avec les milices nouvelles , étoient les seules ressources de la Suède.

Le Roi Charles XI. parmi plusieurs lois qui l'avoient fait accuser de tyrannie , en avoit établi quelques-unes qui pouvoient lui mériter la reconnoissance de sa patrie. Il forma entr'autres une milice qui subsiste encore aujourd'hui , laquelle n'est ni à charge au trésor public , ni trop onéreuse aux particuliers , & qui fournit toujours des soldats à l'Etat , sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches Villages ou Seigneuries qui étoient anciennement , ou qui sont encore du domaine du Roi , entretiennent à leurs frais un cavalier. Les païsans de chaque Village fournissent un fantassin , à proportion de leurs revenus ; c'est-à-dire qu'il faut avoir un certain bien , comme dix ou douze mille francs pour être obligé d'équiper un soldat d'infanterie : le païsan qui n'a que cinq ou six mille livres se joint à un autre qui en a autant ; s'il n'en a que trois mille , il contribue pour sa part avec plusieurs autres , & tous ensemble fournissent un homme à l'Etat.

. Si le revenu de tout le Village entier

ne produit que dix mille-livres, le Village ne donne qu'un homme. A la mort du soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent; ainsi le nombre des milices est toujours le même qu'il a été une fois réglé par les Etats Généraux. Les paisans font bâtir au soldat qu'ils entretiennent une maison ou une cabane, & lui assignent pour lui & sa famille, une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats distribuez par Village se rassemblent à jours marquez dans le principal Bourg du canton, sous la conduite de leurs Officiers qui sont payez par le trésor public.

Dans les Provinces bien peuplées chaque village a son Caporal qui exerce sa troupe une fois la semaine. le Sergent chargé d'un plus grand district, voit la sienne tous les quinze jours, & ainsi de grade en grade jusqu'au Colonel, qui fait la revue de son Régiment de Milice tous les trois mois.

La Suède fut ainsi une pépinière de Soldats pendant les guerres de Charles XII. La nation est née belliqueuse; & tout peuple prend insensiblement le genie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du pais à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses Généraux, & des vieux corps qui avoient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Craßau, à Pultusk, à

Hollofin. Les moindres Suédois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi; la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignoient encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'Etat se regardoient comme des citoyens, & se formoient des sentimens plus grands ; de sorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général Steinbok se mit par ordre de la Régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois qui ravageoient toute la côte d'Helsingbourg, & qui étendoient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moïens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces Laboureurs vinrent vêtus de leurs sarôts de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbok à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsingbourg le 10 Mars 1710; il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher & donner à ses nouveaux Soldats le tems de s'accou-



s'accoutumer à l'ennemi : mais tous ces païsans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des Officiers qui y étoient , m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colere , tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbok profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois : & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut être pas deux exemples de plus , des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces païsans armez à la hâte , taillerent en pièces le régiment des Gardes du Roi de Dannemark , dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entierement défaits se retirerent sous le canon d'Helsingbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court que le Roi de Dannemark apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suède : il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quitterent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille : mais ne pouvant emmener leurs chevaux , & ne voulant pas les laisser à l'ennemi , ils les tuèrent tous aux environs d'Helsingbourg , & mirent le feu

## **242**      **MIST. DE CHARLES XII.**

à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsingbourg quatre mille bleffez, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tuez, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même tems les païsans de la Dalecarlie aiant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs, députerent à la Regence de Stokolm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée; on ne manqua pas d'en instruire le Roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsingbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. peu de tems après un autre événement le confirma dans ses esperances.

Le Grand Visir Couprougly qui s'oposoit à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles

faisoit & défaisoit les Visirs, & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avoit aucune part à la disgrâce de ce favori. La rigide probité du Visir fut la seule cause de sa chute : son prédécesseur ne païoit point les Janissaires du Tresor Imperial, mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions : Couprougly les païa de l'argent du Tresor. Acmet lui reprocha qu'il préféreroit l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur : Ton prédécesseur Chourlouly, lui dit-il, sçavoit bien trouver d'autres moïens de païer mes troupes. Le Grand Visir répondit : *S'il avoit l'art d'enrichir sa Hauteſſe par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du Serail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public : mais celui-ci fut ſçu avec la disgrâce de Couprougly. Ce Visir ne païa point sa hardieſſe de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît; on lui permit de se retirer dans l'Isle de Negrepont.

Le Grand Seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, Pacha de Sicilie, qui avoit déjà été Grand Visir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du Serail ainsi nommez de *Balta*, qui signifie coignée, sont

des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du sang Ottoman , & des Sultanes. Ce Visir avoit été Baltagi dans sa jeunesse ; & on avoit toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession , ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit valet dans le Serail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince Acmet, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son frere Moustapha : c'est l'usage du Serail que les Princes du sang Ottoman aient pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (cet âge arrive de bonne heure en Turquie.) mais assez belles encore pour plaire. Acmet devenu Sultan donna une de ces esclaves qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet : Cette femme par ses intrigues fit son mari Grand Visir, une autre intrigue le déplaça, & une troisième le fit Grand Visir encore.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'Empire ; il trouva le parti du Roi de Suède dominant dans le Serail. La Sultane Validé, Ali-Coumourgî favori du Grand Seigneur, le Kissar-Aga Chef des Eunuques noirs, l'Aga des Janissaires,

vouloient la guerre contre le Czar : le Sultan y étoit déterminé : le premier ordre qu'il donna au Grand Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre ; mais ce n'étoit point un imbecille , comme les Suédois mécontents de lui l'ont représenté : il dit au Grand Seigneur , en recevant de sa main un sabre garni de plerreries : Ta Hauteffe sçait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois , & non d'une épée pour commander tes armées : je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer. Le Sultan l'assura de son amitié , & le Visir se prépara à obéir.

La premiere démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des sept Tours, l'Ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre : observateurs de l'hospitalité en tout le reste , ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant , ou voulant faire croire qu'ils n'entreprenent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Moufty. Sur

ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs des traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrétiens & pour les Ambassadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Consuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nogai, le Boudgiac, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée, Province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs porterent leur commerce & leurs armes, & fonderent de puissantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorsqu'ils furent les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grèques, & quelques monumens des Génois qui subsistent encore au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est appelé par ses sujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les Kams sont descendus; &

le droit qu'ils ont à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du Grand Seigneur, rendent leur famille respectable au Sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins, leurs Etats entourez de Janissaires, leurs volontez traversées par les Grands Vifirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce pretexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plutôt puni; ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodés, qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui est inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieües de leur païs attaquer une caravane, détruire des Villages; mais qu'un Etranger, tel qu'il soit, passe dans leur païs, non seulement il est reçu par tout, logé & défraïé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maison, sa femme, ses fils

les le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité qu'ils ont conservé, parce que le peu d'Etrangers qui voïagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paie ; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le Kam gagné par les présents & par les intrigues du Roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous general des troupes seroit à Bender même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagements, ne voulut pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Belgrade que s'assembla cette grande armée.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquièrent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins



robustes qu'eux, & plus mal disciplinez. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la Republique de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des Etrangers, & mal secourue par les Princes Chrétiens, toujours divisez entr'eux.

Les Janissaires & les Spahis attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur cavalerie qui devroit être excellente, attendu la bonté & la legereté de leur chevaux, ne sçauroit soutenir le choc de la cavalerie Allemande, l'infanterie ne sçait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil ; de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis Couprongiy qui conquit l'Isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oïveté & dans le silence du Serail, fait Visir par faveur, & Général malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte sans experience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fieres d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, selon toutes les apparences, des

voit vaincre Baltagi Mehemet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suède avoit commise avec lui : il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs , il quitta Moscou ; aiant ordonné qu'on changrât le siège de Riga en blocus , il assembla sur les frontières de la Pologne quatre vingt mille hommes de ses troupes : avec cette armée il prit son chemin vers la Moldavie & la Valachie, autrefois le païs des Daces , aujourd'hui habité par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand Seigneur.

Un Grec nommé Cantemir, fait Prince de Moldavie par les Turcs , se jeta dans le parti du Czar qu'il regardoit déjà comme un conquérant , & ne fit point de difficulté de trahir le Sultan dont il tenoit sa principauté , en faveur d'un Chrétien dont il esperoit de plus grands avantages. Le Czar aiant donc fait un traité secret avec ce Prince , & l'aiant reçu dans son armée , s'avança dans ce païs & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord Septentrional du Fleuve Hierasc, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand Visir eut appris que Pierre Alexiovits marchoit de ce côté , il quitta aussi tôt le camp de Belgrade ; & suivant le cours du Danube , il alla passer ce fleu-

se fit un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant diligence, qu'elle parut bien-tôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimoient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutoient les Chrétiens, & sur tout les Moscovites qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane & les Entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécuterent avec le Grand Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses esperances peut-être trop légèrement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans forages : cependant les Turcs passent la rivière qui les séparoit de l'armée ennemie :

tous les Tartares la traverserent à la nage selon leur coutume , en tenant la queue de leurs chevaux. Les Spahis qui sont les cavaliers Turcs , passerent de même , parce que les ponts ne furent pas assez tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord , le Visir forma un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la riviere , où du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage , au lieu de leur donner le tems de faire perir son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions , aiant la riviere de Pruth derriere lui , près de cent cinquante mille Turcs devant , & environ quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité , il dit publiquement : me voilà du moins aussi mal que mon frere Charles l'étoit à Pultava.

Le Comte Poniatosky infatigable , agent du Roi de Suède , étoit dans l'armée du Grand Visir avec quelques Polonois & quelques Suédois , qui tous croïoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatosky vit que les armées seroient infailliblement en presence , il le manda

manda au Roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante Officiers, joüissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de frise & des chariots; quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée, mais ils attaquèrent en désordre; & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur Prince & le désespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussez. Le lendemain M. Poniatosky conseilla au Grand Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agiterent cette nuit; il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation; tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevez il falloit ou être détruit par la faim, ou at

taquet près de deux cens mille hommes avec des troupes languissantes , diminuées de la moitié ; une cavalerie presque toute démontée , & des fantassins extenués de faim & de fatigue.

Il apella le General Cseremetof vers le commencement de la nuit , & lui ordonna sans balancer & sans prendre conseil , que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages , & que chaque Officier ne reservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus , les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils esperoient.

Après avoir tout réglé avec le General pour la bataille , il se retira dans sa tente accablé de douleur , & agité de convulsions , mal dont il étoit souvent attaqué , & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente sous quelque prétexte que ce pût être , ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution désespérée , mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se tenoit.

Cependant on brûla , selon son ordre , la plus grande partie de ses bagages : toute l'armée suivit cet exemple , quoi qu'à regret : plusieurs enterrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers Generaux ordonnoient déjà la marche , & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes : chaque soldat épuisé de fatigue & de faim , marchoit sans ardeur & sans espérance. Les femmes , dont l'armée étoit trop remplie , pouffoient des cris qui énermoient encore les courages : tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération , c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp Moscovite une femme aussi singulière peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine : Sa mere étoit une malheureuse païsane , nommée Erb-Magden , du village de Ringen en Estonie , Province où les peuples sont serfs , & qui étoit en ce tems sous la domination de la Suède : jamais elle ne connut son pere : elle fut baptisée sous le nom de Marthe , & inscrite au registre des enfans bâtards. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva

par charité jusqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez l'Intendant de ce païs, nommé Gluk.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un Dragon Suédois. Le lendemain de ses nœces, un parti des troupes de Suède aiant été battu par les Moscovites; ce Dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, sans que sa femme pût sçavoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même qu'elle en ait jamais pû rien apprendre depuis.

Quelques jours après faite prisonniere elle-même, elle servit chez le General Cseremetof: celui ci la donna à Menzicof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, étant devenu de garçon patissier, General & Prince, ensuite dépoüillé de tout, & relegué en Sibirie, où il est mort dans la misere & dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le Prince Menzicof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrètement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva un genie étonnant & une fermetté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avoit déjà repudié depuis long-tems sa premiere fem-



me Ottokesa, fille d'un Boyard, laquelle non seulement étoit accusée d'adultere, mais de s'être opposée aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats : ce dernier crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangere les qualitez d'un Souverain, quoi qu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe, il dédaigna pour elle les prejugez qui n'arrêtent jamais les grands hommes : il la fit couronner Imperatrice ; le même genie qui la fit femme de Pierre Alexioyits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise une femme sans pudeur, qui ne sçut jamais ni lire ni écrire, reparer son éducation & ses foibleffes par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un Législateur.

Lors qu'elle épousa le Czar elle quitta la religion Lutherienne où elle étoit née, pour la Moscovite : On la rebaptisa selon l'usage du Rit Rusien, & au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp du Pruth, tint un conseil secret avec les Officiers Generaux & le Vice - Chancelier Shaffirof, pendant que le Czar étoit dans sa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs , & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice Chancelier écrivit une lettre au Grand Visir au nom de son maître : la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar malgré la défense ; & aiant après bien de prières , des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât , elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries , tout ce qu'elle avoit de plus précieux , tout son argent ; elle en emprunta même des Officiers Généraux ; & aiant composé de cet amas un présent considerable , elle l'envoya à Osman Aga , Lieutenant du Grand Visir avec la lettre signée par l'Empereur Moscovite. Mchemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un vainqueur , répondit : que le Czar n'envoie son premier Ministre , & je verrai ce que j'ai à faire. Le Vice Chancelier Shaffirof vint aussi-tôt , chargé de quelques presens qu'il offrit publiquement lui-même au Grand Visir , assez considerables pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui , mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du Visir , fut que le Czar se rendît avec toute son armée à discretion : le Vice Chancelier Shaffirof répondit : que son maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure ; & que les Moscovites

periroient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Shaffirof.

Mehemet Baltagi n'étoit pas guerrier : Il voïoit que les Janissaires avoient été repoussés la veille ; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croïons. Deux Gentilshommes Italiens, patens de M. Brillo, Lieutenant Colonel d'un Régiment de Grenadiers au service du Czar s'étant écartez pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares, qui les emmenerent à leur camp & offrirent de les vendre à un Officier de Janissaires : le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand Visir avec ces deux prisonniers.

Le Visir renvoïa ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le Kam de Tartarie s'opposoit à la conclusion d'un traité qui lui ôtoit l'espérance du pillage : Poniatosky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience du Tartare , & sur les insinuations de Poniatosky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand Seigneur son maître , de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph , qu'ils brûlassent les Galeres qui étoient dans ce Port , qu'ils démolissent des Citadelles importantes bâties sur les palus méotides , & que tout le canon & les munitions de ces Fortereffes demeurassent au Grand Seigneur , que le Czar retirât ses troupes de la Pologne , qu'il n'inquiât plus le petit nombre des Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois , ni ceux qui dépendoient de la Turquie , & qu'il paât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an ; tribut odieux imposé depuis long-tems : mais dont le Czar avoit affranchi son païs.

Enfin le traité alloit être signé sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suède. Tout ce que Poniatosky put obtenir du Visir , fût qu'on inserât un article par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point

troubler le retour de Charles XII. & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suède feroient la paix, s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé, conclu & signé le 21. de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échappé de ce mauvais pas se retiroit tambour battant & enseignes déployées, arrive le Roi de Suède impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il descend à la tente du Comte Poniatosky : le Comte s'avança tristement vers lui, & lui aprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi outré de colere va droit à la tente du Grand Visir : il lui reproche avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le Grand Visir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, ajoûte le Roi, n'avois-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir? No-

tre loi nous ordonne , repartit gravement le Visir , de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde : Eh , t'ordonne - t'elle , insiste le Roi en colere , de faire un mauvais traité quand tu pouvois imposer telles lois que tu voulois ? Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le Czar prisonnier à Constantinople ?

Le Turc poussé à bout répondit sèchement : Et qui gouverneroit son Empire en son absence ? Il ne faut pas que tous les Rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sofa , & regardant le Visir d'un air plein de colere & de mépris , il étendit sa jambe vers lui , & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc , il la lui déchira , se releva sur le champ , remonta à cheval , & retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatosky resta encore quelque tems avec le Grand Visir , pour essaïer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la priere étant venue , le Turc , sans répondre un seul mot , alla se laver & prier Dieu.

*Fin du cinquième Livre.*

# LIVRE VI.

*Intrigues de la Porte : Négociation entre le Roi Auguste & les Tartares : Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : Il se défend avec quarante domestiques contre toute une armée : Il est pris.*

A fortune du Roi de Suède si changée de ce qu'elle avoit été, le persécutoit dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout son logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il'en construisit aussi deux autres, l'une pour sa Chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen, qui tenoit une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissoit ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoié le Résident de l'Empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suède par les terres hereditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoié avoit rapporté en trois semaines de tems une promesse de la Regence Impériale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dûs, & de le conduire en toute sûreté en Pomeranie.

On s'étoit adressé à cette Regence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, Charles successeur de Joseph, étoit en Espagne où il disputoit la Couronne à Philippe V. Pendant que l'Envoié Allemand exécutoit à Vienne cette commission, le Grand Visir envoia trois Pachas au Roi de Suède, pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi qui sçavoit l'ordre dont ils étoient chargez, leur fit d'abord dire que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur & lui manquer de respect, il les feroit



feroit pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux : Charles finit l'Audience sans daigner seulement répondre : son Chancelier Mullern qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le Grand Visir ne se rebuta pas : il ordonna à Ismael Pacha, nouveau Sérasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Sérasquier étoit d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Acmet lui auroit accordé deux choses ; la punition de son Grand Visir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mchemet sentoît bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha son thaïm, c'est-à-dire la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Cello

du Roi de Suède étoit immense , consistant en cinq cens écus par jour en argent , & dans une profusion de ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi sçut que le Visir avoit osé retrancher sa subsistance , il se tourna vers son grand maître d'Hôtel , & lui dit ; Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent , je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de Charles XII. étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit ; cependant on n'avoit ni provision , ni argent : on fut obligé d'emprunter à vingt , à trente , à quarante pour cent , des Officiers , des Domestiques , & des Janissaires , devenus riches par les profusions du Roi. M. Fabrice , l'Envoïé de Holstein , donna tout ce qu'il avoit : mais ces secours n'auroient pas suffi un mois , si un François nommé la Motraye , qui avoit voïagé long-tems dans le Levant , & qui étoit venu jusqu'à Bender par la curiosité de voir le Roi de Suède , ne s'étoit offert de passer au travers de toutes les gardes des Turcs , & d'aller emprunter de l'argent au nom du Roi à Constantinople.

Il mit les lettres qu'on lui donna dans

la couverture d'un livre dont il ôta le carton, & passa au milieu des Turcs, sous le nom d'un Marchand Anglois avec son livre à la main, disant que c'étoit son livre de prieres. Les Turcs sont peu soupçonneux, parce qu'ils sont peu accoutumés aux affaires : Le prétendu Marchand arriva à Constantinople avec les lettres du Roi ; mais les Négocians étrangers ne vouloient pas hazarder leur argent : il n'y eut qu'un Anglois nommé Couk qui voulut bien prêter environ cent mille francs ; satisfait de les perdre si quelque malheur arrivoit au Roi de Suède, & sûr de sa fortune si ce Prince vivoit.

Le Gentilhomme François fut assez heureux pour apporter l'argent en sûreté à Vannitza au camp du Roi, dans le tems où l'on commençoit à désespérer de ce secours.

Dans cet intervalle M. de Poniatosky écrivit, du camp même du Grand Visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Mehemes de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la foiblesse du Visir, & de plus gagné par les presens de Poniatosky, se chargea de cette relation ; & aiant obtenu un congé, il presenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatosky partit du Camp quelques jours après , & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand Visir, selon la coutume.

Les circonstances étoient favorables : le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses. C'est l'usage que les Princes qui rendent des Villes aux Turcs , envoient des clefs d'or au Sultan : les clefs d'Azoph ne venoient point : le Grand Visir qui en étoit responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître , n'osoit s'aller présenter devant lui.

Le vieux Visir Chourlouly relegué alors à Mitilen , voulut profiter de cette conjoncture pour ôter l'Empire à Acmet III. & mettre sur le Trône le Prince Ibrahim neveu d'Acmet, & fils aîné de Moustapha , jeune Prince qui étoit prisonnier d'Etat avec Mahmoud son frere.

Il falloit pour réussir dans ce projet , engager Mehemèt Baltagi à prévenir la colère du Sultan , & à marcher droit à Constantinople avec les Janissaires.

Mehemet étoit bien loin d'être disposé aux entreprises téméraires. Aussi le vieux Visir ne s'adressa qu'à Osman Aga, ce Lieutenant de Mehemet qui le gouvernoit entièrement. Les Lettres furent interceptées ; Chourlouly & Osman eurent la tête tran-

chée, fuplice infâme en Turquie : leurs têtes furent jettées dans la falle du Divan : on trouva parmi les trefors d'Osman la Bague de la Czarine, & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe, de Pologne & de Moscovie.

A l'égard de Bâtagi Mehemet ; il fut puni par l'exil, d'avoir été choifi fans le fçavoir, pour être l'instrument des deffeins de Chourlouly & d'Osman : on le bannit à Lemnos où il mourut trois ans après : Le Grand Seigneur ne faifit pas fon bien à fa mort, parce qu'il n'étoit pas riche ; ce qui peut fervir de preuve que le Czar n'avoit point acheté de lui la paix par des trefors immenfes, comme on le difoit dans l'Europe.

A ce grand Vifir fucceda Juffuf, c'est-à-dire Jofeph, dont la fortune étoit auffi finguliere que celle de fes predeceffeurs. Né Moscovite, & fait prifonnier par les Turcs à l'âge de fix ans avec fa famille, il avoit été vendu à un Janiffaire. Il fut long-tems valet dans le Sérail, & devint enfin la feconde perfonne de l'Empire où il avoit été efclave ; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Miniftre. Le jeune Schérat Ali Comourgi l'éleva à ce poste gliffant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même : & Juffuf, fa créature, n'eut d'autre emploi que

d'aposer les sceaux de l'Empire aux volontez du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat : les Plénipotentiaires du Czar qui restoient à Constantinople, & comme Ministres, & comme otages, y furent mieux traitez que jamais : le Grand Visir confirma avec eux la paix du Pruth ; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secretes qu'on prenoit à Constantinople avec le Czar, étoient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de Charles à Bender, étoit devenuë ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le Comte de Sallers Ambassadeur de France, y apuïoit les interêts de Charles & de Stanislas ; le Ministre de l'Empereur Allemand les traversoit ; les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquoient, comme on a vû long-tems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paroïssent neutres, ne l'étoient pas : le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Petersbourg, attiroit l'attention de ces deux Nations commerçantes.

Les Anglois & les Hollandois seront toujours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner alors avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les Ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrètement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié , fût que l'on feroit sortir incessamment Charles des terres de l'Empire Turc ; soit que le Czar espérât se saisir de la personne sur les chemins , soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie , où il étoit toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Russes.

Le Roi de Suède sollicitoit toujours la Porte , de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse Armée. Le Divan résolut en effet de le renvoyer , mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes , non plus, comme un Roi qu'on vouloit secourir , mais comme un hôte dont on vouloit se débarrasser. Pour cet effet le Sultan Ahmet lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les Rois adorateurs de  
 Jesus, redresseur des torts & des injures,  
 & protecteur de la Justice dans les Ports  
 & les Republiques du Midi & du Septentrion ; éclatant en majesté : ami de

l'honneur & de la gloire , & de notre sublime Porte , Charles , Roi de Suède , dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

*Aussi-tôt que le très-illustre Acmet, ci-devant Chiaoux Pachi , aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre sceau Impérial , soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions , qui y sont contenues ; à sçavoir : Que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toujours victorieuses ; cependant ce Prince pour éviter le juste ressentiment que nous avoit donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth , & renouvelé depuis à notre sublime Porte , aiant rendu à notre Empire le Château & la Ville d'Azop ; & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande , nos anciens amis , à cultiver avec nous les liens d'une constante paix & nous la lui avons accordée , & donné à ses Plénipotentiaires qui nous restent pour ôtages, notre ratification Impériale , après avoir reçu la sienne de leurs mains.*

*Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai , Han de Boudgiak de Crimée , de Noghai & de Circassie , & à notre très-sage Conseiller & généreux Berns-*



*Niet de Bender, Ismael ( que Dieu perpétue & augmente leur magnificence & prudence ) nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne , selon votre premier dessein qui nous a été renouvelé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence , & avec une honorable escorte l'hiver prochain , pour vous rendre dans vos Provinces , aiant soin de passer en ami par celle de la Pologne.*

*Tout ce qui sera nécessaire pour votre vœage vous sera fourni par ma sublime Porte, tant en argent qu'en hommes , chevaux & chariots. Nous vous exhortons surtout , & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre , & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

*Vous conserverez par là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner recevront des ordres conformes à nos intentions Imperiales là-dessus.*

*Donné à notre sublime Porte de Constantinople le 14. de la Lune Rebyul Eureb 1124. ce qui revient au 19. Avril 1712.*

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au Roi de Suède: il écrivit au Sultan qu'il étoit prêt de partir, qu'il seroit toute sa vie reconnoissant des faveurs dont Sa Hautez se l'avoit comblé; mais qu'il croïoit le Sultan trop juste pour le renvoïer avec la simple escorte d'un camp volant dans un pays inondé des troupes du Czar. En effet l'Empereur Moscovite, malgré le premier article du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avoit fait encore passer de nouvelles; & ce qui semble étonnant, c'est que le Grand Seigneur n'en sçavoit rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des Ambassadeurs des Princes Chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul Agent dans aucune Cour Chrétienne, fait que ceux-ci penetrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du Sultan, & que le Divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan enfermé dans son Sérail parmi ses femmes & ses Eunuques, ne voit que par les yeux de son Grand Visir: ce Ministre aussi inaccessible que son Maître, occupé des intrigues du Sérail, & sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trom-

pé, ou trompe le Sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bien-tôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette Cour, que si les Princes Chrétiens se ligueroient contre elle, leurs flottes seroient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre : mais les divers intérêts qui diviseront toujours la Chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Acmet étoit si peu informé de ce qui se passoit en Pologne, qu'il y envoya un Aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux Secretaires du Roi de Suède qui sçavoient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. Acmet indigné alloit faire étrangler le Grand Visir : mais le favori qui le proté-

geoit, & qui croyoit avoir besoin de lui ; obtint sa grace & le soutint encore quelque tems dans le ministère.

Les Moscovites étoient protegez ouvertement par le Visir, & secretement par Ali Coumourgi qui avoit changé de parti : mais le Sultan étoit si irrité, l'infraction du traité étoit si manifeste ; & les Janissaires qui font trembler souvent les Ministres, les Favoris & les Sultans, demandoient si hautement la guerre, que personne dans le Sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le Grand Seigneur fit mettre aux sept Tours les Ambassadeurs Moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queues de cheval arborées ; les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cens mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce tems une ambassade solennelle envoyée au Grand Seigneur de la part d'Auguste & de la République de Pologne, s'avançoit sur le chemin d'Andrinople : le Palatin de Masovie étoit à la tête de l'ambassade avec une suite de plus de trois cens personnes,

Tout ce qui composoit l'ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des faux-bourgs de la ville ; jamais le parti du Roi de Suède ne s'étoit plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile , & toutes ses espérances furent trompées,

Si l'on en croit un Ministre public , homme sage & clairvoyant , qui résidoit alors à Constantinople , le jeune Coumourgi rouloit déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des déserts au Czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projettoit d'enlever aux Venitiens le Péloponèse , nommé aujourd'hui la Morée , & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour executer ses grands desseins que l'emploi de premier Visir dont sa jeunesse l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar ; son intérêt ni sa volonté n'étoient pas de garder plus long-tems le Roi de Suède , encore moins d'armer la Turquie en sa faveur ; non-seulement il vouloit renvoyer ce Prince , mais il disoit ouvertement qu'il ne falloit plus souffrir désormais aucun Ministre Chrétien à Constantinople ; que tous ces Ambassadeurs ordinaires n'étoient que des espions honorables qui corrompoient ou qui trahissoient

les Vifirs, & donnoient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du Sérail; que les francs établis à Péra, & dans les échelles du Levant, sont des Marchands qui n'ont besoin que d'un Consul & non d'un Ambassadeur. Le Grand Vifir qui devoit son établissement & sa vie même au Favori; & qui de plus le craignoit, se conformoit à ses intentions, d'autant plus aisément qu'il s'étoit vendu aux Moscovites, & qu'il esperoit se vanger du Roi de Suède qui avoit voulu le perdre. Le Moufry, créature d'Ali Coumourgi étoit aussi l'esclave de ses volontez : il avoit conseillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la vouloit; & il la trouva injuste dès que ce jeune homme eût changé d'avis : ainsi à peine l'armée futassemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le Vice-Chancelier Shafirof, le jeune Cseremetof, Plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le Czar retireroit ses troupes de la Pologne. Le Grand Vifir qui sçavoit bien que le Czar n'exécuteroit pas ce traité, ne laissa pas de le signer; & le Sultan content d'avoir en aparence imposé des lois aux Moscovites, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le Czar; ensuite la guerre

déclarée , & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces Traitez fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suède. Le Sultan ne vouloit point commettre son honneur & celui de l'Empire Ottoman , en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit ; mais que les Ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondroient de la sûreté de sa personne : ces Ambassadeurs jurèrent au nom de leur maître , que ni le Czar , ni le Roi Auguste , ne trouble-roient son passage ; & que Charles de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël Serasquier de Bender se transporta à Varnitsa , où le Roi étoit campé , & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte , en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer , & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chose sinon , que le Grand Seigneur lui avoit promis une armée & non une escorte ; & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le General Fleming, Ministre & Favori du Roi Auguste , entretenoit une correspondance secrète avec le Kam de Tartarie & le Sérasquier de Bender. Un Colonel Allemand nommé la Mare avoit

fait plus d'un voyage de Bender à Dresde ; & avoit porté & rapporté des paroles du Kam à Fleming, & de Fleming au Kam. On avoit entendu dire plus d'une fois au Roi Auguste en parlant de Charles, *je tiens mon ours lié à Bender.*

Précisément dans ce tems, le Roi de Suède fit arrêter sur les frontières de la Valachie, un Courrier que Fleming envoyoit au Prince Tartare. Les Lettres lui furent apportées : on les déchiffra ; on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dresde ; mais elles étoient conçues en termes si ambigus & si généraux, qu'il étoit difficile de démêler, si le but du Roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il vouloit que le Kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'Auguste, voulût en saisissant la personne du Roi de Suède, hazarder la vie de ses Ambassadeurs, & de trois cens Gentils-hommes Polonois qui étoient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on sçavoit que Fleming, Ministre absolu d'Auguste, étoit très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suède,



sembloient rendre toute vengeance excusable ; & on pouvoit penser que si la Cour de Dresde achetoit Charles du Kam des Tartares , elle pourroit acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des ôtages Polonois.

Ces raisons furent agitées entre le Roi , Mullern son Chancelier privé , & Grothusen son favori. Ils lurent & relurent les lettres ; & la malheureuse situation où ils étoient les rendant plus soupçonneux , ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avoit de plus triste.

Quelques jours après le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un Comte Sapieha réfugié auprès de lui , qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapieha ne lui auroit paru qu'un mécontent ; mais dans ces conjonctures délicates , il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir , changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vrai semblances , il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ses ennemis , quelque ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit se tromper dans l'idée qu'il

avoit que le Roi Auguste avoit marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la Cour Ottomane. Quoiqu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant de quoi paier ses dettes ; car quoi qu'on lui eût rendu depuis long-tems son Thaim, ses libéralitez l'avoient toujours forcé d'emprunter : le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit, le Roi répondit au hazard mille bourses, qui font quinze cens mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte : Le Sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cens, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

#### LETTRE du Grand Seigneur au Pacha de Bender.

*Le but de cette lettre Impériale est pour vous faire sçavoir que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delves Gheraï Han, à notre sublime Porte, notre Imperiale magnificence a accordé mille bourses au Roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-dessus*

Quant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du Roi de Suède, dont Dieu dirige les pas; & lui être données alors avec deux cens bourses de plus, comme un surcroît de notre libéralité Impériale qui excède sa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Han, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suède, ne causent aucun dommage, & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre sublime Porte & le Roïaume & la République de Pologne; en sorte que le Roi de Suède passe comme ami sous notre protection.

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressement de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majesté de la part des Polonoïs, ce dont nous ont fait assurer les Ambassadeurs du Roi Auguste & de la République, en s'offrant même à cette condition, aussi bien que quelques autres nobles Polonoïs, si nous le requérons, pour ôtages & sûreté de son passage.

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête

te de vos braves soldats , entre lesquels seront les Tartares , aiant à leur tête le Han , & vous conduirez le Roi de Suède avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Anlos restera à Bender pour le garder en votre absence , avec un corps de Spahis & un autre de Janissaires ; & en suivant nos ordres & intentions Impériales en tous ces points & articles , vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur Impériale , aussi bien que des loüanges & des récompenses dûes à tous ceux qui les observent.

Fait à notre résidence Impériale de Constantinople  
le 2 de la Lune de Cheval 1124 de l'Egire.

Pendant qu'on attendoit cette réponse du Grand Seigneur , le Roi écrivit à la Porte , pour se plaindre de la traison dont il soupçonnoit le Kam des Tartares ; mais les passages étoient bien gardez ; de plus le ministère lui étoit contraire : les lettres ne parvinrent point au Sultan ; le Visir empêcha même M Desalleurs de venir à Andrinople où étoit la Porte , de peur que ce Ministre qui agissoit pour le Roi de Suède , ne voulût déranger le dessein qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque

forte chassé des terres du Grand Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée : mais il aimoit mieux ne demander rien, & attendre les événemens.

Quand les douze cens bourses furent arrivées, son Trésorier Grothusen qui avoit appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans interprète, dans le dessein de rater de lui les douze cens bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition que le parti Suédois armeroit enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ses équipages prêts sans argent : mais dit le Pacha, c'est nous qui faisons tous les frais de votre départ. Votre Maître n'a rien à dépenser, tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen repliqua qu'il y avoit tant de différence entre les équipages Turcs & ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artisans Suédois & Polonois qui étoient Varnirsa.

Il l'assura que son Maître étoit disposé à

partir, & que cet argent faciliteroit & avanceroit son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cens bourses : il vint quelques jours après demander au Roi d'une maniere très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt de partir, & qu'il lui falloit encore mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi : il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta Majesté : j'ai donné les douze cens bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain : aiant dit ces paroles, il s'en retournoit plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuseroit auprès du Sultan : Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon maître ne sçait point excuser les fautes, il ne sçait que les punir.

Ismael Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kan des Tartares, lequel aiant reçu le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze cens bourses fussent données avant le départ du Roi ; & aiant consenti qu'on délivrât cet argent, apprehendoit, aussi-bien que le Pacha, l'in-

dignation du Grand Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avoient donné les douze cens bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi, de partir sans délai ; ils supplièrent Sa Hauteſſe, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur défobéiſſance.

Charles perſiſtant toujours dans l'idée que le Kan & le Pacha vouloient le livrer à ſes ennemis , ordonna à M. Funk , alors ſon Envoïé auprès du Grand Seigneur, de porter contr'eux ſes plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême généroſité , & le peu de cas qu'il faiſoit de l'argent, l'empêchoit de ſentir qu'il y avoit de l'aviliffement dans cette propoſition. Il ne la faiſoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrémitez que d'avoir beſoin de pareils artifices. Savari, ſon Interprète , homme adroit & entreprenant , porta ſa lettre à Andrinople , malgré la ſeverité avec laquelle le Grand Viſir faiſoit garder les paſſages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuſe. Pour toute répoſe on le fit mettre en priſon. Le Sultan indigné fit aſſembler un Divan extraordinaire , &

y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours, selon la traduction qu'on en fit alors.

*Je n'ai presque connu le Roi de Suède que par sa défaite à Pultava, & par la prière qu'il m'a faite de lui accorder un asile dans mon Empire : je n'ai, je crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet ni de l'aimer ni de le craindre : cependant sans consulter d'autres motifs que l'hospitalité d'un Musulman, & ma générosité qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands comme sur les petits, sur les étrangers comme sur mes sujets : je l'ai reçu & secouru de tout, lui, ses Ministres, ses Officiers, ses Soldats, & n'ai cessé pendant trois ans & demi de l'accabler de présents.*

*Je lui ai accordé une escorte considérable pour le conduire dans ses Etats. Il a demandé mille bourses pour paier quelques frais, quoique je les fasse tous ; au lieu de mille, j'en ai accordé douze cens ; après les avoir tirés de la main du Serasquier de Bender, il en demande encore mille autres, & ne veut point partir, sous prétexte que l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer par un pais ami.*

*Je demande donc si c'est violer les lois de l'hospitalité, que de renvoyer ce Prince ; & si les Puissances étrangères doivent m'accuser*



*user de violence & d'injustice, en cas qu'on soit réduit à le faire partir par force ?* Tout le Divan répondit que le Grand Seigneur agissoit avec justice.

Le Mouphty déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux Musulmans envers les Infidèles, encore moins envers les ingrats ; & il donna son Fetfa, espèce de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres importants du Grand Seigneur : Ces Fetfa sont reverez comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portez à Bender par le *Bonjak Imraou*, Grand Maître des Ecuries, & un Chiaous Pacha, premier Huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kan des Tartares ; aussitôt il alla à Varnitsa demander si le Roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de sa colere, obéis à ton Maître, si tu l'oses, lui dit-il, & fors de ma présence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra Fabrice & lui cria toujours en courant ; le Roi ne veut point écouter la raison, tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrai-

cha les vivres au Roi , & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonois & aux Cosaques qui étoient à Varnitsa , que s'ils vouloient avoir des vivres , il falloit quitter le camp du Roi de Suède , & venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obéirent , & laisserent le Roi réduit aux Officiers de sa maison , & à trois cens soldats Suédois , contre vingt mille Tartares , & six mille Turcs. Il n'y avoit plus de provision dans le camp pour les hommes , ni pour les chevaux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coup de fusil , vingt de ces beaux chevaux Arabes que le Grand Seigneur lui avoit envoiés , en disant : je ne veux ni de leurs provisions , ni de leurs chevaux ; ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui comme on sçait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tout côtés le petit camp du Roi.

Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par les trois cens Suédois : il y travailla lui-même : son Chancelier, son Tresorier, ses Secrétaires, les Valets de chambre , tous ses domestiques aidèrent à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres , les autres enfonçoient des solives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le Roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens , il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen , comme si tout eût été dans une sécurité profonde : heureusement Fabrice, l'Envoïé de Holstein, ne s'étoit point logé à Varnitsa , mais dans un petit village entre Varnitsa & Bender , où demouroit aussi Monsieur Jeffreis Envoïé d'Angleterre auprès du Roi de Suède. Ces deux Ministres voyant l'orage prêt à éclater , prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam & sur tout le Pacha de Bender , qui n'avoit nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux Ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences , où assistèrent cet Huissier du Serail , & le grand Maître des écuries , qui avoient apporté l'ordre du Sultan , & le Fetfa du Moughy.

Monsieur Fabrice leur avoua que Sa Majesté Suédoise avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam , le Pacha & les autres jurèrent sur leur barbe ; & mettant leurs mains sur leurs têtes , prirent Dieu à témoin qu'ils détestoient une si horrible perfidie , qu'ils verseroient tout leur sang

plûtôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au Roi en Pologne : ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les Ambassadeurs Moscovites & Polonois , dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oseroit faire au Roi de Suède. Enfin il se plaignirent amèrement des soupçons outrageans que le Roi concevoit sur des personnes qui l'avoient si bien reçu & si bien traité. Quoi que les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice se laissa persuader par ces Barbares : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imité jamais qu'imparfaitement. Il sçavoit bien qu'il y avoit eu une secrète correspondance entre le Kam Tartare & le Roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négociation , que de faire sortir Charles XII. des terres du Grand Seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non , il les assura qu'il représenteroit au Roi l'injustice de ces défiances ; mais prétendez - vous le forcer à partir ? ajouta-t'il : Oui , dit le Pacha , tel est l'ordre de notre Maître. Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre étoit de verser le sang d'une tête Couronnée : Oui, repliqua le Kam en colère, & cette tête Couronnée descendit au Grand Sei-

gneur dans son Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII. paroissant inévitable, & l'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoie dans le moment un exprès à Andrinople, où étoit alors le Grand Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteffe.

Monsieur Jeffreis, & M. Fabrice aiant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi : ils arrivent avec l'empressement des gens qui apportent une nouvelle heureuse ; mais ils furent très-froidement reçus : il les apella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du Sultan & le Pacha du Mouphity étoient forgez, puis qu'on venoit d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Ministre Anglois se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un Prince si inflexible : M. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à son humeur que le Ministre Anglois, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le Roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir

des vivres : on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du Roi , en attendant que le Courrier fût revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ses Tartares , impatiens du pillage , de rien entreprendre contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre : de sorte que Charles XII. sortoit quelquefois de son camp avec quarante chevaux , & couroit au milieu des troupes Tartares , qui lui laissoient respectueusement le passage libre : il marchoit même droit à leurs rangs , & ils s'ouvroient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feroient la moindre résistance , & de ne pas épargner la vie du Roi : le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Fabrice , afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussi-tôt ce triste rapport. Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez ? dit le Roi : Oui , répondit Fabrice : Et bien dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé , & que je ne veux point partir. Fabrice se jeta à ses pieds , se mit en colère , lui reprocha son opiniâtreté ; tout fut inutile : Retournez à vos Turcs , lui dit le Roi en souriant , s'ils m'attaquent je

Jeurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & sur-tout la personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance étoit injuste, qu'il violoit les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avoient si long-tems & si genereusement secouru. Le Roi qui ne s'étoit point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général Hord & le Général Dardoff, dont le sentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvoit être que funeste, montrèrent au Roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; & l'assurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui; ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je sçai par vos blessures & par les miennes, leur dit Charles XII. que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince

ce préparé à l'assaut se flattoit en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir avec trois cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son Chancelier Mullern, le Secrétaire Empreüs & les Clercs, devoient défendre la maison de la Chancellerie: le Baron Fief à la tête des Officiers de la bouche étoit à un autre poste: les Palfreniers, les Cuisiniers avoient un autre endroit à garder; car avec lui tout étoit soldat: il couroit à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des Officiers, & assurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattoient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queue's de cheval flottoient en l'air; les clairons sonnoient, les cris de *alla, alla*, se faisoient entendre de tous côtés. Le Baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne méloient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'apelloient seulement *Demirbasb*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avance dans les rangs des Janissaires, qui presque tous avoient reçu de l'argent de lui. "Eh, quoi mes



„ amis ! leur dit-il en propres mots ; ve-  
 „ nez-vous massacrer trois cens Suédois  
 „ sans défense ? Vous braves Janissaires  
 „ qui avez pardonné à cent mille Mosco-  
 „ vites , quand ils vous ont crié *amman* ,  
 „ pardon. Avez-vous oublié les bienfaits  
 „ que vous avez reçus de nous ? Et vou-  
 „ lez-vous assassiner ce grand Roi de Suè-  
 „ de que vous aimez tant , & qui vous a  
 „ fait tant de liberalitez ? Mes amis , il  
 „ ne demande que trois jours ; & les or-  
 „ dres du Sultan ne sont pas si severes  
 „ qu'on vous les fait croire. „

Ces paroles firent un effet que Grothuy-  
 sen n'attendoit pas lui-même. Les Janissai-  
 res jurèrent sur leurs barbes , qu'ils n'atta-  
 queroient point le Roi , & qu'ils lui don-  
 neroient les trois jours qu'il demandoit. En  
 vain on donna le signal de l'assaut ; les Ja-  
 nissaires loin d'obéir , menacèrent de se  
 jeter sur leurs Chefs, si on n'accordoit pas  
 trois jours au Roi de Suède : ils vinrent en  
 tumulte à la tente du Pacha de Bender ,  
 criant que les ordres du Sultan étoient su-  
 posez : à cette sédition inopinée le Pacha  
 n'eût à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la genereuse  
 résolution des Janissaires ; & leur ordonna  
 de se retirer à Bender. Le Kam-des Tartar-  
 es , homme violent , vouloit donner im-

médiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le Pacha qui ne prétendoit pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le Roi , tandis qu'il seroit puni peut-être de la désobéissance de ses Janissaires , persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les Officiers des Janissaires & les plus vieux Soldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan , & le Fetva du Mouphty.

Soixante des plus vieux qui avoient des barbes blanches vénérables , & qui avoient reçu mille presens des mains du Roi , proposèrent d'aller eux mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains , & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit, il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitsa , n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs , seules armes des Janissaires quand ils ne vont point au combat : car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix , & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs Eglises.

Ils s'adressèrent au Baron de Grothusen & au Chancelier Mullern ; ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi ; & que s'il vouloit , ils le conduiroient à Andrinople , où il pourroit parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition , le Roi lisoit des Lettres qui arrivoient de Constantinople , & que Fabrice qui ne pouvoit plus le voir , lui avoit fait tenir secrètement par un Janissaire. Elles étoient du Comte Poniatosky , qui ne pouvoit le servir à Bender , ni à Andrinople , étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte , depuis l'indiscrette demande des mille bourses. Il mandoit au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer la personne Royale en cas de résistance , n'étoient trop réels ; qu'à la vérité le Sultan étoit trompé par ses Ministres , mais que l'Empereur étoit trompé dans cette affaire , plus il vouloit être obéi ; qu'il faisoit mieux d'attendre au tems , & de plier sous la nécessité : qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voie des négociations : de ne point mettre de l'inflexibilité , où il ne falloit que de la douceur , & d'attendre de la politique & du tems , le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de Poniatosky, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pourroit fléchir sans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoia ces Janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Ces vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournerent en criant, à la tête de fer ! Puisqu'il veut périr qu'il périsse. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avoit faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : ils marchent aux écartemens : les Tartares les attendoient déjà & les dix canons commencent à tirer.

Les Janissaires d'un côté & les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp à peine 20. Suédois tirent l'épée, les trois cents soldats furent envelopés & faits prisonniers sans résistance : le Roi étoit alors à cheval entre sa maison & son camp avec

**Re**  
**les Gener**  
voyant qu  
prendre ex  
ces trois C  
son : nous  
rland, pro

Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on avoit pu.

Ces Generaux tout accoutumés qu'ils étoient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvoient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant se défendre contre dix canons & toute une armée : ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques qui faisoient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvoient assiégée de Janissaires; déjà même près de deux cens Turcs ou Tartares étoient entrés par une fenêtre, & s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du Roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'étoit jeté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avoit fait autant.

**De**

Les Janissaires tombent sur lui de tous costez ; ils étoient animez par la promesse qu'avoit fait le Pacha de huit Ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleffoit, il tuoit tous ceux qui s'approchoient de sa personne : Un Janissaire qu'il avoit bleffé lui apaya son Mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement causé par la foule qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort ; la balle glissa sur son nez lui emporta un bout de l'oreille, & alla passer le bras au General Hord, dont la destinée étoit d'être toujours bleffé à côté de son Maître.

Le Roi enfonga son épée dans l'estomac du Janissaire ; en même tems ses domestiques qui étoient enfermez dans la grande salle en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe : on referme la porte dans l'instant, & on se barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle enfermée avec toute sa suite qui consistoit en près de soixante hommes, Officiers, Gardes, Secrétaires, Valets de chambre, Domestiques de toute espèce.

Les Janissaires & les Tartares pilloient

le reste de la maison, & remplissoient les appartemens. Allons un peu chasser de chez moi ces Barbares, dit-il ; & se mettant à la tête de son monde, il ouvre lui-même la porte de la salle qui donnoit dans son appartement à coucher ; il entre & fait feu sur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargez de butin, épouvantés de la subite apparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusques dans les caves ; le Roi profitant de leur désordre, & les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point ; & en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le Roi aperçut dans la chaleur du combat deux Janissaires qui se cachotent sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée, l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. Je te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que tu as vu : Grothusen serroit d'interprète à ces paroles ; le Turc promit aisément ce qu'on voulut, & on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, reformèrent & barricadèrent en

core les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes; une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avoit échappé à la recherche tumultueuse des Janissaires; on s'en servit à propos: les Suédois tiroient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cens en moins d'un demi quart d'heure.

Le canon tiroit contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisoit que des trous & ne renversoit rien.

Le Kam des Tartares & le Pacha qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du tems, du monde, & d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur; il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent: il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation im-



lépârable d'un tel embâras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage; l'appartement du Roi étoit consummé, la grande salle où les Suédois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des appartemens voisins : la moitié du toit étoit abîmée dans la maison même, l'autreomboit en dehors en éclatant dans les flammes.

Un Garde nommé Walberg osa dans cette extrémité crier qu'il falloit se rendre : Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s' imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre Garde nommé Rosca s'avisa de dire que la maison de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas, avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu ; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. Voilà un vrai Suédois, s'écria le Roi : il embrassa ce Garde ; le créa Colonel sur le champ. Allons mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs qui cependant entouroient cette maison toute embrasée, voioient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortoient point ; mais

Dd iij

leur étonnement fut encote plus grand, lors qu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en désespoir. Charles & ses principaux Officiers étoient armez d'épées & de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le Roi qui étoit en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons, & tomba : vingt-un Janissaires se jettent aussitôt sur lui, le désarment, & l'emmènent au quartier du Pacha, les uns le tenant sous les bras, & les autres sous les jambes comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avoient dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colere. Il regardoit les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portoient en criant *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépouillez par les Turcs & par les

Touttes : Ce fut le 12. Fevrier de l'an  
1713. qu'arriva cet étrange événement,  
qui eut encore des suites singulieres.

*Fin du sixième Livre.*

# LIVRE VII.

*Les Turcs transfèrent Charles à Demir-tocca :  
Le Roi Stanislas est pris dans le même  
tems : Action hardie de M. de Villelon-  
gue : Révolutions dans le Sérail : Batail-  
les données en Poméranie : Altena brûlé  
par les Suédois : Charles part enfin pour  
retourner dans ses Etats : Sa manière étran-  
ge de voyager : Son arrivée à Stralsund :  
Etat où étoit alors l'Europe : Disgraces de  
Charles : Succès de Pierre le-Grand : Son  
triomphe dans Petersbourg.*

Le Pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marco un Interprète : Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le supplia de se reposer sur un sofa; mais le Roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente. Le Tout-puissant soit beni, dit le Pacha,

de ce que sa Majesté est en vie : mon désespoir est amer d'avoir été réduit par sa Majesté à exécuter les ordres de Sa Hauteesse. Le Roi fâché seulement de ce que ses 300. soldats s'étoient laissez prendre dans leurs retranchemens , dit au Pacha : Ah ! s'ils s'étoient défendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcez en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé. Il fit reconduire le Roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étoient ou tuez ou pris ; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées : on voïoit sur les chemins les Officiers Suédois presque nus, enchaînez deux à deux, & suivans à pied des Tartares ou des Janissaires. Le Chancelier, les Generaux n'avoient point un autre sort, ils étoient esclaves des soldats à qui ils étoient échus en partage.

De tous ces prisonniers celui qui eut la destinée la plus funeste, fut celle de *Federic* premier valet de Chambre du Roi qui lui avoit sauvé la vie à Pultava, & qui secondant la hardiesse du Comte *Poniatosky* avoit conduit son Maître au milieu des ennemis victorieux, l'espace de trois grands milles. *Federic* soutint à l'action de *Bender* la réputation qu'il avoit acquise à

## 310 HIST. DE CHARLES XII.

Pultava : il combattoit toujours près de Charles , & ne fut pris qu'après avoir tué douze Turcs de sa main. Il avoit la réputation d'égaliser le Roi Auguste par la force de corps : ces dons extraordinaires de la nature étoient joints en lui à une très-grande beauté qui fut la cause de sa fin malheureuse. Plusieurs Tartares se disputèrent sa prise. Ces Barbares enivrés de la fureur du combat & d'une passion odieuse , ne pouvant convenir entr'eux à qui appartiendroit cette proie , couperent Federic à coups de sabre par le milieu du corps.

Ismael Pacha ayant conduit Charles XII. dans son Sérail de Bender , lui céda son appartement & le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des Janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il se jeta tout botté sur un Sopha , & dormit profondément. Un Officier qui se tenoit debout auprès de lui , couvrit sa tête d'un bonnet que le Roi jeta en se réveillant de son premier sommeil : & le Turc voïoit avec un étonnement un Souverain qui couchoit en bottes & nuë tête. Le lendemain matin Ismael introduisit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec ses habits déchirez , ses bottes , ses mains , & toute sa personne couverte de

sang & de poudre, les sourcils brûlez ; mais  
 l'air serain dans cet état affreux. Il se jette  
 à genoux devant lui sans pouvoir proférer  
 une parole : rassuré bien-tôt par la manie-  
 re libre & douce dont le Roi lui parloit, il  
 reprit avec lui sa familiarité ordinaire, &  
 tous deux s'entretenrent en riant du combat  
 de Bender. On prétend, dit Fabrice, que  
 votre Majesté a tué vingt Janissaires de sa  
 main. Bon, bon, dit le Roi, on augmen-  
 te toujours les choses de la moitié. Au mi-  
 lieu de cette conversation, le Pacha pré-  
 senta au Roi son Favori, Grothusen, & le  
 Colonel Ribbins qu'il avoit eu la générosi-  
 té de racheter à ses dépens. Fabrice se  
 chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreis, l'Envoyé d'Angleterre, se joi-  
 gnit à lui pour fournir à cette dépense. Le  
 Motraie, ce Gentilhomme François, que la  
 curiosité avoit amené à Bender, & qui a  
 écrit une partie des événemens que l'on rap-  
 porte, donna aussi ce qu'il avoit ; ces Etran-  
 gers assistez des soins, & même de l'argent  
 du Pacha rachetèrent non-seulement les  
 Officiers, mais encore leurs habits des  
 mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi pri-  
 sonnier dans un chariot couvert d'écarlate  
 sur le chemin d'Andrinople ; son Trésorier  
 Grothusen étoit avec lui ; le Chancelier

Mullérn, & quelques Officiers suivoient dans un autre char : plusieurs étoient à cheval ; & lors qu'ils jettoient les yeux sur le chariot où étoit le Roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'escorte ; Fabrice lui représenta qu'il étoit honteux de laisser le Roi sans épée, & le pria de lui en donner une : Dieu m'en préserve, dit le Pacha, il voudroit nous en couper la barbe : cependant il la lui tendit quelques heures après.

Comme on conduisoit ainsi prisonnier & désarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats, & qui s'étoit vu l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs ; & on l'amenoit prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transféroit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi, se trouvant sans argent, & par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Pomeranie ; & ne pouvant plus conserver son Roïaume, il avoit défendu autant qu'il l'avoit pu, les Etats de son bienfaiteur,

Il passa même en Suède pour précipiter  
les



les secours dont on avoit besoin dans la Li-  
 vonie & dans la Poméranie. Enfin aiant  
 fait tout ce qu'on devoit attendre de l'am-  
 du Roi de Suède, & lutté contre la mau-  
 se fortune, il ne songea qu'à céder une cou-  
 ronne qu'il ne pouvoit plus garder. Il en  
 conféra avec Fleming, ce premier Minis-  
 tre du Roi Auguste qui lui devoit tant, &  
 qui lui promit des conditions avantageuses  
 sinon par reconnoissance, au moins par  
 honneur, ou ce qui est plus vrai-semblable,  
 pour le tromper,

Mais Stanislas ne pouvoit avec bienséan-  
 ce abdiquer sans le consentement de Char-  
 les, une couronne qu'il lui devoit. Il lui é-  
 crivit donc d'abord à Bender, pour le prier  
 d'agréer une abdication devenue nécessaire  
 par les conjonctures, & glorieuse par ses  
 motifs : il le prioit de ne plus sacrifier ses  
 vrais intérêts pour la cause d'un ami mal-  
 heureux qui ne pensoit plus qu'à se sacrifier  
 lui-même au repos public. Charles XII.  
 reçut ces lettres à Varnitsa. Il dit en colère  
 au courrier en présence de plusieurs té-  
 moins ; S'il ne veut pas être Roi, j'en  
 sçaurai bien faire un autre. Stanislas espe-  
 ra que sa présence feroit plus d'effet que  
 ses lettres ; il partit donc lui-même avec le  
 Baron de Sparre, qui depuis a été Am-  
 bassadeur de Suède en France ; il quitta

son habit Polonois, de peur d'être reconnu sur la route : il passa par les frontieres de la Hongrie & de la Transilvanie, craignant toujours d'être arrêté par tout sur les chemins : il ne se crut en sûreté que quand il se vit enfin en Moldavie, à Yassi sur les terres des Turcs, près de cet endroit où le Czar avoit à peine échapé de leurs mains : ce fut à Yassi même qu'on l'arrêta. On lui demanda qui il étoit, il se fit Suédois, chargé d'une commission à Bender pour le Roi de Suède, s'assurant qu'à ce nom seul les Turcs le laisseroient aller avec honneur : il étoit bien éloigné de soupçonner ce qui se passoit alors.

On se saisit de sa personne dès qu'il eut prononcé qu'il étoit Suédois, & on le conduisit prisonnier sur le chemin de Bender. On apprit bien-tôt qui il étoit : la nouvelle en vint au Pacha dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du Roi de Suède : le Pacha le dit à Fabrice, celui-ci s'approchant du chariot de Charles XII. lui apprit qu'il n'étoit pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs, & que Stanislas étoit à quelques milles de lui, conduit par des soldats. Courez à lui, mon cher Fabrice, lui dit Charles, sans se déconcerté d'un tel accident : dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le Roi Auguste.

& assurez - le que dans peu nos affaires  
 changeront. Telle étoit l'inflexibilité de  
 Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne, tout pour-  
 suivi dans ses propres Etats, tout captif  
 dans une litiere Turque, conduit prison-  
 nier sans sçavoir où on le menoit; il com-  
 ptoit encore sur sa fortune, & esperoie  
 toujours un secours de cent mille hommes  
 de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'ac-  
 quitter de sa commission, accompagné  
 d'un Janissaire, avec la permission du Pa-  
 cha. Il trouva à quelques milles le gros de  
 soldats qui conduisoit Stanislas : il s'adres-  
 sa au milieu d'eux à un Cavalier vêtu à la  
 François & assez mal monté, & lui de-  
 manda en Allemand où étoit le Roi de  
 Pologne : celui à qui il parloit étoit Sta-  
 nislus lui-même, qu'il n'avoit pas recon-  
 nu sous ce déguisement : Eh quoi ! dit le  
 Roi, ne vous souvenez-vous donc plus de  
 moi ? Alors Fabrice lui aprit le triste état  
 où étoit le Roi de Suède, & la fermeté  
 inébranlable, mais inutile, de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le  
 Pacha qui revenoit, après avoir accompa-  
 gné Charles XII. quelques milles, envoya  
 au Roi Polonois un cheval Arabe avec un  
 harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'orgue.

Et ij

allerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduisoit Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient ; mais le Divan irrité menaçoit déjà de le reléguer dans une Ile de l'Archipel.

Monsieur Desalleurs qui auroit pu prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrétiens, étoit à Constantinople, aussi-bien que Monsieur de Poniatosky, dont on craignoit toujours le génie fécond en ressources. La plupart des Suédois restez dans Andrinople étoient en prison ; le Trône du Sultan paroissoit inaccessible de tous côtez aux plaintes du Roi de Suède.

Le Marquis de Fierville envoyé secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender, étoit pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnoit ou l'oprimoit. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme François, d'une ancienne maison, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la répu-

nation du Roi de Suède, étoit venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Monsieur de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du Roi de Suède, dans lequel ce Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, & de la trahison vraie ou fausse du Kam & du Pacha de Bender,

On y accusoit le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand Seigneur, d'avoir empêché les Lettres du Roi de parvenir jusqu'à sa Hauteffe, & d'avoir par ses artifices arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avoit violé le droit des nations, d'une manière si indigne d'un Grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour se défendre que ses Domestiques, & qui comptoit sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On s'adressa à quelques Interprètes Français qui étoient dans la Ville, mais les as-

Et iiij

affaires du Roi de Suède étoient si désespérées, & le Vifir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun Interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable; un Officier des troupes de Suède nommé le Baron d'Arvidson, contrefit la signature du Roi: Fierville qui avoit le Sceau Royal l'aposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand Seigneur, lors qu'il iroit à la Mosquée selon la coutume. On s'étoit déjà servi d'une pareille voie pour présenter au Sultan des mémoires contre ses Ministres. Mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Vifir qui prévoyoit que les Suédois demanderoient justice à son maître, & qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses Prédecesseurs, avoit expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand Seigneur, & avoit ordonné sur tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présen-

voient auprès de la Mosquée avec des placets.

Villelongue sçavoit cet ordre, & n'ignoroit pas qu'il y alloit de sa tête. Il quitta son habit franc, prit un vêtement à la Gréque ; & ayant caché dans son sein la Lettre qu'il vouloit présenter, il se promena de bonne heure près de la Mosquée où le Grand Seigneur devoit aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de Janissaires, entre lesquelles le Grand Seigneur alloit passer : il laissoit tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les Gardes.

Dès que le Sultan aprocha, on voulut faire retirer Villelongue ; il se jeta à genoux & se débattit entre les mains des Janissaires ; son bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portoit le firent reconnoître pour un franc. Il reçut plusieurs coups, & fut très-maltraité : le Grand Seigneur qui étoit déjà proche, entendit ce tumulte & en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *amman ! amman ! misericorde !* en tirant la Lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât approcher ; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier & lui présente l'écrit, en lui disant *Sued Krall dan*, c'est le Roi de Suède qui te le donne. Le Sultan

mit la Lettre dans son sein & continua son chemin vers la Mosquée. Cependant on s'affure de Villelongue, & on le conduit en prison dans les Bâtimens extérieurs du Sérail.

Le Sultan au sortir de la Mosquée après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Il quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en Officier des Janissaires, ce qui lui arrive assez souvent : il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun Ambassadeur Chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suède, d'accuser les Ministres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le Grand Seigneur malgré l'obscurité de la prison ; & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu Officier des Janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : Chrétien, assure-toi que le Sultan mon maître a l'ame d'un Empereur ; & que si ton Roi de Suède a raison, il lui



fera justice. Villelongue fut bien-tôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le Serail , dont les Suédois attribuerent la cause à cette unique conference. Le Mouphty fut déposé , le Kam des Tartares exilé à Rhodes , & le SerasquierPacha de Bender relegué dans une Isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages , qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulut apaiser le Roi de Suède par ces sacrifices. La maniere dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses interêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender , sous prétexte qu'ils avoient délivré au Roi les douze cens bourges malgré l'ordre du Grand Seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le fils du Kam déposé , jeune homme de son âge , qui aimoit peu son pere , & sur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du Grand Visir Jusuf , il ne fut déposé que quelques semaines après ; & Soliman Pacha eut le titre de premier Visir.

Je suis obligé de dire que M. de Ville

longue & plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du Roi, avoit causé tous ces grands changemens à la Porte ; mais M. de Fierville m'a de son côté assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietez dans les memoires que l'on m'a confiés. En ce cas tout ce que doit faire un Historien, c'est de conter ingénument le fait, sans vouloir penetrer les motifs, & de se borner à dire précisément ce qu'il sçait, au lieu de deviner ce qu'il ne sçait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans un petit château nommé Demirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit renduë en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le transporta de son chariot au Château sur un sofa ; mais Charles pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier pendant quelques jours de souffrir qu'il habitât à Demotica, petite Ville à six lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hebrus, aujourd'huy appelé Marizza. Coumourgi dit au Grand Visir Soliman : Va, fais avertir le Roi de Suède, qu'il peut rester à Demotica toute sa vie : je te répons qu'avant un an il de-

mandera à s'en aller de lui-même ; mais sur tout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le Roi à la petite Ville de Demotica, où la Porte lui assigna un Thaim considerable de provisions pour lui & pour sa suite ; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas : mais la bourse de cinq cens écus par jour qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Demotica avec sa petite Cour qu'on déposa le Grand Visir Soliman : sa place fut donnée à Ibrahim Mol-la, fier, brave & grossier à l'excez. Il n'est pas inutile de sçavoir son histoire, afin que l'on connoisse plus particulièrement tous ces Vice-Rois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de Charles a si long-tems dépendu.

Il avoit été simple Matelot à l'avènement du Sultan Acinet troisième : cet Empereur se déguisoit souvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis : il se glissoit le soir dans les Caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disoit de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce Matelot qui se plaignoit

de ce que les Vaisseaux Turcs ne revenoient jamais avec des prises , & qui juroit que s'il étoit Capitaine de Vaisseau il ne rentreroit jamais dans le Port de Constantinople sans remener avec lui quelque Bâtimement des Infideles. Le Grand Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un Vaisseau à commander, & qu'on l'envoîât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une Barque Maltaise , & une Galiole de Gennes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine General de la Mer , & enfin Grand Visir. Dès qu'il fut dans ce poste il crût pouvoir se passer du Favori ; & pour se rendre nécessaire , il projetta de faire la guerre aux Moscovites : dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demouroit le Roi de Suède.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi d'autant plus altier qu'il étoit malheureux , regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son Chancelier Mullern d'y aller à sa place : & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect , & ne le forçassent à compromettre sa dignité ; ce Prince extrême en tout se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir.

tir tant qu'il seroit à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade & le Chancelier Mullern, Grothusen, & le Colonel Dubens étoient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avoient aucune des commoditez dont les Franks se servent & tout avoit été pillé à l'affaire de Bender, de sorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicatesse : ils se servoient eux-mêmes ; & ce fut le Chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de Cuifinier.

Tandis que Charles XII. passoit sa vie dans son lit, il aprit la désolation de toutes ses Provinces situées hors de la Suède.

Le General Steinbok illustre pour avoir chassé les Danois de Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures Troupes avec des Païsans, soutint encore quelque tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il pût la Poméranie & Brême, & ce que le Roi possédoit encore en Allemagne : mais il ne pût empêcher les Saxons & les Danois réunis de passer l'Elbe, & d'assiéger Stade ville forte & considérable, située près de ce fleuve dans le Duché de Brême : la ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discrétion avant que Steinbok pût s'avancer pour la secourir.

Ce General qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit Cavalerie, poursuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts, les obligea de repasser l'Elbe, & les atteignit enfin dans le Duché de Mekelbourg près d'un lieu nommé Gadobush, & d'une petite rivière qui porte ce nom : Il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. il étoit séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étoient appuyés à un bois : ils avoient l'avantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbok passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglants & des plus acharnez qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du Roi Auguste & de la Comtesse de Konisnar, connu sous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu, quoique sans aucun effet, Duc de Curlande, & à qui il n'a manqué que

la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. Il commandoit un Régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves Troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un Soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille : tant ils étoient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur Roi les avoit accoutumés.

Steinbok après cette victoire se souvenant que les Danois avoient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au Roi de Dannemark. Altena est au-dessus de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe qui peut apporter dans son Port d'assez gros Vaisseaux. Le Roi de Dannemark favorisoit cette Ville de beaucoup de Privilèges : son dessein étoit d'y établir un commerce florissant : déjà même l'industrie des Altenois encouragée par les sages vûes du Roi, commençoit à mettre leur Ville au nombre des Villes commerçantes & riches. Hambourg en concevoit de la jalousie, &

ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbok fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un Trompette aux Habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets, & qu'on alloit détruire leur Ville de fond en comble.

Les Magistrats vinrent se jeter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbok en demanda deux cens mille : les Altenois supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étoient leurs Correspondances, & assurèrent que le lendemain ils apporteroient cette somme : le General Suédois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure, ou qu'on alloit embraser Altena sans délai.

On disoit que les Hambourgeois avoient donné secrètement à Steinbok une grosse somme, pour acheter la ruine de cette ville qui leur faisoit ombrage ; & que Steinbok dans cette severité satisfaisoit également ses interêts, la vengeance, & celle de son maître.

Ses troupes étoient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une foible porte de bois & un fossé déjà comblé, étoient les seules défenses des Altenois. Ces malheureux furent obligez de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit :



c'étoit le 9. Janvier 1713. il faisoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes courbez sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, se réfugièrent en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étoient couverts de glace. On voïoit plusieurs jeunes gens qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées, emporterent leurs enfans, & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumoient leur patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore sortis de la ville lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois; tout fut consumé, & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates refugiez dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu, se traînerent aux portes de Hambourg, & supplièrent qu'on leur ouvrît, & qu'on leur sauvât la vie : mais les Ham-

bourgeois refuserent de les recevoir , sous pretexte qu'il régnoit dans Altena quelques maladies contagieuses. Ainsi la plupart de ces misérables expirerent sous les murs de Hambourg , en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois , & de celle des Hambourgeois , qui ne paroissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les Ministres & les Generaux de Pologne & de Dannemark écrivirent au Comte de Steinbok pour lui reprocher une cruauté si grande , qui faite sans nécessité , & demeurant sans excuse , soulevoit contre lui le ciel & la terre.

„ Steinbok répondit qu'il ne s'étoit por-  
 „ té à ces extrémitéz que pour apprendre  
 „ aux ennemis du Roi son maître à ne plus  
 „ faire une guerre de barbares , & à res-  
 „ pecter le droit des gens ; qu'ils avoient  
 „ rempli la Poméranie de leurs cruautés ,  
 „ dévasté cette belle Province , & vendu  
 „ près de cent mille habitans aux Turcs :  
 „ que les flambeaux qui avoient mis Altena  
 „ en cendres , étoient les représailles des  
 „ boulets rouges par qui Stade avoit été  
 „ consumée ; que la guerre n'étoit point  
 „ le théâtre de la moderation & de la dou-  
 „ ceur ; que ni le Roi de France Louis  
 „ XIV. qui avoit permis l'incendie du Pa-

ni latinat, ni Turcenne qui l'avoit exécuté, n'avoient point passé pour des hommes plus cruels que les autres : qu'enfin si ces excès étoient condamnables, il falloit en accuser les Moscovites, les Danois & les Saxons qui en avoient donné l'exemple. "

C'étoit avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisoient la guerre : si Charles XII. avoit paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présence, étoient encore animées de son esprit ; mais l'absence du Chef est toujours dangereuse aux affaires ; & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbok perdit par les détails ce qu'il avoit gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit, il ne pût empêcher les Moscovites, les Saxons & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noierent en passant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étoient sans ressource dans un pays où il étoit entouré de tous côtes d'ennemis puissans.

Le Holstein avoit alors pour Souverain

le jeune Duc Frederik âgé de douze ans ; neveu du Roi de Suède , & fils du Duc qui avoit été tué à la bataille de Craffau : l'Evêque de Lubek son oncle gouvernoit sous le nom d'Administrateur ce pais malheureux que ses Souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de son pupile , voulut conserver en aparence la neutralité ; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée d'un Roi de Suède , dont le Duc de Holstein pouvoit être l'heritier , & les armées des Alliez prêts à envahir cet Etat.

Le Comte Steinbok pressé par les ennemis , & ne pouvant plus conserver sa petite armée , somma l'Evêque administrateur de permettre qu'elle fût reçûe dans la forteresse de Tonninge. L'Evêque se trouva réduit ou à perdre entierement l'armée du Roi ; ou s'il la salvoit , à attirer sur le Holstein la vengeance du Dannemark.

Il eut recours à la finesse , ressource dangereuse des foibles : il ordonna au Colonel Volf , commandant à Tonninge de recevoir les troupes Suédoises dans la place. Mais en même tems il exigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre ; & Steinbok de son côté fit serment de tenir la négociation secrète.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa place, comme de sa propre autorité, & de paroître infidèle aux ordres de son Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc, du païs, & de Steinbok. Le Czar, le Roi de Dannemark, & le Roi de Prusse bloquerent Tonninge : les provisions qui devoient venir à la petite armée manquerent par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suède.

Enfin Steinbok fut obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemark avec ses troupes, le 17. Mars 1713. ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avoit gagné les deux celebres batailles d'Helsingbourg & de Gadebush, sous un General dont on avoit conçu les plus grandes esperances ; & le Roi de Dannemark eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous les progrès, & qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbok en sortant de Tonninge assura le Roi de Dannemark qu'il n'y étoit entré que par stratagème, & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet Officier le jura de même, & aima mieux subir la honte d'avoir été surpris, que de divulguer le secret de son maître.

Le Duc de Holstein & l'Evêque admini-

Arateur, protesterent qu'ils avoient conservé la neutralité : ils implorerent la médiation du Roi de Prusse & de l'Electeur de Hanover : toute cette politique n'étant point soutenue par la force, n'empêcha pas que le Roi de Dannemark n'assiégeât Volf dans Tonninge quelque tems après, avec ses troupes & celles du Czar : ce Commandant se rendit comme Steinbok, & avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au Roi de Danemark pour s'emparer des Etats du Duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même Roi de Danemark qui ravissoit sans scrupule les Duchez de Holstein, avoit cependant la générosité de traiter Steinbok avec considération, & faisoit voir que les Rois sont souvent plus occupez de leurs interêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiaire d'Altena libre dans Copenhague sur sa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbok ayant voulu s'évader, eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré & réduit à demander grace au Roi de Danemark, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réser-

ve de Stralsund, de l'Isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des Alliez ; elle fut sequestrée entre les mains du Roi de Prusse. Les Etats de Brême furent remplis de Garnisons Danoises. Au même tems les Moscovites inondoient la Finlande, & battoient les Suédois, que la confiance abandonnoit, & qui étant inférieurs en nombre, commençoient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerries la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son Roi s'obstinoit à rester à Démotica, & se repaissoit encore de l'esperance de ce secours Turc, sur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla, ce Visir si fier, qui s'obstinoit à la guerre contre les Moscovites malgré les vûes du Favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Visir étoit devenuë si dangereuse que personne n'osoit l'occuper, elle demeura vacante pendant six mois : enfin le Favori Ali Coumourgi prit le titre de Grand Visir. Alors toutes les esperances du Roi de Suède tombèrent. Il connoissoit Coumourgi d'autant mieux qu'il en avoit été servi quand les interêts de ce Favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Démotica enseveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette

oisiveté extrême succédant tout à coup aux plus violents exercices, lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit: On le croïoit mort dans toute l'Europe. Le Conseil de Régence qu'il avoit établi à Stokolm quand il partit de sa Capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Sénat vint en corps supplier la Princesse Ulrik Eléolor, sœur du Roi, de se charger de la Régence, pendant cette longue absence de son Frere: elle l'accepta; mais quand elle vit que le Sénat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Danemark qui attaquoient la Suède de tous côtez, cette Princesse jugeant bien que son frere ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la Régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçût le paquet de sa sœur à Demonica. Le Despotisme qu'il avoit succé en naissant lui faisoit oublier qu'autrefois la Suède avoit été libre, & que le Sénat gouvernoit anciennement le Royaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce corps que comme une troupe de domestiques qui vouloient commander dans la maison en l'absence du maître; il leur écrivit que s'ils prétendoient gouverner, il leur enverroient une de ses Bottes, & que ce seroit d'elle dont il faudroit



droit qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, & pour défendre enfin son païs, n'espérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au Grand Visir qu'il souhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

L'Ambassadeur de France Désaleurs qui s'étoit chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. Hé bien, dit le Visir au Comte Désaleurs, n'avois-je pas bien dit que l'année ne se passeroit pas sans que le Roi de Suède demandât à partir ? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeurer ; mais qu'il se détermine bien, & qu'il fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte Désaleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi, mais Charles avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à Grothusen le titre d'Ambassadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople ; suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer

pour amasser de quoi fournir à cette dépense étoient plus humiliants que l'ambassade n'étoit pompeuse.

M. Désaleurs prêta au Roi quarante mille écus, Grothusen avoit des Agents à Constantinople qui empruntoient en son nom à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cens pistoles d'un Marchand Anglois, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante comédie de l'ambassade Suédoise. Grothusen reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambassadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audience ; le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du Grand Visir, mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir répliqua sèchement que son Maître sçavoit donner quand il vouloit, & qu'il étoit au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournît au Roi abondamment ce qui étoit nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyoit, que peut-être même la Porte lui feroit quelque présent en son non monnoyé, mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin le premier Octobre 1714. le Roi

de Suède se mit en route pour quitter la  
 Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chia-  
 oux le vinrent prendre au Château de Dé-  
 mirtash où ce Prince demouroit depuis  
 quelques jours : il lui presenta de la part du  
 Grand Seigneur une large Tente d'écarla-  
 te brodée d'or, un Sabre avec une poignée  
 garnie de Pierrieres, & huit Chevaux Ara-  
 bes d'une beauté parfaite, avec des Selles  
 superbes, dont les Etriers étoient d'argens  
 massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de  
 dire qu'un Ecuier Arabe qui avoit soin de  
 ces Chevaux, donna au Roi leur généa-  
 logie; c'est un usage établi depuis long-tems  
 chez ces peuples qui semblent faire beau-  
 coup plus d'attention à la noblesse des Che-  
 vaux qu'à celle des hommes, ce qui peut-  
 être n'est pas si déraisonnable, puisque  
 chez les Animaux les races dont on a soin,  
 & qui sont sans mélange ne dégènerent  
 jamais.

Soixante Chariots chargez de toutes sor-  
 tes de provisions, & trois cens Chevaux  
 formoient le convoi. Le Capigi Pacha sca-  
 chant que plusieurs Turcs avoient prêté de  
 l'argent aux gens de la suite du Roi à un  
 gros interêt, lui dit que l'usure étant con-  
 traire à la Loi Mahometane, il supplioit  
 Sa Majesté de faire liquider toutes ces det-  
 tes, & d'ordonner au Résident, qu'il laissât

roit à Constantinople de ne payer que le capital. Non, dit le Roi, si mes Domestiques ont donné des Billets de cent écus, je veux les payer quand ils n'en auroient reçu que dix.

Il fit proposer aux Créanciers de le suivre, avec l'assurance d'être payez de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, & Grothusen eut soin qu'ils fussent payez.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur Hôte, le faisoient voyager à très petites journées, mais cette lenteur respectueuse gênoit l'impatience du Roi. Il se levoit dans la route à trois heures du matin selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire; la gravité Turque étoit dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le Roi prenoit plaisir à leur embarras, & disoit qu'il se vengeroit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gaignoit les frontières des Turcs, Stanislas en sortoit par un autre chemin, & alloit se retirer en Allemagne dans le Duché des deux Ponts, Province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alsace, & qui appartenoit aux Rois de Suède depuis que Charles X. successeur de Chris-

fin avoit joint cet héritage à la Couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce Duché, estimé alors environ soixante & dix mille écus ; ce fut là qu'aboutirent tant de projets , tant de guerres , & tant d'espérances. Stanislas vouloit & auroit pu faire un traité avantageux avec le Roi Auguste , mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses Terres & ses biens réels en Pologne pour lui consacrer le titre de Roi.

Ce Prince resta dans le Duché des deux Ponts jusqu'à la mort de Charles ; alors cette Province retournant à un Prince de la maison Palatine , il choisit sa retraite à Wissembourg dans l'Alsace François. M. Sum Envoyé du Roi Auguste en porta ses plaintes au Duc d'Orleans Régent de France. Le Duc d'Orleans répondit à M. Sum ces paroles remarquables.

*Monsieur, mandez au Roi votre maître que la France a toujours été l'asile des Rois malheureux.*

Le Roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne , apprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les Terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les Villes & les Villages où les Maréchaux des logis avoient par avance marqué sa route , faisoient des

préparatifs pour le recevoir ; tous ces Peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire dont les victoires , & les malheurs , les moindres actions , & le repos même , avoient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'essuyer toute cette pompe , ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender ; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stokolm qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targovits sur les frontières de la Transilvanie , après avoir congédié son escorte Turque , il rassembla sa suite dans une Grange , il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa Personne , & de se trouver le plutôt qu'ils pourroient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la Mer Baltique , environ à trois cens lieues de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui qu'un jeune homme nommé During qu'il avoit fait depuis peu Colonel ; & quitta ses Officiers gaîment , les laissant tous dans l'étonnement , dans la crainte & dans la tristesse ; il prit une perruque noire pour se déguiser , car il portoit toujours ses cheveux , mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine & un manteau bleu , prit le nom d'un

Officier Allemand & courut la poste à cheval avec le Colonel During.

Il évita dans sa route autant qu'il le pût les terres de ses ennemis déclarez & secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviere, le Virtemberg, & le Palatinat, la Vestphalie, & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiere journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives comme le Roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent; During aiant répondu qu'il avoit environ mille écus en or; Donne m'en la moitié, dit le Roi, je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'acheverai la route tout seul. During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il seroit en état de remonter à cheval & de suivre Sa Majesté: il le conjura de penser à tous les risques qu'il alloit courir. Le Roi inexorable se fit donner les cinq cens écus, & demanda des Chevaux. Alors During effrayé de la résolution du Roi, s'avisâ d'un

Aratagème innocent ; il tira à part le maître de la Poste , & lui montrant le Roi de Suède : Cet homme , lui dit-il , est mon cousin ; nous voyageons ensemble pour la même affaire , il voit que je suis malade & ne veut pas seulement m'attendre trois heures ; donnez-lui , je vous prie , le plus méchant Cheval de votre écurie , & cherchez-moi quelque Chaise ou quelque Chariot de poste.

Il mit deux Ducats dans la main du maître de la Poste , qui satisfait exactement à toutes ses demandes ; on donna au Roi un Cheval rétif & boiteux. Ce Monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage au milieu d'une nuit noire , avec le vent , la neige & la pluie. Son compagnon de voyage après avoir dormi quelques heures , se mit en route dans un Chariot traîné par de forts Chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suède , qui ne pouvant plus faire marcher sa monture , s'en alloit de son pied , gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During , il y dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route courant à cheval le jour , & dormant sur une charette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course , non sans



danger d'être arrêtez plus d'une fois , ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la Stralsund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la sentinelle qu'il étoit un Courier dépêché de Turquie par le Roi de Suède , & qu'il falloit qu'on le fit parler au General Duker Gouverneur de la place , dans le moment. La sentinelle répondit qu'il étoit trop tard , que le Gouverneur étoit couché , & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi répliqua qu'il venoit pour des affaires importantes , & leur déclara que s'ils n'alloient pas réveiller le Gouverneur sans délai , ils seroient tous pendus le lendemain matin. Un Sergent alla enfin réveiller le Gouverneur : Duker s'imagina que c'étoit peut-être un des Generaux du Roi de Suède ; on fit ouvrir les portes, on introduisit ce Courier dans sa chambre.

Duker à moitié endormi lui demanda des nouvelles du Roi de Suède : le Roi le prenant par le bras : Eh quoi , dit-il, Duker ! mes plus fideles sujets m'ont-ils oublié ? Le General reconnut le Roi : il ne pouvoit croire ses yeux ; il se jette en bas du lit , embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville :

tout le monde se leva ; les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandoient les uns aux autres ; Est-il vrai que le Roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché : il fallut lui couper ses bottes sur les jambes qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits : on lui fit une garde-robe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous les ennemis.

L'Europe étoit alors dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mil sept cens neuf.

La guerre qui avoit si long-tems déchiré toute la partie Meridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, étoit éteinte. Cette paix générale avoit été produite par des brouilleries partielles.

ambassadeurs arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'Oxford ministre habile, & le Lord Bolingbrooke un des plus brillants génies & l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux Duc de Malbourn, & engagèrent la Reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bien-tôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à regner paisiblement sur les débris de la Monarchie Espagnole. L'Empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermissoit dans ses vastes Etats; Louis XIV. n'aspiroit plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne Reine d'Angleterre étoit morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frere Jacques Stuart, Prince malheureux, exclus du Trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auroient donnée si son parti eût prévalu; Georges premier, Electeur de Hanover, fut reconnu unanimement Roi de la Grande Bretagne. Le Trône appartenoit à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descen-

cendit d'une fille de Jacques premier; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la Nation.

Georges appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue, & chez qui tout lui étoit étranger, se regardoit comme l'Electeur de Hanover, plutôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute son ambition étoit d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassoit tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il étoit adoré. Au reste il se plaisoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la roïauté étoit pour lui un fardeau pesant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus sages, & le seul qui connût sur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques; & telle la situation du Midi de l'Europe.

Les changemens arrivez dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre, & se réunissoient contre le Roi de Suède.

Auguste étoit depuis long-tems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du consentement de l'Empereur d'Allemagne

d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des Etats généraux, qui tous garants du traité d'Altranstad quand Charles XII. imposoit des loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouïssoit pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne en reprenant son Roi, reprit bien-tôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle étoit en armes pour l'obliger à se conformer au *Pacta Conventa*, Contrat sacré entre les Peuples & les Rois, & sembloit n'avoir rapellé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans le commencement de ces troubles, on n'entendoit pas prononcer le nom de Stanislas : son parti sembloit anéanti; & on ne se ressouvenoit en Pologne du Roi de Suède, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de Charles XII. en faisant tomber Stanislas, avoient aussi entraîné la chute du Duc de Holstein neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Danemarck. Le Roi de Suède avoit aimé tendrement le pere : Il étoit pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des Souverains qu'il avoit faits ou rétablis,

lui étoit aussi sensible que la perte de tant de Provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ces pertes : Frédéric Guillaume depuis peu Roi de Prusse, qui paroissoit avoir autant d'inclination à la guerre que son pere avoit été pacifique, commença par se faire livrer Stettin & une partie de la Poméranie pour quatre cent mille écus paiez au Roi de Danemark & au Czar.

Georges Ele&teur de Hanover devenu Roi d'Angleterre avoit aussi sequestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Danemark lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on dispo&oit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs interêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant au Czar il étoit sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites ; ses victoires, ses fautes même, sa persévérance à s'ir  
à montrer à ses Sujets, qu'il  
qu'il  
avoit  
se. D  
grie  
tant  
Rois  
long

ses travaux continuels en  
grand homme en tout genre  
toit pris ; la Livonie, l'In  
la moitié de la Finlande  
s qu'avoient conquises les  
Charles, étoient sous le

Pierre Alexiovits qui vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la mer Baltique, se voyoit alors maître de cette mer à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains: il étoit le meilleur charpentier, le meilleur amiral; le meilleur pilote du Nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même depuis le fonds du golphe de Bothnie, jusqu'à l'Océan, aiant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un Philosophe aux desseins d'un Empereur, & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avoit voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le Prince Gallicfin, Général formé par lui, & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la ville de Vasa, & battoit les Suédois; cet Empereur se mit en mer pour aller conquérir l'Isle d'Alan située dans la mer Baltique à douze lieuës de Stokolm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival Charles XII. se tenoit dans son lit à Demirtocca. Il s'embarqua au port de Cronflot qu'il avoit bâti depuis quel-

ques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port , la flotte qu'il contenoit , les Officiers & les matelots qui la montoient , tout cela étoit son ouvrage ; & de quelque côté qu'il jettât les yeux , il ne voïoit rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Rusſienne ſe trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan : elle étoit compoſée de 30. vaiſſeaux de ligne, de 80. galères ; & de cent demi galères. Elle portoit vingt mille ſoldats : l'Amiral Apraxin la commandoit : l'Empereur Moſcovite y ſervoit en qualité de Contre-Amiral : la flotte Suédoïſe vint le ſeize à ſa rencontre , commandée par le Vice-Amiral Erinchild. Elle étoit moins forte des deux tiers ; cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le Czar ſ'attacha au vaiſſeau d'Erinchild , & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize mille hommes dans Aland ; & aïant pris pluſieurs ſoldats Suédoïs qui n'avoient pu encore ſ'embarquer ſur la flotte d'Erinchild , il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il entra dans ſon port de Cronſtot avec le grand vaiſſeau d'Erinchild , trois autres de moindre grandeur , une frégate & ſix galères , dont il ſ'étoit rendu maître dans ce combat.



De Cronstot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa Flotte victorieuse & des Vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons ; après quoi il fit une entrée triomphante qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa Ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane, & où il voïoit alors trente quatre mille cinq cens maisons: Enfin parce qu'il se trouvoit non-seulement à la tête d'une Marine victorieuse, mais de la premiere Flotte Russe qu'on eût jamais vüe dans la Mer Baltique, & au milieu d'une Nation à qui le nom de Flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient décoré son triomphe à Moscou. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiovits y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boïard Russe nommé Romanodowsky, lequel representoit le Czar dans ces occasions solennelles, étoit assis sur un Trône, ayant à ses côtez douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui presenta la relation de sa victoire ; & on le déclara Vice-Amiral en considération de ses services: cérémonie bizarre; mais

utile dans un païs où la subordination militaire étoit une des nouveautés que le Czar avoit introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois de tous les côtés , & aiant aidé à les chasser de la Pologne , y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu médiateur entre la République & Auguste; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat , & toute cette fortune de Charles avoient passé au Czar : il en jouïssoit même plus utilement que n'avoit fait son rival ; car il faisoit servir tous ses succès à l'avantage de son païs. S'il prenoit une ville , les principaux artisans alloient porter à Petersbourg leur industrie : il transportoit en Moscovie les Manufactures , les Arts , les sciences des provinces conquises sur la Suède : ses Etats s'enrichissoient & se polissoient par ses victoires ; ce qui de tous les conquérans le rendoit le plus excusable.

La Suède au contraire privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avoit plus ni commerce , ni argent , ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étoient esclaves dans les vastes Etats du Czar , & presque autant avoient été vendus aux

Turcs & aux Tartares. L'espèce d'hommes manquoit sensiblement ; mais l'esperance renâquit dès qu'on sçut le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets , que la jeunesse des campagnes se presenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

*Fin du septième Livre.*



# LIVRE VIII.

*Charles marie la Princesse sa Sœur au Prince de Hesse : Il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suède : Entreprises du Baron de Goerts son premier Ministre : Projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiége Fridericshall en Norvege : Il est tué : Son caractère : Goerts est décapité.*

**L**E Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit Ulrique Eleonore , en mariage au Prince Féderik de Hesse Cassel.

La Reine Douairière , Grand'mere de Charles XII. & de la Princesse , âgée de quatre-vingt ans , fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le Palais de Stokolm , & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la

présence du Roi ; il resta dans Stralsund occupé à achever les Fortifications de cette place importante menacée par les Rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beaufrere Généralissime de ses Armées en Suède. Ce Prince avoit servi les Etats Généraux dans les guerres contre la France : il étoit regardé comme un bon Général ; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les Troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemark investirent la forte Ville de Visnar : les Danois, les Prussiens & les Saxons réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même tems vers Stralsund pour en former le siège. Les Rois de Dannemark & de Prusse coulèrent à fonds près de Stralsund cinq Vaisseaux Suédois. Le Czar étoit alors sur la Mer Baltique avec vingt grands Vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suède d'une descente ; tantôt il avançoit jusqu'à la côte d'Helsingbourg, tantôt il se presentoit à la hauteur de Stokolm. Toute la Suède étoit en ag-

mes sur les côtes, & n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédoient encore dans la Finlande vers le Golfe de Bothnie : mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, Fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stettin, tombe dans la Mer Baltique, est une petite Isle nommée Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & gauche : celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du Fleuve. Le Roi de Prusse avoit délogé les Suédois de cette Isle, & s'en étoit saisi aussi-bien que de Stettin qu'il gardoit en sequestre; le tout, disoit-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avoient repris l'Isle d'Usedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux Forts : l'un étoit le Fort de la *Swine* sur la branche de l'Oder qui porte ce nom, l'autre de plus de conséquence étoit Pennamondre sur l'autre cours de la Rivière. Le Roi de Suède n'avoit pour garder ces deux Forts & toute l'Isle, que deux cens cinquante Soldats Poméranien commandez par un vieil Officier Suédois nommé Duslep ou Duslerp dont le nom mérite d'être consacré.

Le Roi de Prusse envoie le 4. Aoust quinze cens hommes de pied, & huit cens Dragons pour débarquer dans l'Isle : ils arrivent & mettent pied à terre sans opposition du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce Fort comme le moins important ; & ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il se retira dans le Château de Pennamondre avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stettin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille Fantassins, & de quatre cens Cavaliers. Le dix-huit Aoust on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le Canon & par les Mortiers. Pendant le siège, un Soldat Suédois chargé en secret d'une Lettre de Charles XII. trouva le moyen d'aborder dans l'Isle, & de s'introduire dans Pennamondre : il rendit la Lettre au Commandant ; elle étoit conçue en ces termes.

*Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront au bord du fossé : défendez-vous jusqu'à la dernière goutte de votre sang ; je vous recommande à votre honneur & fortune.* CHARLES

Du Clerp ayant lu ce Billet résolut d'obéir, & de mourir comme il lui étoit ordonné

pour le service de son Maître. Le vingt-deux au point du jour les ennemis donnèrent l'assaut : les Assiégez n'ayant tiré que quand ils virent les Assiégeans au bord du Fossé en tuèrent un grand nombre : mais le Fossé étoit comblé, la brèche large ; le nombre des Assiégeans trop supérieurs : on entra dans le Château par deux endroits à la fois : le Commandant ne songea alors qu'à vendre cherement sa vie, & à obéir à la Lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entroient ; il retranche près d'un Bastion sa petite troupe qui eut l'aide & la fidélité de le suivre : il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnez de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière ; & après avoir perdu la moitié de ses Soldats, il est tué enfin avec son Lieutenant & son Major : alors cent Soldats qui restoient avec un seul Officier, demanderent la vie, & furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du Commandant la Lettre de son Maître qui fut portée au Roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'Isle d'Usedom, & les Isles voisines qui furent bientôt prises ; que Vismar étoit prêt de se rendre, qu'il n'avoit plus de Flotte, que la Suède étoit menacée, il étoit dans la ville  
de



de Stralsund ; & cette place étoit déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund Ville devenue fameuse en Europe par le siège qu'y soutint le Roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la Mer Baltique & le Lac de Franken sur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que par une chaussée étroite défendue par une Citadelle , & par des retranchemens qu'on croïoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes , & de plus le Roi de Suède lui-même. Les Rois de Dannemarck & de Prusse entreprirent ce siège avec une Armée de trente six mille hommes composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur-d'assiéger Charles XII. étoit un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles , & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suède dans le commencement du siège disoit qu'il ne comprenoit pas comment une Place bien fortifiée & munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs Places, mais presque jamais par un siège régulier : la terreur de ses armes avoit alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeoit pas des

tres par lui-même & n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiégeans presserent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

On sçait que la Mer Baltique n'a ni flux, ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville, & qui étoit apuyé du côté de l'occident à un marais impraticable, & du côté de l'orient à la mer, sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que lorsque les vents d'occident souffoient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la Mer Baltique vers l'orient, & ne leur laissoient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement qu'on eût cru bordé d'une Mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fonds ; il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune ; il déserta, & alla au quartier du Comte de Wakerbath, General des troupes Saxonnnes, donner avis qu'on pouvoit passer la Mer à gué, & penetrer sans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit le vent d'occident soufflant encore, le Lieutenant Colonel Kepel entra dans l'eau, suivi de dix

huit cens hommes ; deux mille s'avançoient en même tems sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : Toute l'artillerie des Prussiens tiroit , & les Prussiens & les Danois donnoient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voioient venir si temerairement en aparence sur la chaussée : mais tout à coup Kepel avec ses dix-huit cens hommes entre dans le retranchement du côté de la Mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entroient pêle mêle avec les fuyards ; deux Officiers & quatre soldats Saxons étoient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris , & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens 24. canons , que l'on tourna contre Stralsund. Le siege fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canona & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la Mer Baltique est l'isle de Rugen qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les Bour-

geois auroient pû se retirer s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette île étoit d'une conséquence extrême pour Charles : il voïoit bien que si les ennemis en étoient les maîtres, il se trouveroit assiégé par terre & par mer ; & que selon toutes les apparences il seroit réduit, ou à s'enfvelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si long-tems méprisez, & auxquels il avoit imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes réglées.

Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans l'Île de Rugen, dont l'abord est très difficile : enfin aiant fait construire des barques le Prince d'Anhalt à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans l'Île le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le jour même le Roi après avoir disputé pendant trois heures un ouvrage avancé, rentrant dans sa maison accablé de fatigue, apprend que les Danois & les Prussiens sont dans Rugen. Il étoit huit heures du soir quand on lui dit cette nou-

velle : Il se jette aussi-tôt dans un bateau  
 de Pêcheur avec Poniatosky, Grothusen;  
 During Dardof; & à neuf heures il étoit  
 déjà dans l'isle; il joint ses deux mille sol-  
 dats qui'étoient retranchez près d'un pe-  
 tit port à trois lieues de l'endroit où l'en-  
 nemi avoit abordé. Il se met à leur tête  
 & marche au milieu de la nuit dans un si-  
 lence profond. Le Prince d'Anhalt avoit  
 déjà retranché ses troupes par une pré-  
 caution qui sembloit inutile. Les Officiers  
 qui commandoient sous lui ne s'atten-  
 doient pas d'être attaquez la nuit même, &  
 croïoient Charles XII. à Stralsund; mais  
 le Prince d'Anhalt qui sçavoit de quoi  
 Charles étoit capable, avoit fait creuser  
 un fossé profond, bordé de chevaux de fr-  
 se, & prenoit toutes les sûretés; comme  
 s'il eût eu une armée supérieure en nom-  
 bre à combattre.

A deux heures du matin Charles arri-  
 ve aux ennemis sans faire le moindre bruit.  
 Ses soldats se disoient les uns aux autres;  
*arrachez les Chevaux de frise.* Ces paroles  
 furent entendues des sentinelles : l'alarme  
 est donnée aussi-tôt  
 les ennemis se mettent à  
 ayant ôté les chev-  
 ui un large fossé :  
*je ne m'y attendois*

découragea, point : il ne sçavoit pas combien de troupes étoient débarquées ; ses ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obscurité de la nuit sembloit favorable à Charles : il prend son parti sur le champ , il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de tout le reste. Les chevaux de frise arrachez , la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tuez par les coups de mousquet tirez au hazard servirent de facines. Le Roi , les Généraux qu'il avoit avec lui , les Officiers & les Soldats les plus intrepides montent sur l'épaule des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois & les Prussiens ; mais le nombre étoit trop inégal : les Suédois furent repoussez après un quart d'heure de combat ; & repassèrent le fossé : le Prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine : il ne sçavoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui fuyoit devant lui. Ce Roi malheureux rallia sa troupe en plein champ , & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothusen le favori du Roi, & le Général Dardof, tombèrent morts

auprès de lui. Charles en combattant passa  
 sur le corps de ce dernier qui respiroit en-  
 core. Doring qui l'avoit seul accompagné  
 dans son voyage de Turquie à Stralsund  
 fut tué à ses yeux.

Lui-même eut un coup de fusil près de la  
 mamelle gauche : Le Comte Poniatosky  
 étoit dans ce moment auprès de sa person-  
 ne ; il avoit eu le bonheur de lui sauver la  
 vie à Pultava : il la lui sauva encore dans  
 ce combat de Rugen , & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit  
 de l'Isle nommé Alteferre, où il y avoit un  
 fort dont ils étoient encore maîtres. De là  
 le Roi repassa à Stralsund , obligé d'aban-  
 donner les braves troupes qui l'avoient si  
 bien secondé dans cette entreprise : elles fu-  
 rent faites prisonnières de guerre deux  
 jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce mal-  
 heureux régiment François , composé des  
 débris de la bataille d'Hosted , qui avoit  
 passé au service du Roi Auguste : & de  
 là au Roi de Suède : la plupart des soldats  
 furent incorporez dans un nouveau Ré-  
 giment d'un fils du Prince d'Anhalt qui  
 fut leur quatrième maître : celui qui  
 commandoit dans Rugen ce Régiment  
 errant , étoit alors ce même Comte de Vil-  
 longue , qui avoit si généreusement ex-

Posé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. il fut pris avec sa troupe , & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services , de fatigues , & de malheurs.

Le Roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affoiblir ses forces , renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé , étoit tel qu'on l'avoit vu à Bender. Il ne s'étonnoit de rien : le jour il faisoit faire des coupures & des retranchemens derrière ses murailles : la nuit il faisoit de sorties sur l'ennemi ; cependant Stralsund étoit battu en brèche : les bombes pleuvoient sur les maisons : la moitié de la ville étoit en cendres : les Bourgeois loin de murmurer , pleins d'admiration pour leur Maître, dont les fatigues , la sobriété & le courage les étonnoient , étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties ; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des Lettres pour la Suède à un Secrétaire , une Bombe tomba sur la maison , perça le toit , & vint éclater près de la Chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le Cabinet où le Roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille , ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un



bonheur étonnant nul des éclats qui sautoient en l'air , n'entra dans ce Cabinet , dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la Bombe & au fracas de la maison qui sembloit tomber , la plume échapa des mains du Secrétaire. Qu'y a-t'il donc ? lui dit le Roi d'un air tranquille , pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne pût répondre que ces mots : Eh , Sire , la Bombe ! Eh bien , reprit le Roi , qu'a de commun la Bombe avec la Lettre que je vous dicte ? continuez.

Il y avoit alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suède. C'étoit un Colbert, Comte de Croissy , Lieutenant General des Armées de France , frere du Marquis de Torcy , celebre Ministre d'Etat , & parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de Charles XII. c'étoit presque la même chose. Le Roi entretenoit Croissy des heures entières dans les endroits les plus exposez, pendant que le Canon & les Bombes tuoient du monde à côté & derriere eux, sans que le Roi s'aperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il

pût avant le siège, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suède & de Prusse ; mais celui-ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien céder. Le Comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchoit souvent auprès de lui sur le même Manteau : il avoit en partageant ses dangers & ses fatigues acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardiesse dans ceux qu'il aimoit : il disoit quelquefois au Comte de Croissy, *veni, - maledicamus de rege. Alons, disons un peu de mal de Charles XII.*

Croissy resta jausqu'au 13. Novembre dans la Ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suède qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison déperie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet on en donna un quatre jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les Grenadiers: enfin le nombre prévalut ; les Assiégeans en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux jours

dans la Ville , attendant à tout moment un assaut general. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les Bombes & par le Canon : le jour d'après les Officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question de défendre : mais la retraite étoit devenuë aussi dangereuse que la place même. La Mer Baltique étoit couverte de Vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avoit dans le Port de Stralsund qu'une petite Barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendoient cette retraite glorieuse , y déterminèrent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la Mer étoit couverte dans le Port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la Barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund , & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent , & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vue de l'Isle de Rugen , près d'un endroit nommé la Barbette , où les Danois avoient élevé une batterie de douze Canons. Ils tirèrent sur le Roi : les Matelots faisoient force de voiles & de rames pour s'éloigner &

un coup de Canon tua deux hommes à côté de Charles , un autre fracassa la mâit de la Barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ses Vaisseaux qui croisoient dans la Mer Baltique : dès le lendemain il aborda à Isted en Scanie , & de là se rendit à Carlescroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un Vaisseau de cent vingt Canons pour aller donner des Lois au Nord.

Si près de la Capitale , on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence : mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à revoir des Peuples qui l'aimoient , & qu'il étoit forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du Lac Weter en Ostrogocie : il s'y rendit en poste , suivi d'un seul domestique , & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carlescroon où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Royaume. Il croyoit que tous ses Sujets n'étoient nés que pour le suivre à la guerre , & il les avoit accoutumés à le croire aussi.

: On enrôloit de jeunes gens de quinze ans ;

ans ; il ne resta dans plusieurs Villages que des vieillards, des enfans & des femmes : on voyoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre,

Il étoit encore plus difficile d'avoir une Flotte : pour y suppléer on donna des commissions à des Armateurs , qui moyennant des Privilèges excessifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques Vaisseaux : ces efforts étoient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais , il fallut prendre la substance des Peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons , & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les Magasins du Roi : on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le Royaume , que le Gouvernement paya en Billets , & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la soye , qui avoient des perruques & des épées dorées furent taxez. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le Peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre Roi ; mais le Païsan le plus malheureux de la Suède sçavoit que son Maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettoit sans murmure à des rigueurs que le

Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miseres particulieres : on s'attendoit à tout moment à voir les Moscovites , les Danois , les Prussiens , les Saxons , les Anglois descendre en Suède : cette crainte étoit si-bien fondée & si forte , que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux , les enfouissoient dans la terre.

En effet une flotte Angloise avoit déjà paru dans la Mer Baltique ; & le Roi de Dannemark avoit la parole du Czar , que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suède au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de défendre son pays menacé par tant de Princes , il passa en Norvege au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal on n'avoit point encore vu de General qui ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis , fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son beau-frere l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvege que par des défilez assez dangereux ; & quand on les a passés on rencontre de dis-  
tance en distance , des flaques d'eau que la

Mer y forme entre des rochers : il falloit faire des Ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroient pû arrêter l'armée Suédoise : mais on n'avoit pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suède comme il en étoit convenu avec ses Alliez.

La raison de cette inaction étoit un dessein des plus grands, mais en même tems des difficiles à exécuter qu'ait jamais formez l'imagination humaine.

Le Baron Henri de Goerts né dans le Holstein, & Ministre du Prince, à qui il ne restoit plus alors que le titre de ce Duché, aiant rendu des services importans au Roi de Suède pendant le séjour de ce Monarque à Bender, étoit depuis devenu son Favori & son premier Ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effraïoit, nul moyen ne lui coutoit ; il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il alloit de Suède en France, en Angleterre, en Hollande essaïer lui même les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été

capable d'ébranler toute l'Europe ; & il en avoit conçu l'idée. Ce que son maître étoit à la tête d'une Armée, il l'étoit dans le cabinet : aussi prit-il sur Charles XII. un ascendant qu'aucun Ministre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au Comte Piper, recevoit alors des leçons du Baron de Goerts, d'autant plus soumis à ce Ministre, que le malheur le mettoit dans la nécessité d'écouter des conseils, & que Goerts ne lui en donnoit que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suède, Georges Electeur de Hanover, Roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le seul que Charles n'eût point offensé ; que Georges étoit entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il sembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetez à vil prix du Roi de Dannemark, à qui ils n'appartenoient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar étoit secrètement mécontent des Allicz, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque devenu trop dan-



gereux n'aspiroit qu'à mettre le pied. Vismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14. Fevrier 1716. ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites qui étoient dans le Mekelbourg parussent à ce siege. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avoient aliéné l'esprit du Czar, & avoient peut être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliez conquis par une seule puissance : il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs alliez. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relevent bien-tôt.

Dès l'année 1714. le Czar eût pu faire une descente en Suède ; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Prusse, alliez justement jaloux ; soit qu'il ne crut pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls païsans avoient vaincu l'élite des troupes Danoises ; il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puissans Monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montoient

pas alors à plus de dix huit millions de nos livrés. Il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en étoit encore incertain, & le travail ruineux. Il établissoit un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportoient que des esperances: ses Provinces nouvellement conquises augmentoient sa puissance & sa gloire, sans accroître ses revenus. Il falloit du tems pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu, & par la contagion, vuide d'habitans, & qui étoit alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises qu'il faisoit tous les jours, épuisoient ses finances: Il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoies, remède qui ne guerit jamais les maux d'un Etat, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Goerts bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au Roi de Suède d'acheter la paix de l'Empereur & de Moscovie à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant

à entendre que Pierre Alexiovits & Charles XII. réunis , pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moyen de faire la paix avec le Czar , sans céder une grande partie des Ptovinces qui sont à l'orient & au nord de la mer Baltique : mais il lui fit considérer qu'en cedant ses Provinces que le Czar possédoit déjà , & qu'on ne pouvoit reprendre , le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le Trône de Pologne , de replacer le fils de Jacques II. sur celui d'Angleterre , & de rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flatté de ces grandes idées , sans pourtant y compter beaucoup , donna carte blanche à son Ministre : Goerts partit de Suède muni d'un plein pouvoir qui l'autorisoit à tout sans restriction, & qui le rendoit Plénipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugeroit à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la Cour de Moscou par le moyen d'un Ecoffois nommé Arskins premier Médecin du Czar , dévoué au parti du Prétendant , ainsi que l'étoient presque tous les Ecoffois qui ne subsistoient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Médecin fit valoir au Princesse Menzikof l'importance & la grandeur du pro-

jet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit intéressé. Le Prince Menzikof goûta ses ouvertures; le Czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède comme il en étoit convenu avec les Alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui même sous prétexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le Duc de Meckelbourg son Neveu & la Noblesse de ce païs; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre sa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche; ils ne vouloient pas d'un voisin si terrible, qui aiant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur, & en opprimer les Souverains. Plus ils étoient irrités, plus le grand projet du Baron de Goerts s'avançoit vers le succès. Il négocioit cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le Czar les amusoit tous aussi par des esperances. Charles XII. cependant étoit en Norvège avec son beau-frere le Prince de Hesse, à la tête de vingt-mille hommes; la Province n'étoit gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps que le Roi & le Prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania capitale du Royaume; la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde, mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes; une armée & une flotte Danoise approchoient pour défendre la Norvège. Charles qui manquoit de vivres se retira en Suède attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandoit un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Goerts fit chercher jusques dans les mers de l'Asie un secours qui tout odieux qu'il paroïssoit n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avoit long tems que des Pirates de toutes nations, & particulièrement des Anglois ayant fait entr'eux une association, infestoient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis par tout sans quartier, ils venoient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande Isle à l'Orient de l'Afrique. C'étoient des hommes désesperez, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquoit que de la justice pour être héroïques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais

les Loix des Nations leur fermoient tous les Ports du Monde.

Dés qu'ils scûrent que Charles XII. étoit retourné en Suède, ils espererent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur feroit une bonne composition : ils lui envoyèrent un député qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandois, & qui alla proposer au Baron de Goerts de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offroient de se rendre avec soixante vaisseaux chargez de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition ; on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois, l'un nommé Kromstrom & l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces Corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal Alberony, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jacques II. sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pied dans le Ministère, & qu'il avoit l'Espagne à retablir avant que de songer à bouleverser d'autres

Royaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Régence de France au Duc d'Orleans, & la Couronne de la Grande Bretagne au Roi Georges : tant un seul homme est dangereux quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Goerts ayant ainsi dispersé à la Cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement qu'il méditoit, alla secrètement en France & de-là en Hollande, où il vit les adhérens du Prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontents d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir & des troupes qu'ils pouvoient mettre sur pied. Les mécontents ne demandoient qu'un secours de dix mille hommes, & faisoient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte de Gillembourg, Ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par

le Baron de Goerts , eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontents , il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du Prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables que Goerts toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques Vaisseaux , & en achetta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs Officiers , entr'autres le Chevalier de Follard , qui ayant fait trente campagnes dans les Armées Françoises , & y ayant fait peu de fortune , avoit été depuis peu offrir ses services au Roi de Suède , moins par des vûes interressées que par le desir de servir sous un Roi qui avoit une réputation si étonnante. Le Chevalier de Follard esperoit d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre ; il avoit étudié toute sa vie cet art en Philosophe , & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur Polibe. Ses vûes furent goûtées de Charles XII. qui lui-même avoit fait la guerre d'une manière nouvelle , & qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume ; il destina le Chevalier de Follard à être un des instrumens dont il devoit se servir dans la descente projetée.



en Ecosse. Ce Gentilhomme executa en France les ordres secrets du Baron de Goerts. Beaucoup d'Officiers François, un plus grand nombre d'Irlandois entrèrent dans cette conjuration d'une espee nouvelle qui se tramoit en même tems en Angleterre, en France, en Espagne, en Moscovie, & dont les branches s'étendoient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces preparatifs étoient encore peu de chose pour le Baron de Goerts; mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvoit réussir, étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles; il restoit beaucoup des difficultez à aplanir. Le Baron Osterman, Ministre d'Etat en Moscovie ne s'étoit point laissé entraîner d'abord aux vûes de Goerts; il étoit aussi circonspect que le Ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente & mesurée vouloit laisser tout meurir, lorsque le genie impatient de l'autre prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'Empereur son maître ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse; il retardoit par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le Baron de Goerts

Le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France ; il lui manquoit d'avoir vu cette nation célèbre , qui est depuis plus de cent ans censurée , enviée , & imitée par tous ses voisins ; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre , & exercer en même tems sa politique.

Goerts vit deux fois à la Haye cet Empereur , il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable ; les grands desseins paroissoient couverts d'un secret impenetrable ; il se flattoit que l'Europe ne les apprendroit que par l'exécution. Il ne parloit cependant à la Haye que de paix ; il disoit hautement qu'il vouloit regarder le Roi d'Angleterre comme le pacificateur du nord ; il pressoit même en aparence la tenuë d'un Congrès à Brunswik , où les interêts de la Suède & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orléans Régent de France ; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes dont le métier est de vendre le secret de leurs amis , & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies , étoit tellement multiplié en France sous

son gouvernement, que la moitié de la nation étoit devenuë l'espion de l'autre. Le Duc d'Orleans lié avec le Roi d'Angleterre par des engagements personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même tems les Hollandois qui prenoient des ombrages de la conduite de Goerts, communiquèrent leurs soupçons au Ministre Anglois. Goerts & Gillembourg poursuivoient leurs desseins avec chaleur, lors qu'ils furent arrêtez tous deux, l'un à la Haye & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg, Ambassadeur de Suède, avoit violé le droit des gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoié, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats Generaux d'Hollande, par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de Goerts. Ils chargerent même le Comte de Velderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Goerts demanda au Comte de Velderen s'il étoit connu de lui? Oûi, Monsieur, répondit le Hollandois. Hé bien, dit le Baron de Goerts; si vous me connoissez, vous devez sçavoir que je ne dis que ce que je veux. L'interrogatoire ne fut guères

poussé plus loin ; tous les Ambassadeurs ; mais particulièrement le Marquis de Monteleon Ministre d'Espagne en Angleterre , protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de Goerts & de Gillembourg. Les Hollandois étoient sans excuse ; ils avoient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier Ministre du Roi de Suède , qui n'avoit rien machiné contre eux ; mais ils agissoient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre , il n'avoit rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du baron de Goerts & du comte de Gillembourg trouvées dans les papiers de ce dernier. Le Roi de Suède étoit alors dans la Province de Scanie ; on lui apporta ces lettres imprimées , avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avoit pas aussi imprimé les siennes ? Il ordona aussitôt qu'on arrêtât à Stokolm le Résident Anglois avec toute sa famille & ses domestiques ; mais il ne pût se vanger sur les Hollandois qui n'avoient point alors de Ministre à la Cour de Suède. Cependant il n'avoüa ni ne désavoüa le Baron de Goerts ; trop fier pour

nier une entreprise qu'il avoit aprouvée, & trop sage pour convenir d'un dessein évané presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Goerts; il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assurance d'une amitié sincère: le Roi Georges reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers quand elle est découverte, est anéantie: mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de May de la même année mil sept cens dix-sept. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les Académies, les Bibliothèques publiques, les Cabinets des Curieux, les Maisons Royales; il proposa au Duc d'Orléans Régent de France un traité dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite; son dessein étoit de se réunir avec le Roi de Suède qui lui cédoit de grandes Provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'Empire de la Mer Baltique, d'affoi-

blir les Anglois par une guerre civile & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le Roi Staniflas aux prises avec le Roi Auguste , afin que le feu étant allumé de tous côtez , il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre , selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vûes il proposa au Régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie , & de plus une alliance offensive & défensive avec ces Couronnes & celles d'Espagne. Ce traité qui paroissoit si naturel , si utile à ces Nations , & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe , ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenoit précisément dans ce tems des engagemens tout contraires : il se liguoit avec l'Empereur d'Allemagne & Georges Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeoit alors dans l'esprit de tous les Princes au point que le Czar étoit prêt de se déclarer contre son ancien allié le Roi Auguste ; & d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi ; pendant que la France alloit en faveur des Allemans & des Anglois faire la guerre au petit-fils de Louïs XIV. après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tresors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des

voies indirectes , fut que le Régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du Baron de Goerts & du Comte Gillembourg. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin , après avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur qui voyageoit pour s'instruire ; mais trop de François ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avoit laissés ; & le législateur , le créateur d'une nation nouvelle , le grand homme leur échappa.

Ce qu'il cherchoit dans le Duc d'Orléans , il le trouva bien-tôt dans le Cardinal Albéroni , devenu tout puissant en Espagne. Albéroni ne souhaitoit rien tant que le rétablissement du Prétendant , & comme Ministre de l'Espagne que l'Angleterre avoit si mal-traitée , & comme ennemi personnel du Duc d'Orléans lié avec l'Angleterre contre l'Espagne , & enfin comme Prêtre d'une Eglise pour laquelle le pere du Prétendant avoit si mal à propos perdu sa Couronne.

Le Duc d'Ormond aussi aimé en Angleterre que le Duc de Malbouroug y étoit admiré , avoit quitté son païs à l'avènement du Roi Georges , & étoit alors retiré à Madrid ; il alla muni des pleins pouvoirs du Roi d'Espagne & du Prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau

en Curlande , accompagné d'Irnegan autre Anglois , homme habile & entreprenant. Il demanda la nièce du Czar en mariage pour le fils de Jacques II. espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems au lieu de les avancer. Le Baron de Goerts avoit dans ses projets destiné depuis long-tems cette Princesse au Duc de Holstein , qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du Duc d'Ormond , il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août , aussi-bien que le Comte de Gillembourg , sans que le Roi de Suède eût daigné faire la moindre excuse au Roi d'Angleterre , ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son Ministre.

En même tems on élargit à Stokolm le Résident Anglois & toute sa famille , qui avoit été traitée avec beaucoup plus de sévérité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Goerts en liberté fut un ennemi déchaîné , qui outre les puissans motifs qui l'agitoient , eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar : ses insinuations prévalurent plus que jamais



auprès de ce Prince ; d'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un seul Plénipotentiaire de Moscovie tous les obstacles qui retardoient la conclusion de la paix avec la Suède ; il prit entre ses mains une carte géographique que le Czar avoit dessinée lui-même ; & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer Glaciale en passant par le Lac Ladoga, il se fit fort de porter son Maître à céder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie, & la Livonie ; ensuite il lui parla du mariage de la nièce du Czar avec le Duc de Holstein, le flattant que le Duc lui pourroit céder ses Etats. moyennant un équivalent, que par là il seroit membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattoit ainsi les vûes ambitieuses du Monarque Moscovite, étoit au Prétendant la Princesse Czarienne, en même tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre, & il remplissoit toutes ses vûes à la fois.

Le Czar nomma l'Isle d'Aland pour les conférences que son Ministre d'Etat Osterman devoit avoir avec le Baron de Goerts. On pria le Duc d'Ormond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le

Czar ne vouloit rompre que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Pétersbourg Irnégan, le confident du Duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la Ville avec tant de précaution qu'il ne sortoit que de nuit, & ne voyoit jamais les Ministres du Czar, que déguisé tantôt en Païsan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'Ormond fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand Partisan du Prétendant : & le Baron de Goerts plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de Troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent ; le crédit étoit épuisé en dedans & en dehors du Royaume. La France qui lui avoit fourni quelques subsides dans les dernières années de Louis XIV. n'en donnoit plus sous la Régence du Duc d'Orléans, qui se conduisoit par des vûes toutes contraires. L'Espagne en promettoit, mais n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de Goerts donna alors une libre étendue à un projet qu'il avoit déjà essayé avant d'aller en France & en Hollande. C'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent.

de sorte qu'une piece de cuivre dont la valeur intrinsèque est un demi sol, passoit pour trente ou pour quarante, avec la marque du Prince ; à peu près comme dans une Ville assiégée les Gouverneurs ont souvent payé les Soldats & les Bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictives inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pais libre : elles ont quelquefois sauvé une République, mais elles ruinent presque sûrement une Monarchie : car les Peuples manquant bientôt de confiance, le ministère est réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les Particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Royaume de Suède.

Le Baron de Goerres ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public ses nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité

d'un mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le Baron de Goerts. Les Peuples toujours pleins de vénération pour Charles XII. n'osoient presque le haïr, & faisoient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les Finances, étoit doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre execrable à la Nation; les Prêtres qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles Espèces de cuivre avoient l'empreinte de quelques Dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnoie, les Dieux du Baron de Goerts.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignoient comme un homme attaché par sa naissance au Duc de Holstein, & capable de

de lui mettre un jour la Couronne de Suède sur la tête. Il n'avoit plû dans le Royaume qu'à Charles XII. mais cette aversion générale ne servoit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission, il lui laissa un pouvoir absolu dans le Gouvernement intérieur du Royaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardoit les négociations avec le Czar; il lui recommanda sur tout de presser les conférences de l'Isle d'Aland.

En effet, dès que Goerts eut achevé à Stokolm les arrangemens des Finances qui demandoient sa présence, il partit pour aller consommer avec le Ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Goerts après sa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendoit à la Suède tout le reste; il s'unissoit avec Charles XII. dans le dessein de rétablir le Roi Stanislas sur le Trône de Pologne, & s'engageoit à rentrer dans ce pays avec quatre vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même Roi Auguste en-  
fa-

veur duquel il avoit fait dix ans la guerre : il fournissoit au Roi de Suède les Vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Suède, & trente mille en Allemagne ; les forces réunies de Pierre & de Charles devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses Etats de Hanover, & sur tout dans Brême & Verden : les mêmes groupes auroient servi à rétablir le Duc de Holstein, & forcé le Roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en usa dès-lors comme si les armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avoient déjà exécuté tout ce qu'on méditoit. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t'elle répondre à la proposition d'un Prince dont elle croyoit n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de sécurité ; il entrevit l'orage qui le menaçoit. Fleming qui étoit le plus défiant de tous les hommes, & celui dont on devoit le plus se défier, soupçonna les desseins du Czar, & celui du Roi de Suède en faveur du Roi Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le Duché des deux Ponts, comme quelques années auparavant, on avoit saisi Jacques Sobiesky en Silesie ; mais Stanislas se tint

sur ses gardes , & cette entreprise échoua.

Quelques aventuriers qui devoient exécuter cet enlèvement , chercherent à mériter leur récompense en assassinant Stanislas. Ils comploterent de se cacher derrière une haye près de laquelle ce Monarque devoit passer , & de le tuer à coups de fusil. Stanislas fut averti du complot : il vint près de l'endroit marqué un peu avant le tems auquel les assassins devoient l'attendre , il les trouva qui s'assembloient. Il marcha droit à eux avec un seul Page ; la moindre circonstance dérangée suffit quelque fois pour déconcerter des complices. Ces malheureux n'étant pas encore arrivez à l'endroit où ils devoient faire leur coup , n'avoient pas eu le tems de se confirmer dans leur résolution. Ils furent étonnez de la présence du Roi. Mes amis , leur dit-il , je ne puis croire que des personnes à qui je n'ai jamais fait du mal veüillent m'ôter la vie ; si la nécessité vous réduit à commettre un assassinat , voilà de l'argent , soïez honnêtes gens. En disant ces paroles il leur jeta quelques pistoles , & s'éloigna d'eux en les laissant dans l'admiration de sa vertu , & dans le repentir de leur crime.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvege au mois d'Octobre 1718. il avoit si bien pris

toutes ses mesures , qu'il esperoit se rendre maître en fix mois de ce Roïaume. Il aimoit mieux aller conquerir des rochers au milieu des neiges & des glaces dans l'âpreté de l'hiver , qui tue les animaux en Suède même , où l'air est moins rigoureux , que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des-mains de ses ennemis ; c'est qu'il esperoit que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettroit bien-tôt en état de refaisir toutes ces provinces ; bien plus sa gloire étoit flattée d'enlever un Roïaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall , près de la manche de Dannemark , entre les villes de Bahus & d'Anslo est située Frederiks Hall , place forte & importante , qu'on regardoit comme la clef du Roïaume. Charles en forma le siège au mois de Decembre. Le soldat transi de froid , pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace ; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espece de roc : mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voïant à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en eût de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norvege au cœur de l'hiver sur de la paille ou sur une planche en-



envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes, & les autres presque gelez, voyant leur Roi qui souffroit comme eux, n'osoient proferer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expedition, qu'aïant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de tems il pourroit supporter la faim sans en être abattu: il passa cinq jours entiers sans manger ni boire, le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, & descendit chez le Prince de Hesse son beau-frere, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avoit point de voisin auquel il ne fut redoutable.

Le Onze Décembre jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mé-

content. Monsieur Megret Ingenieur François , qui conduisoit le siège , l'assura que la place seroit prise dans huit jours ; nous verrons, dit le Roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisoit un angle avec la parallèle , il se mit à genoux sur le talus intérieur , & appuyant ses coudes sur le parapet , resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles , quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII. ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains , & même Monsieur de la Motraye ont rapporté entre le Roi & l'Ingénieur Megret , est absolument fautive ; voici ce que je sçai de véritable sur cet événement.

Le Roi étoit exposé presque à mi corps à une batterie de Canon pointée vis-à-vis l'angle où il étoit ; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux François : l'un étoit Monsieur Siker son aide de camp, homme de tête & d'exécution , qui s'étoit mis à son service en Turquie , & qui étoit particulièrement attaché au Prince de Hesse ; l'autre étoit cet Ingénieur ; Le Canon tiroit sur eux à cartouche , mais le Roi qui se decouvroit davantage étoit le plus exposé

té. A quelque pas derrière étoit le Comte Sweren qui commandoit la tranchée ; le Comte Poſſe Capitaine aux Gardes, & un aide de Camp nommé Kulbert , recevoient des ordres de lui. Siker & Mégret virent dans ce moment le Roi de Suède qui tomboit ſur le parapet en faiſant un grand ſoupir ; ils ſ'aprocherent , il étoit déjà mort : une balle peſant une demi livre l'avoit atteint à la temple droite , & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts : ſa tête étoit renverſée ſur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé, & le droit entièrement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avoit été celui de ſa mort ; cependant il avoit eu la force en expirant d'une manière ſi ſubite , de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée : il étoit encore dans cette attitude : à ce ſpectacle Mégret, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe ſinon ; *voilà la pièce finie , allons-nous-en* : Siker court ſur le champ avertir le Comte Sweren. Ils reſolurent enſemble de dérober la connoiſſance de cette mort aux Soldats , juſqu'à ce que le Prince de Hefſe en pût être informé ; on envelopa le corps d'un manteau gris , Siker mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du Roi ; en cet état on transporta Charles ſous le nom du Capitaine Carlsberg , au travers des trou-

pes qui voyoient passer leur Roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'instant que personne ne ne sortît du Camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre ses mesures pour faire tomber la Couronne sur la tête de sa femme, & pour en exclure le Duc de Holstein qui pouvoit y prétendre.

Ainsi perit à l'âge de trente-six ans & demi Charles XII. Roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, & ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amoli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée & unie ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les Rois qui aît vécu sans foiblesse. Il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles deviennent défauts, & où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté. fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède : son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort : sa justice a été quelque fois jusqu'à la cruauté, & dans les dernières années

le maintien de son autorité aprochoit de la tyrannie. Ses grandes qualitez , dont une seule eût pû immortaliser un autre Prince , ont fait le malheur de son païs. Il n'attaqua jamais personne , mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeance. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant , sans avoir l'envie d'agrandir ses États ; il vouloit gagner des Empires pour les donner ; sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêchèrent d'être bon politique , qualité sans laquelle on n'a jamais vu de Conquérant. Avant la bataille il avoit une extrême confiance , après la victoire il n'avoit que de la modestie , après la défaite que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même , comptant pour rien la peine & la vie de ses Sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme , & admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux Rois combien un Gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse & noble, il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur , un nez bien formé , mais le bas du visage désagréable , & trop souvent défiguré par

un rire fréquent qui ne parloit que des lèvres , presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu , & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractère , cette timidité qu'on nomme mauvaise honte ; il eût été embarrassé dans une conversation , parceque s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre , il n'avoit jamais connu la société ; il n'avoit lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les Commentaires de César & l'histoire d'Alexandre. Mais il avoit écrit quelques reflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. il l'avoüa au Chevalier de Follart , & lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava.

A l'égard de sa religion , quoique les sentimens d'un Prince ne doivent point influer sur les autres hommes , & que l'opinion d'un Monarque aussi peu instruit que Charles ne soit d'aucun poids dans ces matières , cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde Charles XII. Je sçai de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire , que Charles fut

Luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. il vit alors à Lipsik le fameux Philosophe Monsieur Leibnits qui pensoit & parloit librement, & qui avoit déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un Prince; Charles XII. puisa dans la conversation de ce Philosophe beaucoup d'indifférence pour le Luthéranisme. Depuis ayant eu chez les Turcs plus de loisir encore, & ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. Il ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisoit son courage, & qui justifioit ses témérités. Le Czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la religion & sur la destinée. Mais il en parloit plus souvent; car il s'entretenoit familièrement de tout avec ses Favoris, & avoit par dessus Charles l'étude de la Philosophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des Princes que les hommes malins & credules prétendent toujours avoir été empoisonnez ou assassinez. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'étoit Monsieur Siker lui-même qui avoit tué le Roi de Suède. Ce brave Officier fut long tems désespéré de cette calomnie; un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paro-

les: J'aurois pû tuer le Roi de Suède, mais tel étoit mon respect pour ce Héros que si je l'avois voulu, je n'aurois pas osé.

Après sa mort les Suédois plus accablez que flattez de sa gloire abolirent la puissance absoluë dont le Baron de Goerts leur avoit fait éprouver l'excez. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princesse sœur de Charles XII. & l'obligerent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la Nation; elle promit par des sermens réitérez qu'elle ne tenteroit jamais de rétablir le pouvoir arbitraire; elle sacrifia depuis la jalousie de la Roïauté à la tendresse conjugale, en cedant la Couronne, à son mari, & ce le engagea les Etats à élire ce Prince qui monta sur le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de Goerts arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le Sénat de Stockolm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la Ville; exemple de vengeance, peut-être encore plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suède admire encore.



REMARQUES  
HISTORIQUES ET CRITIQUES  
SUR  
L'HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.

ROY DE SUEDE.

PAR MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Pour servir de SUPPLEMENT à cet  
OUVRAGE.

Par M. DE LA MOTTE.

*Nouvelle Edition corrigée & augmentée*



*A Londres, & se vend*

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { MICHEL-ÉTIENNE DAVID, à la Providence,  
Et ANTOINE DE HEUQUEVILLE, au coin de  
la rue Gillecoeur, à la Paix.

---

M. DCC. XXXII

1872  
1873  
IX

LETTRE  
DE  
M. DE LA MOTRAYE  
A  
M. DE VOLTAIRE.

*Contenant des Remarques Historiques & Critiques sur son HISTOIRE DE CHARLES XII. ROY DE SUEDE. Pour servir de SUPPLEMENT à cet OUVRAGE.*



OTRE petit commerce de Lettres, Monsieur, a cessé avec vos questions sur quelques faits de la vie de *Charles XII.* & par mes réponses à ces questions ; mais l'amitié dont nous nous donnâmes réciproquement les premières marques en 1728. à *Paris*, n'a pas cessé de mon côté, & mon

A ij

admiration pour tout ce qui part de votre plume croît de plus en plus. Je me flatte que vous regarderez comme une preuve de cette amitié, la liberté que je prens de faire quelques Observations sur divers endroits de votre Histoire, où vous vous êtes trompé. J'en suis même requis par des personnes de considération, qui rendent justice à votre mérite, & qui jugent par la lecture des deux premiers volumes de mes Voyages, qu'ayant eu pendant tant d'années l'honneur d'approcher votre Héros, & de converser continuellement avec ses Officiers, j'ai dû être mieux informé que vous de ce qui le regarde, & même en sçavoir beaucoup plus que je n'en ai écrit. J'ajouterai que plusieurs de ces personnes, qui ont une connoissance parfaite, non seulement de *Charles XII.* mais encore du *Czar Pierre I.* & de la *Czarine Catherine*, trouvent que ce que j'en ai dit dans mon troisiéme volume, qui vient de paroître, est conforme à la vérité, quoi qu'il ne s'accorde pas avec quelques faits que vous raportez.

Tout le monde convient que votre Livre est très-bien écrit; cela suffiroit, dit-on, pour un Roman où l'invention domine; mais ce n'est pas assez pour une Histoire où la vérité doit regner absolument, où il faut des nerfs & de la force, plutôt que des graces & des fleurs. On se plaint que vous n'avez

*Sur l'Histoire de Charles XII.*

pas emprunté de la vérité, cette Reine de l'Histoire, tous vos Memoires. C'est, Monsieur, un malheur que les Auteurs ont de commun avec les Princes, de ne pouvoir voir bien des choses que par les yeux d'autrui, qui ne sont pas toujours fidèles. On se plaint que vous faites dire & faire à Charles ce que personne ne lui a entendu ni dire, ni vu faire; que vous confondez & changez le tems, les lieux, les personnes, leurs noms, leurs titres, leurs offices, &c.

Jugeant de vous, Monsieur, par moi-même, qui ai déclaré dans la Préface de mon troisiéme Volume, que je me tiendrois fort obligé à ceux qui y trouvant des erreurs de fait, voudroient bien me les indiquer, & que je me ferois un devoir de montrer ma déférence pour leurs lumieres, en me retractant dans le premier Ouvrage que je donnerai au public, comme j'ai commencé de faire dans un Errata que je donnai dernièrement; jugeant, dis-je, de vous par moi-même, j'ai cru vous faire plaisir en vous marquant les principaux endroits où vous vous êtes écarté de la vérité, pour avoir mis trop de confiance en des gens mal instruits de ce qu'ils vous ont dit, ou qui pour paroître mieux informez que les autres, vous ont débité leurs imaginations pour des faits autentiques.

Dans le premier Livre de votre Histoire (je n'en marquerai point les pages, à cause

de  
ru  
16  
lei  
O  
v  
re  
gr  
en  
tu  
po  
de  
né

*Paris*, laquelle, s'il en faut croire le titre, a été revue & corrigée par l'Auteur. Ces fautes d'impression me rappellent la douleur que j'ai eu d'en trouver un grand nombre dans l'Édition des deux premiers volumes de mes Voyages imprimés en mon absence, & même dans celle du dernier; quelque soin que j'aye pris pour le rendre plus correct; & je m'en consolerais, pourveu qu'on ne puisse me reprocher d'avoir avancé des faits contraires à la vérité. Je puis garantir tout ce que j'ai dit avoir vu; j'ai pris toutes les mesures que j'ai cru nécessaires pour n'être pas trompé sur les faits que je ne pouvois voir: si après tout cela il m'est arrivé de faire des fautes, on ne sçauroit s'en prendre à moi sans quelque injustice; mais puisque j'ai commencé à parler ici de moi, je ne sçaurois oublier de

*Suy.*

me disculpe  
qu'on peut  
au *François*  
saisir d'au-  
ce reproche  
rences sont  
j'en ai eu ,  
des person-  
elles ne rép

sient-elles mes intentions, qui, graces à Dieu,  
ont toujours été droites. Mon ouvrage avoit  
été annoncé. Je m'étois engagé par des sous-  
criptions à le donner, lorsque Milord *Balti-*  
*more* me proposa de faire avec lui un voyage  
en *Amerique*. J'avoüerai que cette passion  
décidée que j'ai toujours eue pour les voya-  
ges, ne me permit pas de refuser son offre :  
il devoit partir au mois d'Août de l'année  
derniere : je ne fus occupé que du soin de  
remplir mes engagements pour être prêt pour  
ce tems-là. Je devois mon Ouvrage à la Na-  
tion *Françoise* & à la Nation *Angloise* : je pris  
donc le parti de le donner dans les deux lan-  
gues, & de retrancher pour cela de mes Me-  
moires ce qui me paroïssoit moins digne  
d'attention. Voilà dans l'exacte verité, l'his-  
toire de ma faute, que je réparerai du meil-  
leur de mon cœur à mon retour de l'*Ameri-*  
*que* ( voyage que ce Seigneur a bien différé,  
mais n'a pas rompu ) cette faute n'a d'autre  
cause que cette même passion qui a produit

les deux premiers volumes ; & si le Lecteur a pris quelque plaisir à les lire, je lui demande grace pour le dernier, en faveur des précédens. Je retourne, Monsieur, à votre Histoire.

Ce qui me surprend, c'est que vous n'avez pas corrigé dans cette Edition ce que vous dites de M. *le Fort*, qu'il étoit fils d'un Français réfugié à Genève, & qu'il alla d'abord chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites. Cela ne s'accorde point avec ce que j'en ai appris, tant de la bouche des Moscovites, que des Genevois. Je répéterai ici quelques circonstances de ce que j'en ai rapporté dans mon troisième volume.

Monsieur *le Fort* étoit d'une famille Genevoise partagée entre la Magistrature & le Commerce. Après qu'il eut achevé ses études d'une manière qui répondoit à la beauté de son génie, son pere voulut qu'il fit un choix entre ces deux états. Il ne pouvoit aucun penchant ni pour l'un ni pour l'autre ; il en avoit au contraire un fort grand pour la Guerre ; il ne se faisoit presque point d'Exercice ou de Revûe qu'il n'y courût ; il lisoit tous les Livres de Fortifications & de Batailles qu'il pouvoit trouver. Cependant se voyant pressé par son pere sur ce choix, il demanda à être envoyé dans un Comptoir à Amsterdam. Son pere l'envoya chez M. *François*, fameux Négociant de cette grande Ville,



celui-ci fut charmé de son application aux études, dont il s'acquît en très-peu de temps une connoissance parfaite; & M. François envoyant à Copenhague un vaisseau chargé pour son compte, le *Ferr* le pria de lui permettre d'y aller en quelque qualité qu'il lui plairoit, lui offrant d'avoir un soin particulier de ses intérêts. Il lui accorda sa demande, & le fit *Supercargo*; celui-ci s'acquitta de sa commission d'une manière très-avantageuse pour son maître. Quoique sa profession de Marchand ne soit guere propre à recommander un jeune homme dans les pays militaires, son bon air & ses manières polies firent comme oublier sa profession, & le rendirent agréable aux Officiers. Il sentit la passion pour les Armées se réveiller à la vue des Troupes *Danoises*: elle devint plus forte que jamais. Il eut des liaisons avec quelques Officiers, sous lesquels il fit une espèce d'apprentissage militaire, se mettant au rang de leurs soldats quand ils faisoient l'exercice; il apprenoit plus en un jour que les nouveaux soldats ne pouvoient apprendre en un mois. Il devint bien tôt aussi capable de faire faire l'exercice à ses camarades, que ses maîtres. Ayant vu dire un jour à un Officier dans la Compagnie duquel il se trouvoit, qu'il y avoit un Ambassadeur nommé pour la Cour de *Russie*, & que cet Ambassadeur cherchoit quelques Pages grands & bien faits, il té-

moigna une grande envie de voyager , & de voir d'autres pays que ceux qu'il avoit vus jusques-là, & ajouta qu'il se trouveroit heureux si son Excellence le vouloit accepter en cette qualité. L'Officier lui dit qu'il connoissoit particulièrement l'Ambassadeur , & lui promit de le recommander ; ce qu'il fit. L'Ambassadeur souhaita de le voir , & le même jour l'Officier le presenta à ce Ministre , qui fut charmé de son air , de sa physionomie , & de ses manieres aisées & libres, & en même tems respectueuses. Il lui fit connoître qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'accompagner , qu'il ne partiroit que dans deux mois , & qu'il auroit le tems de se préparer au voyage. *Le Fero* remercia son futur maître de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire , & dit qu'il alloit écrire sur le champ à son pere & à M. *Franconis* , pour avoir leur consentement. Il le fit en des termes si persuasifs , & avec des promesses si engageantes à Monsieur *Franconis* en particulier touchant son Commerce avec la *Russie* ( dont celui-ci ressent dans la suite les effets ) qu'il obtint ce qu'il desiroit , avec tout le credit dont il pourroit avoir besoin. Le tems du départ étant venu , il s'embarqua avec son maître sur un Vaisseau de guerre pour *Libau* , Ville de *Courlande* , dont j'ai parlé dans mon troisième volume , d'où ils allèrent à *Mitau* ( résidence du Duc de *Courlande* ) & l'Ambassa-

leur ayant pour ce Duc quelque connoissance  
 du Roy son maître , s'y arrêta quelques se-  
 maines, pendant lesquelles le *Fort*, qui avoit  
 une facilité prodigieuse pour les Langues ,  
 sachant déjà le *Hollandois*, l'*Allemand* & le  
*Danois* , s'apliqua à celle du Pays , qui est  
 un Dialecte de l'*Esclavon* ( Langue commu-  
 ne aux *Courlandois* , aux *Livoniens* & aux  
*Polonois* avec les *Russiens* ) & en aprit assez  
 pour servir d'interprete à son maître pen-  
 dant tout le voyage jusqu'à *Moscov*, où il  
 se fortifia bien tôt dans le *Russien*, qui est le  
 meilleur Dialecte de cette Langue. L'Ambas-  
 sadeur étant un homme d'un mérite & d'une  
 magnificence extraordinaire, plut fort aux  
 deux freres *Czars*, *Jean* & *Pierre*, qui gou-  
 vernoient alors conjointement. Il plut par  
 sa magnificence à *Jean*, Prince, qu'un mal  
 auquel il étoit sujet avoit rendu presque im-  
 becille , & qu'à bien que l'aîné, n'avoit guère  
 que l'apparence de *Czar*; & se fit estimer de  
*Pierre* par son mérite. Celui-ci le visitoit, le  
 traitoit à sa table , & alloit quelquefois man-  
 ger chez lui. Ce Prince ayant un jour remar-  
 qué le respect avec lequel le *Fort* se tenoit  
 derrière la chaise de son maître pendant le  
 dîner , & l'envisageant , fut frappé de son  
 bon air & de sa physionomie; & comme il  
 servoit d'interprete & parloit bon *Russien* ,  
 Sa Majesté lui demanda de quelle nation il  
 étoit , où il avoit appris cette Langue , & il

lui fit d'autres questions, auxquelles il répondit d'une manière satisfaisante. Le Czar en fut charme, & lui demanda s'il vouloit entrer à son service. *Le Fort* répondit: „ Que  
 „ quelque inclination qu'il pût avoir de servir un si grand Prince, il dépendoit d'un  
 „ Seigneùr qui lui donnoit tous les jours des marques de sa bonté, & sans le consentement de qui son devoir & sa reconnaissance ne lui permettoient pas de promettre, ni de faire aucune chose. „ Mais, dit *Pierre*, si j'obtenois ce consentement de ton maître, serois-tu bien aise d'être auprès de moi? „ Oüi, Sire, repliqua-t'il, mais je prie V. Majesté de ne le lui pas demander par ma bouche. „ *Pierre* se contenta de faire dire par son propre Interprete à l'Ambassadeur: Ce jeune homme parle bon Ruslien. L'Ambassadeur loua sa grande facilité à apprendre les Langues, & lui dit tout ce qu'il vouloit. *mand, Danois, &c.* I  
 dessus par modestie. I  
 plus derrière la chaise  
 où est le Port? Qu'il n  
 vin. On l'en avertit, &  
 & de fort bonne grâce  
 que l'Ambassadeur revint  
 lui fit connoître qu'il  
 Fort auprès de lui, &  
 s'en priver, il lui donneroit un de ses Inter-

pretres pour le servir durant tout le tems qu'il resteroit à sa Cour. L'Ambassadeur répondit que cet échange étoit trop avantageux & trop honorable au jeune homme, & qu'il lui vouloit trop de bien pour n'y pas consentir. *He bien* (repliqua *Pierre*) *s'il en est lui-même content, qu'il vienne demain matin me trouver.* Le *Fort* y fut, & Sa Majesté *Czarienne* le fit son Valet de chambre & son Interprete. Il devint bien-tôt favori de son nouveau maître, qui le menoit par tout avec lui, & lui faisoit toutes les questions dont il s'avisoit, & auxquelles le *Fort* faisoit des réponses qui plaisoient infiniment à ce Monarque. Un jour qu'il l'entretenoit sur la Cour de *Danemarck*, & sur les Gardes du corps du Roy, le *Czar* lui demanda ce qu'il pensoit des siens, & lui ordonna de le dire librement & sans déguisement. „ Je pense, dit le *Fort*, que ce sont de beaux hommes, de même „ que tous vos autres soldats, à qui il ne „ manque que d'être disciplinez & habillez „ à notre maniere. „ Ajoutant que leurs longues Robes ne convenoient nullement à des gens de guerre, étant trop embarrassantes. Le *Czar* répondit : *Ne pourrais-tu point me faire voir quelques habits convenables ?* „ Je tâcherai, dit le *Fort*. Il alla le même jour chez l'Ambassadeur de *Danemarck*, se fit prendre par son Tailleur la mesure d'un habit de Capitaine des Gardes du Corps, &

en commanda un autre de simple Garde. Deux jours après il parut avec le premier habit au lever du *Clar*, qui le prit d'abord pour un étranger, & ne le reconnut que lors qu'il parla. Ce Prince se mit à rire, loua sa diligence, & approuva l'habillement. Quelques jours après il parut avec l'habit de simple Garde du Corps. Le *Clar* en fut si satisfait, qu'il dit qu'il vouloit en avoir de semblables pour une Compagnie de 50. hommes, dont il le feroit Capitaine, & la faire discipliner à la manière des Cours dont il l'avoit entretenus. Le *For* chercha chez tous les Marchands étrangers établis à *Miscou* tout ce qui étoit nécessaire pour habiller cette Compagnie, & ayant arrêté tous les Tailleurs étrangers qui se trouvoient dans la Ville, demanda un ordre au *Clar* pour faire prendre la mesure de ceux d'entre eux. Ses valets étoient de plus belle taille, & avoient meilleure mine. Il prit aussi quelques Officiers étrangers, ou des soldats qui avoient quelque connoissance de l'exercice militaire, & en composa la Compagnie. Cela étant fait, il se mit à la tête de ces 50. hommes, & alla faire battre le tambour devant la porte du Palais, un peu avant l'heure que les *Sarhis* avoient coutume d'y paroître. Le *Clar* ayant regardé par la fenêtre, fut agréablement surpris de ce spectacle. Le *For* donna les premières leçons de l'exercice militaire : & la

vuë de ce Prince, qui dit après que cela fut fait, qu'il vouloit entrer dans cette Compagnie, & apprendre cet exercice sous le commandement de *le Fort*. Il se fit faire un habit de simple Garde du Corps, & se distingua bien-tôt parmi ses nouveaux camarades, ayant des talens extraordinaires pour toutes sortes de choses. Quant à son frere *Jean*, il se contenta d'être spectateur, ou de tenir seul le rang de *Carr*, pendant que *Pierre* faisoit le personnage de soldat. Il résolut de discipliner ainsi toutes ses Troupes, & donna dès-lors au Capitaine *le Fort*, comme il l'appelloit, ordre de lui faire venir autant d'étrangers qu'il seroit possible, en leur promettant les encouragemens qu'il croiroit les plus propres à les attirer. On fit de grosses remises à *Geneve*, à *Amsterdam*, & autres lieux que nomme *le Fort*, qui se souvint de *M. Francois*. Vous voyez, Monsieur, que *M. le Fort* n'alla pas exprès chercher du ser-

48 *XX. Le Comte d'Artois, en 1793.*  
 Le Prince de qui il n'aurait pas fait, mais  
 un très vrai ami qu'il en eût toutes les qualités  
 qu'elles méritoient, & fit une espèce de ser-  
 ment qu'il n'a jamais violé, de ne plus boire  
 de vin, ni d'aucune liqueur forte. Il eût eu  
 à souhaiter pour sa gloire & le bonheur de  
 ses sujets, qu'il se fût ainsi corrigé de ses au-  
 tres défauts ; de cette opulente que ne sa-  
 voir qu'avec la vie ; de cette inflexibilité  
 dans toutes ses résolutions, ses entreprises &  
 ses ordres pour l'exécution ; de cette bravou-  
 re, qui ne lui montrait de la gloire que dans  
 les dangers, les difficultés, & le sacri-  
 fice du plus grand nombre d'hommes, tant  
 ses amis que ses ennemis ; d'un mot d'un  
 cet esprit de contradiction ; qui voyant & sou-  
 vent les Généraux à lui conseiller le contrai-  
 re de ce qu'il falloit faire ; après avoir re-  
 marqué que s'ils voulaient, par exemple,  
 attaquer une place par l'endroit le plus im-  
 possible, il la feroit infailliblement attaquer par  
 le plus fort. J'en ai donné quelques exem-  
 ples dans mon second volume ; & dans le  
 dernier : je n'en répéterai qu'un.

Le Comte d'Artois ayant repris le Fort de  
 Demmandes sur les Saxons par capitulation,  
 après une aussi longue & aussi vigoureuse at-  
 taque des assiégeans, que fut la résistance  
 des assiégés ; ce jeune Héros vouloit à toute  
 force qu'on y fit rentrer les prisonniers pour  
 le prendre d'assaut, & sans donner ni recu-  
 voir



voit de quartier. C'est ce que m'a assuré un Colonel *Suedois* qui étoit présent, & dont j'ai fait mention dans mon dernier volume.

Les relations de la victoire de *Narva*, assiégé par les *Moscovites* en 1700. varient fort, & ce que j'en ai appris de ce Colonel, & d'autres Officiers, tant *Suedois* que *Livooniens* qui s'y trouverent, ne s'accorde pas tout à fait avec ce que vous en dites. Vous faites débarquer *Charles* avec 16000. hommes d'Infanterie & 4000. de Cavalerie, prendre la marche par *Revel* avec seulement

lui disputèrent le terrain pendant plusieurs heures, faisant un feu terrible sur les Suédois qui avoient à leur tête le brave Général *Rybinder* ; mais que, faute d'être encore agueris, ou d'être animés comme les ennemis par la présence de leur Prince, qui étoit allé chercher à *Pleskouv* un renfort de 35000 hommes, ils lâchèrent pied : que les Suédois forgerent leur retranchement & leurs lignes & qu'un grand nombre de *Moscovites* qui cherchoient leur salut dans la fuite, fut noyé en voulant traverser la rivière, un plus grand

abandonné me ; & au quel le plus grand de tous  
 donna des prisonniers : qu'il y eut de ceux  
 en vain à la bataille de Tewkesbury. Sur des  
 de prisonniers ce sont les braves. C'est ainsi que  
 d'un Rabbington, qui avoient été des pro-  
 diges de valeur : que la Cavalerie s'éleva  
 et se laissa en assez bon ordre, & d'un  
 d'aller, qu'elles rendirent un peu en de-  
 d'ailleurs, la première nouvelle de la défaite  
 de la grande armée. . . . .  
 : les Officiers dont je viens de parler m'ont  
 raconté en d'autres particularités ; que le  
 nombre des prisonniers s'éleva à un  
 grand, que pour s'en débarrasser on les  
 vint à leur maître, après leur avoir  
 qu'à tout temps, & comptés de  
 la même de leur maître de chasser, qu'ils  
 étoient obligés de se défaire des durs  
 On que quelques soldats s'éleva les chasses  
 sans de tant, & un ce éon, comme de  
 pèche de bœufs y jusqu'à plus d'une lieue de  
 d'Arden : ils ne m'ont rien dit de la mode  
 du Roy, qui lui fit remarquer quelques  
 prisonniers dans la relation de cette victoire  
 et de ses reproches à un Officier sur la  
 d'un, non plus que de sa réflexion naturelle  
 & prophétique sur la destinée du Prince de  
 Georges. Mais ceux qui se souviennent d'une  
 action, ne savent pas toujours tout ce qui  
 s'y passa. . . . .  
 & je ne puis disputer point l'écritologie.





Enfin il va perdre à *Androux* le fruit de neuf  
années de victoire (comme vous remarquez  
fort bien) avec le titre d'Invincible; & ~~est~~  
~~trop~~ tard aperçu qu'il avoit enseigné à ses  
ennemis l'art de la guerre. Ainsi les Romains  
de force de battre les *Gaulois*, les *Britons* &  
autres nations barbares, leur apprirent leur  
manière de combattre, & de vaincre les



avoir un cheval tué sous lui, dont il n'eût  
suffisamment satisfait que s'il l'eût en avoir eu  
vingt. Si on peut dire qu'il a été barbare  
à l'égard de ces malheureux, il s'en est  
suivi une mort par son ordre. Quand on en di-  
rait qu'il ne l'a été qu'une fois, je suppose  
que vous avez en vue l'exécution de l'infon-  
né Comte. *Paris le 20. Mars 1700.*

Je rapporterai ici ce que j'ai pu recueillir  
des différentes personnes, les moins partiales.  
On peut entendre selon moi par la mort  
d'un homme injustement cruel. Je sçai que de  
exécution à Paris, générale, et si cruelle  
le Roy ne contint de le faire exécuter. Il  
fut rompu tout vif, voulut dire, que soit  
propre à servir. Officier au service de Sa Majesté  
juste, et si faire votre exécution.

La relation qu'a écrite de l'exécution du  
Comte *Paris*, id. Chapelain qui l'a écrite au  
sujet de l'exécution qu'on a donné à l'Ordre de  
St. Michel en Angleterre, de d'autres relations en  
France et en Allemagne, donnent une idée d'im-  
portance à cet infonné Comte, qui le fait  
regarder comme un martyr de la liberté de  
de l'amour de sa patrie, dont il avoit été plus  
de la cause, et les interprètes jusqu'au pied de  
l'échafaud. J'ai tâché d'excuser cette rigueur dans  
mon second volume, en l'attribuant à la sur-  
tendance de quelques Officiers. Surtout  
aux conseils d'un favori, dont le Roy ne veut  
rien des perfidies qu'à l'Ordre de St. Michel.



dequ'il portoit jamais de sa persécution les loix  
monitrices que fit Pape à Charles XI. Il ne  
nomme d'ailleurs les complices, de piller  
des biens & des privilèges que leurs offi-  
ciers de Gustave Adolphe, en considération  
de leur récompense des services qu'ils lui  
avoient rendu dans ses armées, n'avoient pu  
que paroître justes dans un Essai libre ach-  
qué est l'usage de la mort; mais elles étoient devenu-  
es criminelles en Suède, où le Roy entroit  
le despoil de la capitale aux Suédois l'édit  
de leurs propres (mains) de l'injustice de son  
Père. L'accueil qu'il fit à son fils de la part  
de son père, quelque espérance au malin  
d'adoucir son cœur, mais il fut bien surpris d'être  
publié dès le soir même par la bouche d'un  
ami, que les ordres étoient donnés de l'envoyer  
à la mort de lui faire son procès comme cou-  
pable de haute trahison. Il quitta son logis  
pâle et à terre par le conseil de ces amis sép-  
arés, se cacha de se faire en diligence, de lui être  
par bien sûr d'être de la condamnation. Il fit  
en vain tous ses efforts (à ce que plusieurs  
personnes m'ont assuré) tant par des lettres  
qu'il remit entre les mains du Ministre de  
Suède à la Cour de Palatin, que par des Let-  
tres qu'il écrivit au Sénat de Stockholm, pour  
obtenir son pardon & pour faire de son cœur  
nouveau de de la punition de ses ennemis  
Charles XI. étant mort, Charles XII. aussi son  
héréditaire son père & son père, n'ont pas





[illegible]

même ignoroient encore qu'ils étoient le  
 maître. Mais je sçais bien que ce Duc, un  
 des plus grands Généraux de son siècle &  
 des siècles passés, dont le Roi Guillaume  
 le recommandoit dans son lit de mort à la  
 Reine, étoit comme le plus capable de com-  
 mander ses armées, dis qu'il avoit le sçavoir  
 de, & de cœur chaud, je sçais bien, dis-je, que  
 ce Duc que l'Empereur com. Prince de l'Em-  
 pire après la bataille de Mollat, ne fut pas  
 traité par le Roi de Sard, ni par son premier  
 Ministre avec les égards dus à son caractère  
 & à son rang. Voici ce que j'ai appris d'un  
 Gentilhomme qui étoit en capote avec le  
 Duc, lors qu'il alla prendre l'audience qu'il  
 avoit demandé au Comte d'Artois. Il lui ra-  
 conta que le Duc arrivant à la porte de ce Ministre  
 précipitamment se dit, hélas qu'il avoit mal gâté  
 sa réputation, & lui fut pour répondre que le  
 Comte étoit empêché. Le Duc attendit une  
 heure & demie de suite, & ne put descendre.  
 Dès que le Duc l'aperçut par la porte près de  
 la recevoir, il sortit de sa office, se mettant  
 son chapeau, il passa devant lui sans le sa-  
 luer, & se retira à côté, comme pour faire  
 du salut après l'avoir saluementre beau-  
 coup plus longtemps qu'il n'avoit en l'habitude  
 pour cela, il l'aprocha, & lui parla avec son  
 éloquence & sa politesse ordinaire de sa  
 conduite & de sa réputation. Le Duc lui dit  
 que si l'honneur étoit un bien, il étoit un mal, &

Charles XII. pendant son séjour à Brandebourg n'aurait jamais remarqué en lui la moindre affection pour la France. Il a au contraire tous jours employé dans son art de son Empire préférentiellement à tous autres étrangers. Il ne pouvoit cacher son inquiétude de la mort de leurs peres. Je n'ai point senti d'obliges Suédois qui ne fussent bons Français. Il n'a seulement regardé le plaidoyer quoda France en les avoit abandonnez dans leur malheur, & qu'ils n'avoient pas reçu depuis la bataille de Poltava qu'il soit des subsides stipulés. Il a traité en faveur des Calvinistes Protestans qu'on ne salue rompre à l'Empereur Joseph II. que Charles en fut plus avoué d'imposer des lois, ne s'attacha qu'à l'ordre de la monarchie de Russie en passant par la Sclavie qu'on ne de, car Protestans en par en plein droit. Il leur des privilèges & des Eglises qu'ils avoient reconstruits par ces traités. Il a vu le l'Ambassadeur que nous faisons voyant par le Grand Seigneur au Roi de Sardaigne un Agent envoyé à la République de Pologne qui voyant que tous les Ministres étrangers complimentaient les uns sur les victoires & le nouveau Roi sur son avènement à la couronne, se fit de même.

Vous dites que la gangrene se répandit dans le Roi suédois en sortant de la bataille de Poltava; ce qui fut qu'à Brandebourg qu'il en perdit quelques symptômes. Ses Medecins de qu'il

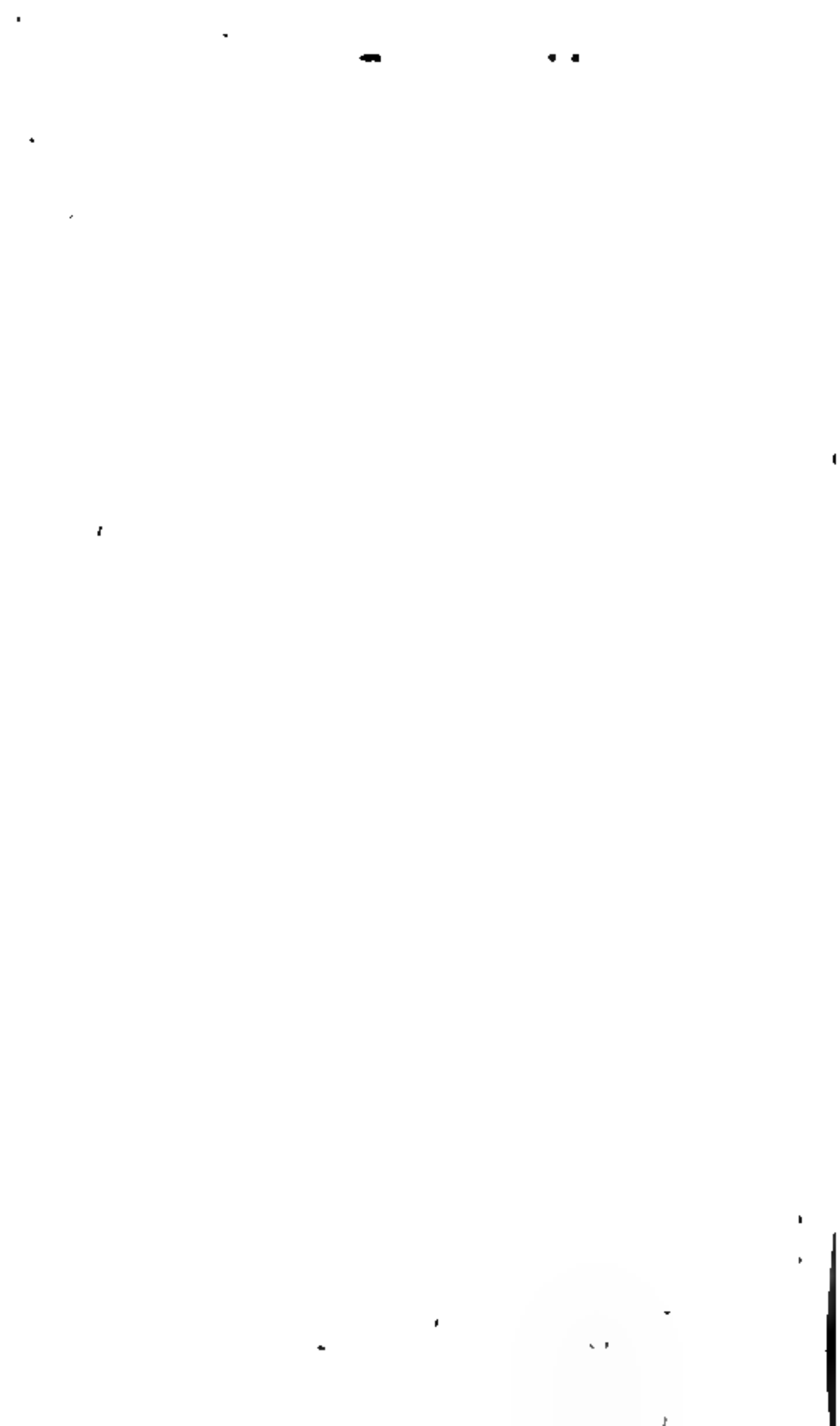
10 fût obligé de la lui couper, ce qui le feroit  
 11 hors d'état de monter à cheval. A ces  
 12 mots, le Roi lui présenta sa botte, disant :  
 13 Tirez, visitez, & faites ce que vous ju-  
 14 gerez bon. Nevuman ayant visité la playe,  
 15 la trouva plus dangereuse qu'il ne croyoit,  
 16 & changée de douleur. Charles s'en apper-  
 17 cevant, lui demanda ce que c'étoit : il lui dit  
 18 en quel mauvais état il trouvoit la playe.  
 19 He bien y dit ce Prince, ne savez-vous  
 20 pas ce que vous avez à faire ? Je ne de-  
 21 laisserois pas avec un soldat, repartit  
 22 Nevuman, mais j'ai besoin de conseil &  
 23 d'assistance à l'égard de votre Majesté.  
 24 Le Roi entra là-dessus en une colère qui ne  
 25 lui étoit pas ordinaire ; & lui dit : Com-  
 26 ment ! quel langage est-ce ? Je ne pré-  
 27 tends pas que vous ayez plus d'égard  
 28 pour moi que pour le dernier de mes sol-  
 29 dats. Je veux que vous me traitiez de mè-  
 30 Je vous l'ordonne, obéissez. Nevuman  
 31 ne répliqua pas, mais, après avoir fait perdre  
 32 de temps le fer & le feu, tira son os de sa car-  
 33 qui fut envoyé ensuite à la Princesse d'Orange,  
 34 aujourd'hui Reine de Suède, qu'elle traita de

même dans le cercueil du Roi, lorsqu'on y porta de *Norvege* à *Stockholm* son corps embaumé, l'arrosant de ses larmes. *Neuman* travailla avec tant de succès, que le Roi fut bien-tôt en état de monter à cheval. J'ajouterai, que ce fut le même Chirurgien qui fit le triste office d'embaumer le corps de ce Prince, qui l'avoit fait son valet de chambre. Je lui ai ouï dire plus d'une fois, qu'il n'avoit jamais vu de corps plus sain, & dont toutes les parties fussent plus parfaites, excepté que les pellicules du ventre étoient si minces (au violent & fréquent ex- que s'il avoit vécu, il n'auroit eu de rupture. J'ose assurer qu'on le peu que j'ai rapporté de volume, tant de ce qui s'est fait pendant la marche du *ser*, & qui m'a été communiqué par les Officiers qui y étoient, & par *M. Neuman* lui-même.

Quand on vit tout désespéré à *Pultova*, on songea à sauver le Roy, qui tâchoit en vain de faire retourner à la charge le peu de monde qui lui restoit. Le General d'Artillerie *M. Poniatowski* (fait tel en *Pologne* par le Roy *Stanislas*, & qu'on nommoit simplement le General *Poniatowski*) & le Chancelier *Muller* persuaderent enfin à ce Prince de gagner le *Beristene*, pour ne pas tomber entre



entre les mains de ses ennemis. La Chancel  
 lerie n'étoit pas toute prise, comme vous di  
 tes, puisque M. Muller, M. le Conseiller  
 Près, & plusieurs Secrétaires que j'ai rachet  
 tés à Bender des mains des Turcs & des Tarta  
 res, ne l'étoient pas. S. M. après avoir fait brû  
 ler le bagage qui lui restoit, passa ce fleuve  
 avec environ 1800. chevaux, tant Suédois  
 que Polonois & Cosaques, qui suivirent leur  
 General M.  
 rovvski; & c  
 qu'on avoit  
 fleuve; car  
 cheval, & l  
 blessé, y en  
 le Désert q  
 Bogh, & q  
 des Anciens  
 trois ou qu  
 provisions  
 Après bien  
 faim & la f  
 sur le bord  
 d'Ozakou.  
 Matouvski  
 Pacha, po  
 part, & lui  
 ser avec ses  
 traverse cet  
 qu'ils virent  
 qui prévint



3  
c  
f  
P  
C  
C  
d  
d  
g  
a  
c  
c  
H  
L  
d  
e  
P  
a  
d  
ti  
u  
L  
d  
r  
R  
P  
P  
A  
re  
re  
le

*Pacha* d'*Oczakow*. l'accompagna quelques  
 lieues, & le fit escorter par plusieurs de ses  
 Soldats, avec des charriots chargez de pro-  
 visions de autres choses nécessaires jusqu'à  
*Palanka*, petite Ville située sur le *Niefter*,  
 à cinq ou six lieues au-dessus de son embou-  
 chure, à trente lieues d'*Oczakow*, & neuf  
 ou dix de *Bender*. Le Gouverneur du *Pacha*  
 d'*Oczakow* ne s'étend pas plus loin de ce cô-  
 té là. Le *Serafsquier* de *Bender* avoit donné  
 ordre qu'on feroit au *Roy* les mêmes cho-  
 ses depuis *Palanka* jusqu'à *Bender*. Ainsi vous  
 vous voyez, non seulement ce d'écrit, que  
 le *Pacha* d'*Oczakow* prétend s'opposer au *Ser-  
 asquier* de *Bender* pour laisser passer le *Regi-  
 ment* *Roy*, mais en même temps, *Bender* & autres  
 Places d'*Oczakow* ne se font point servir au  
 plus des provisions depuis *Oczakow* jusqu'à  
*Bender* par le *Serafsquier* qu'il ne le se  
 servirait par le *Batavian*. Le *Roy* de même prie  
 le plus à *Palanka*, qu'il y a une *Maison* lui  
 faire complaire de la parer. Les d'écrit lui  
 présenter une médaille, & autres choses  
 et de quatre chevaux. Sa Majesté les re-  
 çut gracieusement, & pria le *Serafsquier* de  
 lui en le d'écrit & d'écrit & d'écrit & d'écrit.  
 Le d'écrit *Roy* arriva à *Bender* & fut salué de tout  
 le monde avec une grande acclamation  
 de tous les *Regiments*, & d'écrit & d'écrit & d'écrit  
 du d'écrit & d'écrit toutes d'écrit, une  
 magnifique pour la personne, & d'autres

moins riches pour la suite: Le *Siniskier*, y alla lui rendre les devoirs & l'inviter à loger dans la Ville; mais le Roy s'en excusa, comme il avoit fait à l'égard d'*Ozakov*. Voilà à la lettre ce qui se passa depuis le *Ragib* jusqu'au *Nieffen*.

Le Comte *Piper* que vous faites mourir à *Moscon*, mourut à *Sinsideny*, autre ville nommée *Neseby*, située près du lac *Ludoga*, à l'endroit où la *Neva* sort de cet lac.

Vous faites admirer aux *Tartars* l'opiniâtreté de *Charles XII.* à s'abstenir de régularité à assister deux fois les jours aux prières publiques, jusqu'à ce qu'il étoit un vrai *Musulman*; après quoi ils leur quel *Philosophe* *Asiatique*, qui étoit inspiré de l'indifférence de *Voltaire* sur les livres sur la Religion. Je croi que c'est une ignorance du *vrai* à qui fait dire cela sur *Charles XII.* A l'égard de sa Religion, un *Allemand* *Chaplain* m'a dit qu'il étoit fort dévot, jusqu'à sa défaite à *Pultava*; qu'il ne manquait jamais avant une action, de surmonter mille vœux pour la prière, de se mettre à genoux en pleine campagne sans cesse, et de prier de la manière du monde la plus complaisante, qu'il avoit connaissance d'être utile à ses soldats dans la première campagne contre le *Danemark*; qu'il étoit si dévot, qu'il étoit en état de passer de longues heures de prière; mais qu'il étoit si différent de ce qu'on en

d'attention aux sermons & aux prières depuis cette défaite, il sembloit que se croyant abandonné du Ciel, il l'eût abandonné comme par représailles. J'ai vu en effet plus d'une fois ce Prince badiner pendant tout l'Office divin avec un petit chien du Baron *Mullern*, ou faire quelque autre chose qui ne marquoit pas plus d'attention. Au reste, les *Luthériens* bien loin d'être Prédestinateurs, comme vous le supposez, ont en horreur les *Calvinistes*. & des autres Chrétiens qui croient la prédestination. J'ai entendu dire à un Ministre de la grande Eglise de *Stockholm*, que s'il avoit un fils qui voulût embrasser cette damnable doctrine du *Calvin* ( ce sont les propres termes ) il lui couperoit la gorge de sa propre main. Mais on vous pardonnera aisément ce que vous dites, si on fait réflexion que vous avez plus étudié l'ancienne Mythologie, que les Systèmes des Théologiens.

Nous dirons que le Général *Bernier* n'a trouvé aucun moyen de faire tenir à la *Princesse Wallé* ( ou *Sultane Mem* ) une Lettre de *Charles XII*. Cette Lettre, celles que vous faites écrire par la *Katana* à ce Général de sa propre main, le crede que nous faites faire par M. *Arps* des exploits adréssés au Chef des *Eyaltiques*, & par celui-ci à la *Sultane*, le plaisir qu'elle y prend, le nom de son *Lyon* qu'elle donne à *Charles Nilu* ses amusemens là-dessus avec le Grand Seigneur son fils, à

qui vous lut faites demander avec empressement : *Quand donc voulez-vous aller à Lyon à dévorer le Czar, &c.* tout cela ne peut que paraître Romansque à ceux qui ont quelque connoissance du genre des Turcs, de leur mépris & de leur indifférence pour tout ce que font & disent de plus beau les Chrétiens, de l'éducation des Sultanes, qui doit venir être toutes esclater achetées ou prises en guerre; les Grands Seigneurs ne se marient jamais & ne prennent que des concubines, qui ont n'apprend point à écrire, mais seulement à danser d'une manière lascive, à chanter, & à se donner à plaisir à leurs maîtres. Ce trait me fait souvenir d'un Historien François du Prince Rurik, qui n'entendait pas cette Langue, me peignit de lui en expliquant qu'on l'avait quelques passages. Il ne bécota d'un criant ou on le fit porter dans le champ d'une Sabani échelé dans la caisse d'une grosse biologie & se porter après chez un Horloger, sous prétexte de faire raccommoder cette horloge qui n'allait pas bien. Il s'écria en chant, *O facillimum Gallorum in agili- scribere.* M. Bine étoit mon bon ami, & m'en fournai quelques mémoires; & connoissant trop bien l'indifférence des Turcs sur ce qu'ils font les Chrétiens, pour avoir dit qu'ils se plaisaient à en faire le sujet de leur entre-tien. M. le Général Poulartovsky les connoissoit assez pour ne pas être surpris.

net. Il n'est rien moins que vain, j'ose affirmer qu'il ne se vantera pas sérieusement d'en avoir reçu des Lettres. Il m'honoroit de sa bienveillance en *Targuie*, & je puis dire de sa confiance, je ne lui ai jamais entendu dire rien d'approchant. J'eus en 1726. l'honneur de le revoir en *Polagne*, où il est un des plus grands Seigneurs du Royaume, & aussi à vant dans la faveur du Roi *Auguste*, qu'il étoit auparavant dans celle du Roi *Stanislas*. Il me donna à *Varsovie* de nouvelles marques de sa bienveillance, entre lesquelles fut un service que j'ai marqué dans mon troisième volume.

On soupçonna bien au commencement de ce siècle la Sultane *Fatime* d'être d'intelligence & de moitié avec le *Méphy*, pour le profiter des emplois de l'Empire, que ce dernier ne pouvoit combiner à l'enchever, & que le Grand Seigneur Sultur *Mahmud* qui l'agouvernoit, n'alloit ou étoit selon ses conseils. Soit que ce soupçon fut bien fondé ou non, les mécontents qui en 1703. élevèrent sur le trône, à la place de *Mahmud*, *Achmet* son frère, le dernier déposé, exigèrent de lui, à ce qu'on se dit, qu'il ne donneroit aucune place dans ses affaires de l'Empire à la Sultane, sa mère, depuis qu'il n'étoit plus d'elle. On dit aussi incertainement que le *Grand Seigneur* de *Constantinople* qu'il étoit que le *Vi-*



fit, qui pouvoit le forcer au *Pruch* à lui livrer *Canemir*, l'aït demandé. Cependant ce dernier étoit au moins aussi coupable envers la *Porte*, que le premier l'étoit envers le *Czar*.

La fiole de poison destinée par les *Moscovites* pour le Général *Ponsatovsky*, que vous faites porter au Grand Seigneur, n'a plus de fondement, & n'a été tout au plus qu'une invention pour les rendre odieux aux *Turcs*.

Vous attribuez avec aussi peu de fondement à *Charles XII.* la déposition des *Visirs* qu'ils croyoit lui être contraires. Je les ai vu déposer au moins aussi fréquemment avant son arrivée en *Turquie*, que pendant le séjour qu'il y a fait.

Vous dites que le *filz* gagné par les présents & par les intrigues du *Roi de Suède*, obtint que le *Grand Vezir* général des *Troupes* seroit à *Andar* sous les ordres de ce *Héros*, afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre. Pure imagination. Le *filz* se donna à la guerre beaucoup de mouvement pour porter la *Porte* à la guerre, qui est toujours de l'incertitude des *Tartares*, & *Narib* accoutumée au pillage. C'est tout ce qu'il fit, il connoissoit trop bien l'étendue de l'ambition *Visiriale*, & les bornes de la sienne, pour proposer une chose aussi peu praticable, & si con-

traire aux maximes des Turcs. Vous faites  
 Baiazet Mehemet Vifir, par une intrigue de la  
 femme; nous le déposons par une autre, & le  
 refaites Vifir par une troisième intrigue  
 de la même femme: cependant il n'a jamais  
 été Vifir, qu'un fois, & la femme n'y a pas  
 eu plus de part que nous. Monsieur, Vous  
 lui faites dire... au Grand Seigneur, en rece-  
 vant le fepre, *Porte l'heurelle nouvelle que j'ai  
 ordonné à un levrier d'une hache pour  
 descendre du bois, & non d'une épée pour  
 descendre des nuées, j'ai lâché à de ce  
 côté-là trois chiens, & en trois pas j'en ai  
 tué un tel que je t'ai supplié de ne me le point  
 rapporter, car le Sultan, qui te veut pour l'assu-  
 rance de son royaume & de la Vie le prépare à  
 obéir. Or me dit Dialogue, & la réponse  
 suivante qu'il faut faire à son pas le Vifir de-  
 part. Comme Ogle au Grand Seigneur, qui  
 lui reproche d'avoir tué son pas par une mau-  
 vaise appellation, de son prédécesseur.  
 Il présente les décrets des sultans, & ceux du  
 Soudan. Si mon prédécesseur avoit l'est  
 mal entendu, la haine, par des caprices  
 avoit-il fait, est que se fait gloire d'ignorer.*

Un autre exemple se trouve dans le dis-  
 cours du Soudan, où il se plaint d'avoir vu  
 de pareils discours transpirent dans le public.  
 Comme l'obscurité que s'il y avoit eu de  
 pareils Dialogues entre le Sultan & ce Vi-  
 sir, personne ne les auroit pu savoir, qu'en

mêmes. Ils n'auroient garde de s'en vanter , ou de les répandre dans le public. On trouve, Monsieur, qu'au lieu de mettre en la bouche du Grand Seigneur , dans celle de ses Ministres , dans celle des Rois de Suède , de Pologne , du Czar , &c. quantité de discours que vous jugez convenir à leur caractère , mais dont le Lecteur un peu au fait de la Nation & du gouvernement , ne peut dire que le *Sénoné* *est* *un* *des* *trahis* ; on trouve, dis-je, qu'au lieu de cela vous deviez vous attacher à ne décrire que des réalités & des faits intéressans que vous seriez en état de prouver.

Vous avancez que c'est l'usage du Serail que les Filles du Sang aient pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge de ne plus avoir d'enfants. Il seroit difficile de s'en citer un exemple avant *l'année* 1711. J'ai bien entendu dire que l'Empereur *avait* *fait* *son* *frère* *lui* *perdre* *d'en* *avoir* *une* *sous* *la* *garde* *de* *deux* *Barbaques* *noirs* , & si j'apprends que le Sultan régnant , son neveu , lui permet encore la même chose dans sa prison , je ne voudrois pas même jurer que l'un & l'autre exemple soient bien vains , ou aient d'autre fondement que ce qu'on dit , mais cela importe peu.

Vous faites assemblée à Belgrade l'année *Turque* , de Rhin contre le Czar *l'année* 1711. *l'année* 1711. par *un* *trahis* *de* *plus* *de* *cent* *ans* .

liées. Cette armée s'assembla dans la plaine d'*Andrinople*; qui est le droit chemin: la revue générale s'en fit à *Saccia*.

C'est ce qui paroît clairement à toute personne qui a la moindre teinture de Géographie, & qui jettera les yeux sur une carte de la Turquie en Europe. Le Visir *Balgigi Alibey* étoit encore campé près Constantinople avec une grande partie de son armée; quand il apprit que le *Can* avoit peusé avec sa fiévre en *Moldavie*, & que le *Daglanbey* *Genant* l'avoit joint avec 8000. *Moldaves*. Le *Can* & son général de route d'armée étoit ordonné dans la plaine d'*Andrinople*, & la revue en étoit dérangée à *Saccia*: par le commandement d'ulagre du Grand Seigneur, misé sur pour moi dans une seconde Volonté. Ce qui fut exécuté, & l'on se mit à marcher. Nous prîmes la même route qu'en cette année M. *Padrice*, M. *Alainpays*, & M. *de Maxeppe*, & moi, quelques jours après que le Visir eut quitté le voisinage de Constantinople. Cette armée marchoit si lentement que nous étions arrivés à *Mouza* avant qu'elle fût à moitié d'entre *Andrinople*. Cependant le *Can* étoit occupé à s'acharner dans son parti le Prince de *Palatino*, comme si l'on n'eût pu lui en dire rien, mais celui-là connoissoit mieux les inclinations des *Palatins*, qu'il ne devoit s'en être rendu compte des *Alibey*. Il

se contenta de l'amuser par de belles paroles, comme il avoit fait l'Empereur d'Allemagne dans les guerres précédentes, usant de la foi Grecque avec l'un & l'autre, & n'étant pas dans le secret plus fidèle, à la Porte qu'à ces deux Potentats. Il souffrit la mort trois ans après par les ordres du Grand Seigneur, ainsi que je l'ai dit dans mon second volume. Je cite souvent mes deux volumes, principalement mon second qui contient le plus grand nombre des particularités de ce qui s'est passé entre le Roy de Suède, la Cour & la Porte, parce qu'il est le seul qui soit me dites, en 1728, que vous les avez lus tous deux & d'anglais & de français.

J'étois alors près de la porte du Sérail Prus pour voir ou apprendre ce qui s'y passoit. J'ai été informé par divers Officiers Moscovites, & par d'autres par nos Comandans lies qui porta la lettre, signée du Grand Visir, que la Dame Catherine, laquelle d'Impératrice, n'avoit alors que peu de pierreries; qu'elle ne recelloit rien de grand pour le Visir, mais qu'elle se approuver au Grand l'avis du Chancelier Sheffers pour servir. Je vis les présents qu'on fit publiquement à la Visir, & à son Kamour Osman Aga. Ils consistoient en fourrures de sibériens, de renards noirs, & de peaux de renards à un ou deux diamans que je ne vis pas. Les autres sont la robe de nuit j'étois en robe de nuit introduit

dans le trésor d'Osman. Ags que 13000. ducats d'or, avec environ 2000. piastras en argent blanc.

Sultan Ibrahim, qu'Osman Aga & l'ancien  
Vifir Chienrenté Als Pacha avoient formé le  
dessein de mettre sur le Trône en déposant  
Achmet, n'étoit point fils aîné du Sultan  
Mustapha (comme vous le faites) mais bien  
fils unique de Saliman, oncle de l'un &  
de l'autre, & par conséquent leur cousin  
germain. Balogh Achmet ne fut point  
banni pour la raison que vous alleguez, ni  
pour aucune autre; mais étant de secours à  
Mustapha, avec l'intention d'empêcher la dé-  
mission pu faire de Scipione le Vieux de son  
grand Age, les commandans d'Als Pacha  
après l'assassinat d'Aga pour son successeur au  
Vifirats de qu'il étoit, & il choisit volon-  
tairement Lema pour retracer.

Le Roi de Suède ne décline point de robe  
de Balage. Mémoire avec son épée, mais  
c'est la force son épée. Que. Quand la ré-  
ponse de ce Kafir au Roi, qui gouvernait  
le Royaume du Chan, lue l'immense prison-  
nière. Et qui ratifiait le traité que je viens  
de dire avec lui. A question que me fit le Pa-  
triarche d'Antioche, la (que je passai par cette  
ville, en 1712). Sçavoir : qui gouvernait le  
Suède en l'absence du Roi. La du rapport que  
la réponse du Kafir du moins elle est vraie,  
par sous le monde n'en courrait pas. Cette



réponse est naturelle à un Turc : car si le Grand Seigneur étoit devenu prisonnier, les sujets lui nommeroient d'abord un successeur, sans offrir un écu pour sa rançon, & ce successeur ne se feroit pas en peine d'exécuter les engagements on pourroit être entré le prisonnier au bagne d'Alexandre, jouant donc des quêtes. Gouverneront par tout de Turquie ; pouvoit naturellement faire cette réponse à Charles XII. qui auroit voulu qu'il emmenât le Casan prisonnier à Constantinople.

M. Gaultier qui a dans Carthage servi, & qui vous a parlé d'avant de 1712, étoit le premier Ministre de la principale Eglise de Marbourg en 1692. J'ai écrit que dans mon manuscrit de son extraction, son éducation, & les différentes manières par lesquelles elle passa avant que d'arriver au lit du Czar Pierre I. ou qu'elle fut mariée. J'ai omis ou négligé que la mère étoit femme d'un vassal du Colonel Ryswick, & que le ne fut point par conséquent inscrit au Registre des enfans illégitimes, comme vous dites. Que ce vassal ou passant mort lors qu'elle avoit à peine cinq ans, que sa femme ne lui succéda guère, que le Clerc & Maître d'Ecole de Ryswick, village de Ryswick près le lac Wesserau, & lieu de la naissance de l'orphelin, la pria de lui donner un livre & écrit en langue de pays, & dont tout le Royauté de Marbourg étoit en

le même



le même jour dans son quartier, & resta environ un an auprès de lui. Après quoi il arriva que le Czar dînant chez le Prince, éb fut frappé de même, & la voulut avoir ; il ne l'épousa point ni secrètement ni publiquement en 1707. ce ne fut que long-tems après la Paix du *Pruth*. Je ne sçai où vous avez trouvé que cette femme ne sçavoit ni lire ni écrire, & si le défaut de pudeur que vous lui attribuez est bien fondé. Mais je sçai bien



**Dij**



*Sar Pūṣṭivachaspatha XVII.* ४१

[illegible]



**San Francisco March 21.**

[illegible]





Rien n'est plus frequent que ces changes

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

**Sur l'épilation des fibres XII.**

[illegible]

monument d  
enrichi l'ant  
Roy pour  
voins, ordre  
de son Maj  
nesté, & no  
sur quels  
auxiâs se  
la grace d  
un lettré  
recommand  
le Roy de  
le Baron d  
offices & l  
Majesté Gi  
jusqu'à se  
Ces les  
Reins. De  
non cont  
ses ténan  
soliciter &  
ne puis m

autre preuve de l'honneur rendre & de l'attachement  
de la nation *Suedoise*, que ce Gentilhomme  
allant en 1713. à la rencontre de *Charles*  
*XII.* qui avoit avec lui plus de 60. person  
nes de distinction toutes dépoüillées comme  
ce Prince à l'affaire de *Bender*, sans habits  
sans linge, sans argent & sans crédit, se con  
rnt généreusement tous ceux qui s'adresse  
rent à lui; & je lui ai souvent oüi dire que  
quo



quel qu'il eût été, jamais, indépendamment de ce qu'il leur avoit prêté, il en fut pas plutôt arrivé en Allemagne, & en Suède, qu'il le lui payèrent tout, avec toute reconnaissance & mille protestations de reconnaissance. Ce qui montre assez que cette justice & générosité délicatesse sur l'honneur ne se bornoit pas à Charles XII. mais s'étendoit sur les Sujets en général.

Vous assurez qu'il n'y avoit point de Ministre de Hollande à la Cour de Suède quand le Roy fut arrêté à Stockholm le Résident Anglois, en représailles de l'arrêt du Comte de Gallemburg à Londres, & qu'ainsi il ne put venger le Baron de Goerps arrêté par les Hollandais. Cependant il y en avoit alors un, qui, je pense, y est encore; sçavoir, M. Rumph, lequel ne fut pas même menacé d'être arrêté.

Vous dites, parlant des circonstances de la mort du Roy, que ce que tant d'Ecrivains & moi-même avons avancé touchant la conversation entre ce Prince & l'Ingénieur Mîgers, est absolument faux. J'ai ignoré jusqu'àci qu'aucun autre écrivain en eût fait mention. Je rapporterai ici en substance ce que j'en ai dit, & que je tiens de personnes dignes de foi, d'Officiers même qui étoient présents, & qui m'ont procuré le plan de la forteresse & des forts de *Fridericks-Hall*, que j'ai mis à la fin de mon second volume.











Sur

lequel On  
est entré  
sans de faire  
que l'un  
ce soit la  
de si nous  
une fois  
de par lui  
volonté  
peut-être  
sans en  
volonté pas de

pas l'entendre. Et telle bonté, dans telle  
celle, s'enquerra si (si) sont les  
sont). Mais pour dire à toutes ces questions,  
il a dit que si l'on voit le roi, on ne le  
son de voir. Ayant cette occasion de parler à  
son Prince, il lui dit que les bibles de son  
se voit. Les quatre-vingt de blessures à son  
rice, de le supplier de lui faire la grâce de lui  
de voir de son congé. Le Roi lui dit qu'il étoit  
si bon qu'il lui fit une telle demande dans son  
sens, ou il avoit plus besoin que jamais de  
braves gens, ayant résolu de retourner en  
Norvège avec une nombreuse armée. Cepen-  
dant comme le Soldat continuoit ses suppli-  
cations, il lui dit que s'il pouvoit manier son  
cheval avec un aussi brave homme que lui,  
il auroit ce qu'il demandoit. Ce Dragon  
changeant là-dessus son air de suppliant en  
un air d'indignation de mépris, répon-





**Sur l'analyse de l'expression XII.**

[illegible]

Diverses impressions hebdomadaires de LONDRES vous ont fait des reproches et des vifs remontrances, que sur ce que nous venons d'envoyer de la Relation de M. de Grèges, si je n'ai guère d'indulgence pour celles de si prouve trop, je vous plains seulement d'aveugle, sans y penser autour de même de presque toutes les Nations, dont vous avez la commission de par-

Je s'imaginais donc que la vérité se briserait  
en tu quo ego et d'après il fut évident que  
celui qui venait de dire ces mots était dans

Dans un autre endroit de sa monarchie Ennah  
on trouva ses règnes ont été si bien faits ,  
vraiment faits. On ne sçait si Vous sçavez si  
fait liste de ses rois de la ville de Mahomet II.  
On voit par là que vous ignorez l'ordre de  
la succession des Empereurs Ottomans. Vous  
l'avez entièrement ignoré. Vous faites  
sçavoir II. par le Sultan Mehmed IV. des  
Sultans ottomans son fils aîné, étoit si  
cette. Ce n'est pas comme cela. non, car il est  
fils aîné d'un Prince qui succéda immédiatement  
à son père. On ne sçait pas toujours l'ordre  
de la famille qui succéda à son père. On  
le, confus. On sçait. Quand Mehmed IV. fut  
déposé, il étoit dans l'âge de 17 ans. Son  
successeur, le Prince Mehmed V. qui succéda à  
Sulaiman, se mourut peu de temps après son  
avènement à la couronne sans enfants. Son  
père avait laissé un fils appelé Ibrahim, qui  
vous fait fils aîné du Sultan Mehmed IV.  
Ce Prince mourut bien-tôt après la conquête  
que le vieux Vaisir Chérifeddin de Ghalib  
avaient formé de le mettre sur le Trône,  
non sans soupçon d'avoir été quelque peu  
Mehmed IV. eut aussi deux fils, Mehmed  
et Achmet. Le premier succéda à son oncle  
Achmet II. et fut déposé en 1703, et  
pour successeur son frère Mehmed III.

rursus de pectore suo opusculum de uariis  
 conditionibus sanctis uirginitatis opusculum  
 de abundantia uirtutis in regimine filiarum  
 de uariis de uariis de uariis de uariis

[illegible]

Le duc de Richelieu: étroit point. les motifs de l'abandonné que pourroit avoir Charles contre George et Roy de Danemark étoit celui contre lequel il étoit toujours le plus animé.

—

•

4

1

—

●●

➔

4

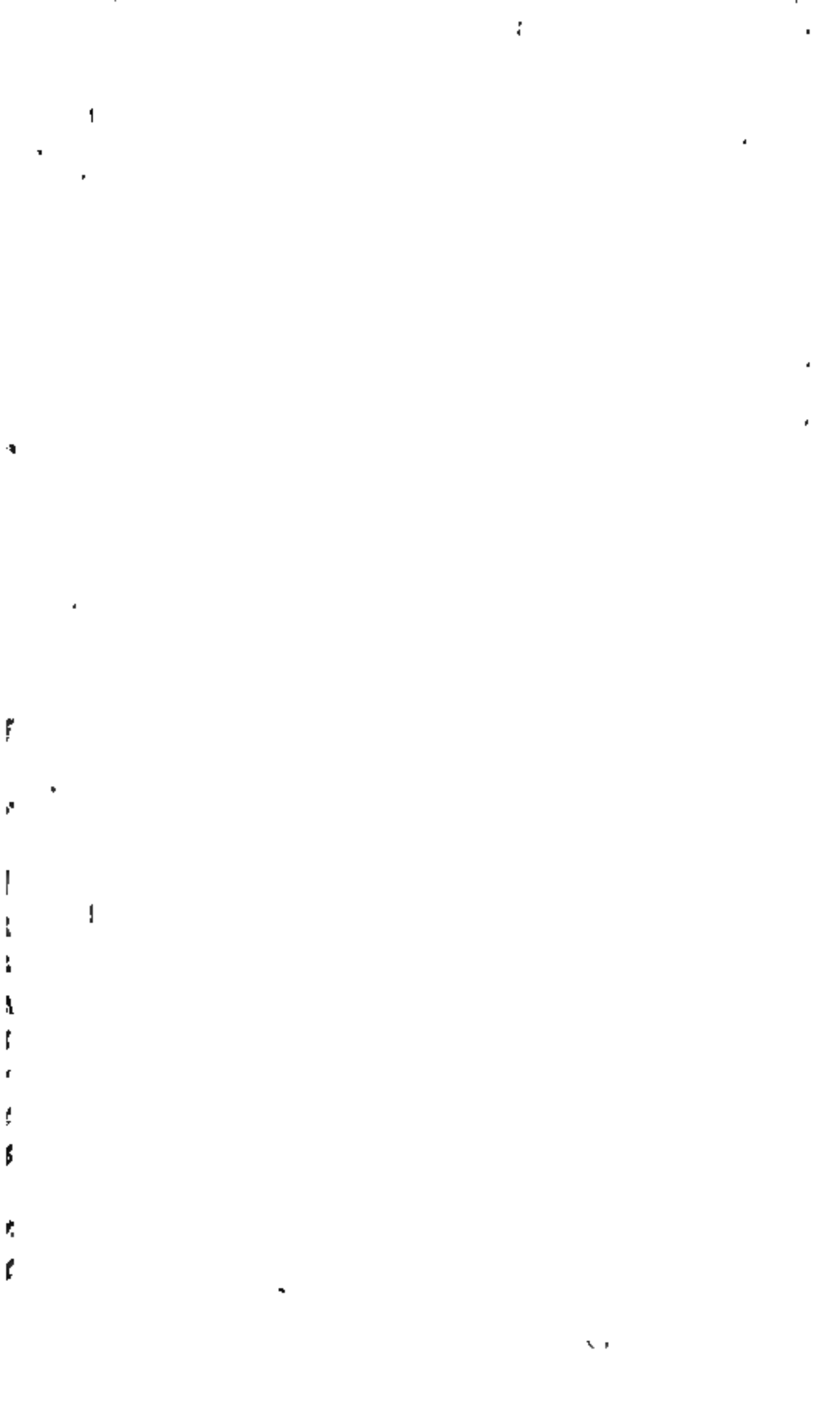


■

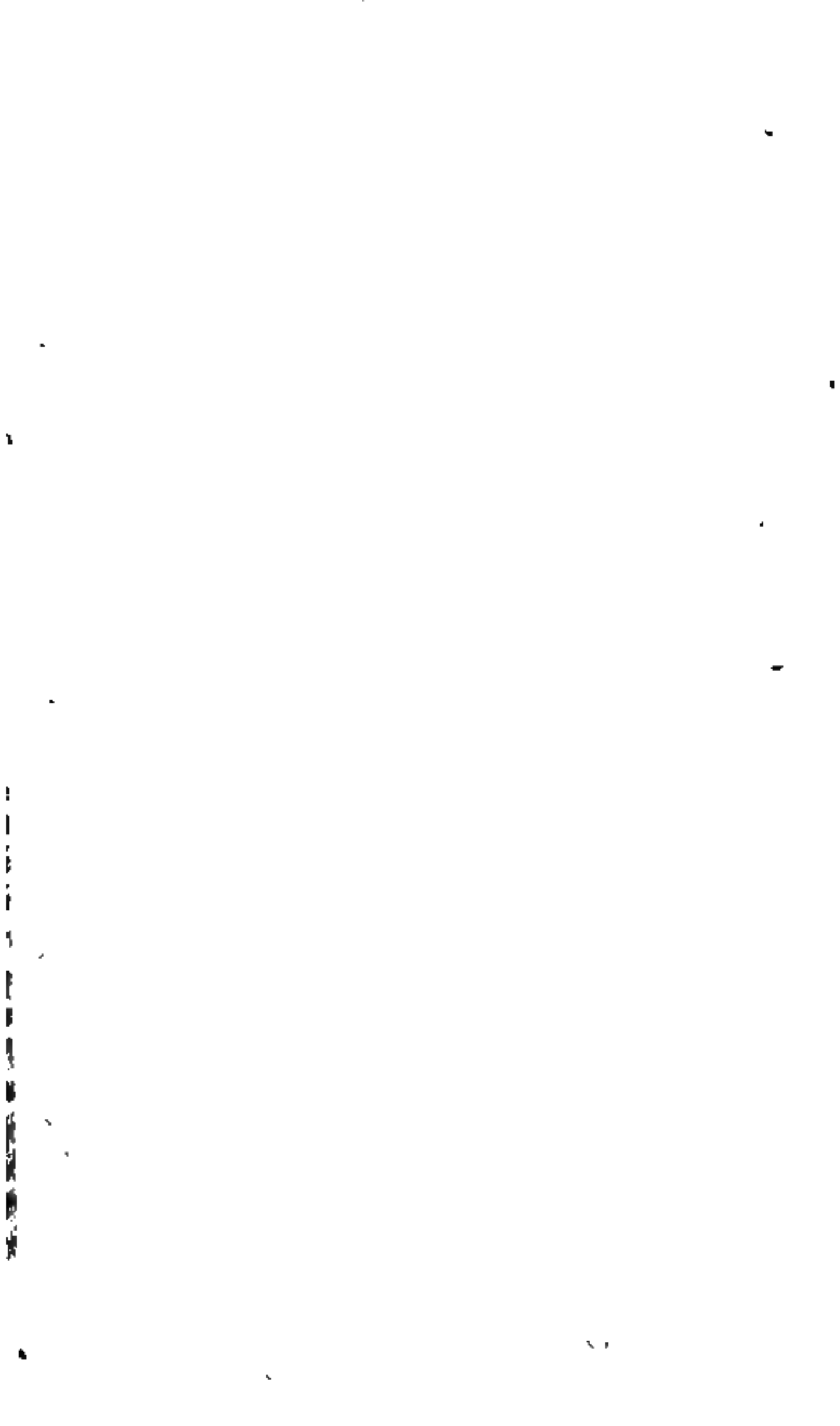
•

9

2







uns de ses chevaux. *Crafts*, quoi qu'il ne fût pas accoutumé à cette sorte d'ouvrage, fit de son mieux. Le Roi l'alloit voir de tems en tems dans la chambre où il le finissoit. Un matin qu'il n'étoit pas attendu, il aperçut son Portrait entre les mains du Peintre qui y travailloit de memoire. Dès qu'il vit S. M. il le porta dans un coin, & prit celui d'un cheval pour le finir. Mais pendant que *Crafts* y étoit occupé, *Charles* alla à l'endroit où il lui avoit vu mettre le sien, & en coupa le visage en pieces. Le Peintre qui n'avoit pas fait semblant d'y prendre garde, mit, d'abord que le Roi fut retiré, les pieces du Portrait coupé dans son coffre, dans le dessein de les recoudre ou rejoindre ensemble à son retour à *Stockholm*, comme il fit. Les Portraits les moins differens de l'Original ont été pris de celui-ci. Mylord *Carteret* en a une copie, & M. *Guillaume Finch* une autre, peinte par *Crafts* lui-même.

*Charles XII.* avoit toujours son chapeau sous le bras (excepté quand il étoit à cheval) & cela quelque mauvais tems qu'il fût, même en pleine campagne. Quand il étoit debout, il tenoit toujours son épée dressée perpendiculairement, s'appuyant dessus, & avoit pris l'habitude de relever ses cheveux avec les doigts. J'ai dit qu'il portoit son chapeau sous le bras par le plus mauvais tems



ayant une belle perruque longue, & un ha-  
 bit neuf. Il descendit à quelques pas de là  
 & eutut pour se rendre auprès de Sa Ma-  
 jesté; mais le Roi sortit de la tente, & lui  
 donna audience devant la porte, restant té-  
 nue exposé à la neige qui tomboit par gros  
 flocons. Quand il en vit une espèce de pira-  
 mide élevée sur la tête du Comte, il lui dit  
*La neige continue, ne ferons nous pas bien  
 d'aller ?* Le Comte répondit : *Il y a un  
 demi quart d'heure, Sire, que je le pense.  
 Hé pourquoi ne me l'avez vous donc pas dit ?*  
 répliqua le Roi. *C'est,* ajouta le Comte,  
*que j'ai cru que Votre Majesté, qui est  
 sans chapeau & presque sans cheveux,  
 vouloit se rafraîchir.* *Bien, bien,* dit le  
 Roi, *Cela suffit, entrons.* Vous voyez par là  
 Monsieur, pour le dire en passant, que vous  
 avez été mal informé par ceux qui vous ont  
 dit que le Comte *Flemming* s'étoit retiré en  
*Prusse*, craignant de tomber au pouvoir du  
 Roi de *Suede*, & de recevoir un traitement

semblable à celui de *Parkul* ou de *Porkul*. Quelque ce Prince fût fort chauve, il touchoit toujours sans bonnet de nuit, la tête nue. Il avoit coutume de dire à ceux qui lui en marquoient leur surprise : *J'ai laissé mon bonnet de nuit, ma robe de chambre, ma peruke, mes souliers & mes pantoufles à Stöckholm ; je n'en veux point acheter ni m'en servir jusqu'à ce que j'y retourne.*

C'est ce qui porta M. Fabrice à user de sa familiarité ordinaire, pleine d'esprit & d'enjouement, pour lui proposer un expédient à l'occasion que je m'en vais dire. Lorsque le Roi quitta la *Turquie* pour s'en retourner dans les Etats, il apprit à *Russick* que l'Empereur avoit fait faire de grands préparatifs pour le recevoir d'une manière convenable à sa dignité Royale. Il dit à M. Fabrice : *Je veux passer incognito ; prenez les devans vous & la Mottraye, & faites le sçavoir par tous où vous passerez, aux Officiers, Commandans, & aux Magistrats des places Imperiales ; priez-les de ne pas faire semblant de me connoître, quand même je serois reconnu.* Il ajouta, qu'on l'obligeroit infiniment plus d'en agir ainsi, que de lui rendre les honneurs que Sa Majesté Imperiale lui avoit ordonnez. „ Sire, dit M. Fabrice, vous avez un moyen infailible de „ n'être pas reconnu. Faites-vous faire une „ garde-robe comme celle que vous avez „ laissée à *Stöckholm*, & en arrivant dans

„ une Ville d'Allemagne, allez loger à la  
„ meilleure auberge; demandez d'abord du  
„ vin, contez-en à l'Hôtesse, si elle est jeu-  
„ ne & jolie, ou aux filles de la maison, de-  
„ mandez vos pantoufles & votre robe de  
„ chambre; après avoir bien mangé & bien  
„ bu, allez-vous coucher, & dormez la  
„ grasse matinée. „

Je voudrois, Monsieur, être en état de  
faire quelque chose de plus agréable pour  
votre service, & vous trouveriez toujours  
que j'ai su parfaitement votre, &c.

*A Londres le 8. d'Avril 1732.*

7713462 Google



